

2m 11-2707.9

Université de Montréal

**Édition critique de la correspondance  
de Jacques Ferron et de François Hébert**

par

François-Simon Labelle  
Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maîtrise ès arts (M.A.)  
en études françaises

14 décembre 1998

© François-Simon Labelle, 1998



PR 0.545 1115

35

U54

1999

N. 011

édition originale de la correspondance de Jacques Ferron au Dr François Lévesque

1999

François Lévesque, LaSalle

Département de langue française

Université de Moncton

Reçu par le service de la bibliothèque de la Faculté des études supérieures

en vertu de l'ordonnance du grade de

maîtrise en études françaises

en études françaises

14 décembre 1999

2 François Lévesque, LaSalle, 1999



**Université de Montréal**  
**Faculté des études supérieures**

Ce mémoire intitulé:

**Édition critique de la correspondance  
de Jacques Ferron et de François Hébert**

présenté par:

François-Simon Labelle

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

<b>Président-rapporteur</b>	:	Pierre POPOVIC
<b>Directeur de recherche</b>	:	Ginette MICHAUD
<b>Membre du jury</b>	:	Jean-Philippe BEAULIEU

Commentaires

---

Accepté le 8-02-99

---

## SOMMAIRE

Ce mémoire de maîtrise présente l'édition de la correspondance croisée qu'échangèrent Jacques Ferron et François Hébert. Nous avons colligé, classé et annoté cet échange épistolaire afin d'aider le lecteur à mieux comprendre les nombreuses allusions que font les correspondants au contexte de l'époque, et surtout à mieux situer et apprécier les relations entre cet échange épistolaire et l'œuvre ferronienne.

La correspondance est accompagnée d'une présentation qui fournit un aperçu de la teneur des lettres, en souligne les aspects les plus intéressants et esquisse une lecture, une interprétation des passages les plus significatifs.

Un étude, intitulée «Lettres et écriture: incidences de la correspondance dans l'œuvre de Jacques Ferron», vise à analyser les rapports de cette correspondance avec les autres correspondances ferroniennes publiées à ce jour de même qu'avec l'œuvre de l'écrivain. Nous nous intéressons en premier lieu aux diverses occurrences dans l'œuvre ferronienne de l'épistolaire, riches en enseignements sur sa correspondance et sa conception de l'art épistolaire. Nous relevons ensuite certaines ressemblances particulièrement remarquables entre les

œuvres de Ferron et ses lettres afin de mieux comprendre la manière épistolaire épistolaire ferronienne et, plus généralement, la façon dont l'écrivain composait ses textes, c'est-à-dire en reprenant la matière de ses anciens textes pour la retravailler. De plus, comme les similitudes observées entre la correspondance et quantité de textes de l'écrivain semblaient, tout comme la comparaison de lettres feroniennes entre elles, soulever la question du destinataire de ces écrits, nous avons cru bon d'interroger les rapports entretenus par l'écrivain avec son destinataire car cette question du lecteur, à travers l'écriture de textes tardifs comme *le Pas de Gamelin*, a vivement préoccupé Ferron.

**MOTS-CLÉS**Édition critiqueCorrespondanceJacques Ferron

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION.....	1
Présentation de la correspondance.....	2
Description matérielle de la correspondance.....	4
L'échange épistolaire: fluctuations, retraits et séductions.....	6
Lettres et littérature.....	19
Curiosité et lettres ferroniennes.....	25
Fiction et réalité dans la lettres ferronienne.....	29
Intérêt particulier de l'échange.....	30
Conclusion: un curieux échange.....	40
NOTICE.....	44
CORRESPONDANCE DE JACQUES FERRON ET DE FRANÇOIS HÉBERT.....	46
<u>LETTRES ET ÉCRITURE: INCIDENCES DE LA CORRESPONDANCE DANS L'ŒUVRE DE JACQUES FERRON.....</u>	213
INTRODUCTION.....	214
CHAPITRE I: IMPORTANCE ET RÔLE DE LA CORRESPONDANCE DANS L'ŒUVRE FERRONIENNE.....	217
Lettres posthumes.....	220
L'épistolaire dans les textes ferroniens.....	223
CHAPITRE II: LA LETTRE: MIROIR, ÉCRAN, FENÊTRE.....	240
La lettre comme construction d'une image de soi.....	250
La lettre ferronienne: quel destinataire?.....	255
Le destinataire entre lettre privée et lettre publique: des frontières mouvantes.....	267

La lettre à l'aune de la "théorie du moi" ferronienne.....	276
Les lettres et le rapport à l'autre.....	283
CHAPITRE III: DES LETTRES À L'ŒUVRE.....	285
Des lettres à l'œuvre: allers et retours.....	303
Lettres et variantes: le texte polymorphe.....	308
La lettre, malgré tout, malgré l'œuvre.....	312
CONCLUSION.....	317
BIBLIOGRAPHIE.....	325
REMERCIEMENTS.....	333
INDEX.....	334



## PRÉSENTATION

Notre projet consiste d'abord dans l'établissement de la correspondance échangée par Jacques Ferron et François Hébert: grâce à la collaboration généreuse de François Hébert qui a mis à notre disposition les lettres de Jacques Ferron en sa possession, nous avons pu rassembler un ensemble de quelque 89 lettres; nous les avons classées et datées (quand elles ne l'étaient pas), avec l'aide de François Hébert, puis nous avons procédé à l'annotation. Une présentation, qui précède le texte de la correspondance, vise par ailleurs à en souligner les aspects les plus remarquables et à en esquisser une lecture, une interprétation. Le texte de la correspondance est précédé d'une notice qui explique le protocole adopté pour l'établissement du texte, et il est suivi d'une étude intitulée: «Lettres et écritures: incidences de la correspondance dans l'œuvre de Jacques Ferron». Découpée en trois temps, cette étude se propose d'abord d'examiner la relation qui existe entre l'écriture épistolaire ferronienne et l'œuvre de l'écrivain, et réciproquement. Nous y abordons au premier chapitre la place assignée par Ferron à ses correspondances au sein de son œuvre, de même que la présence de la lettre dans plusieurs textes fictionnels de l'écrivain. Le second chapitre s'intéresse au rapport que Ferron entretient par ses lettres avec son destinataire et avec lui-même: nous y examinons les

échanges, similitudes et ressemblances des lettres entre elles et avec certains journaux déposés au Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec. Enfin, la comparaison de certaines lettres de l'écrivain avec des textes publiés nous permet, d'interroger dans le troisième chapitre les liens existant entre l'écriture épistolaire et l'écriture littéraire proprement dite chez Ferron.

### **Présentation de la correspondance**

L'échange épistolaire entre François Hébert et Jacques Ferron s'ouvre en 1976. François Hébert, professeur à l'Université de Montréal, alors âgé de trente ans, envoie, le 30 mai 1976, une courte lettre à Jacques Ferron. François Hébert est alors un jeune auteur, qui collabore à la revue *Liberté* et n'a pas encore publié son premier roman. Avec la relève de la garde qui voit, vers 1979, une génération succéder à une autre à la direction de cette revue, puis en travaillant pour plusieurs maisons d'éditions, dont les Éditions Quinze, François Hébert devient peu à peu un acteur important au sein de l'appareil institutionnel de la littérature québécoise. C'est souvent dans le cadre de ses activités professionnelles qu'il écrit à Ferron: toutefois, si son travail sert souvent de prétexte à la correspondance, en motivant l'envoi de nombre de lettres, c'est d'abord parce qu'il sera question de littérature tout au long de cette correspondance que ces lettres retiendront le lecteur. Lorsque la correspondance donne lieu à des échanges autres que littéraires, les demandes de services

et autres faveurs sont en effet généralement reléguées dans les marges des lettres, dans des post-scriptum ou entre parenthèses, ce qui démontre bien que l'essentiel de cet échange épistolaire loge ailleurs.

Jacques Ferron, pour sa part, se perçoit, déjà en 1976, comme un écrivain en fin de carrière. Une crise personnelle, à laquelle se superpose l'expérience de l'échec difficilement vécu du *Pas de Gamelin*, lui ont fait perdre confiance en ses moyens. Dans ses projets littéraires comme dans sa vie, Ferron survit au jour le jour, avance à petits pas. Au grand projet qui se dérobe et devient toujours plus inaccessible, succèdent des entreprises plus modestes: rescaper des parties du *Pas de Gamelin* pour les publier à part (*Gaspé-Mattempa, L'Exécution de Maski*), écrire de nouveaux contes, ressortir de vieux papiers (*Rosaire*)... Suite à sa déconvenue, Ferron se replie sur l'écriture de courts textes et la poursuite d'objectifs plus immédiatement réalisables. Parmi ces courts textes, on retrouve également les lettres elles-mêmes qui, comme nous le verrons plus en détail dans l'essai qui accompagne cet échange épistolaire, occupent une place importante dans la pratique littéraire ferronienne.

Devant l'échec dérouterant de son ambitieux projet, Ferron, comme le suggère Ginette Michaud, a peut-être trouvé quelque réconfort dans l'écriture épistolaire:

La lettre privée se révélerait peut-être ainsi le premier *antidote* face au discours devenu fou, en offrant à Ferron une manière de réparation, de raccordement à soi-même, en rétablissant une relation, même épistolaire, à l'autre, que le caractère irréfragable de la folie récusait de manière absolue<sup>1</sup>.

Durant la période cruciale et difficile durant laquelle Ferron a écrit les lettres que nous éditons (de 1976 à 1984), la prédilection de Ferron pour la pratique épistolaire ne semble pas se démentir. Si l'écriture de fiction est de plus en plus laborieuse et remise en question, rien ne permet par contre d'affirmer que Ferron ralentit ou connaît une paralysie analogue dans sa production épistolaire.

#### **Description matérielle de la correspondance**

La correspondance compte en tout quatre-vingt-neuf lettres, réparties sur une période s'étalant entre le 30 mai 1976 et le 18 avril 1984. Sur cet ensemble, quarante-cinq ont été envoyées par François Hébert et quarante-deux par Ferron, ce qui témoigne d'une grande régularité et d'un certain équilibre dans l'échange épistolaire. Le comité de rédaction de la revue *Liberté* a quant à lui envoyé deux lettres à Ferron, soit une lettre circulaire datée du 15 décembre 1980 et simplement signée par «le comité de direction», et une seconde, du 15 décembre 1982, signée par François Ricard, qui dirigeait alors la revue. Les lettres ont toutes deux pour objet d'inviter Ferron à collaborer à des numéros spéciaux consacrés l'un à

---

<sup>1</sup> Ginette Michaud, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie, une double version», *Voix et Images*, XVIII:3, printemps 1983, p.520.

l'institution littéraire et l'autre à l'histoire<sup>2</sup>. Ces invitations sont également accompagnées d'un mot de François Hébert visant à appuyer la demande. François Hébert est ainsi implicitement désigné comme le répondant officiel de Ferron auprès de la revue. De fait, les lettres nous apprennent que c'est par son entremise que *Liberté* obtient «Le glas de la Quasimodo», publié dans sa livraison de mars-avril 1982.

La plupart des lettres de François Hébert sont manuscrites, à l'exception de quatre d'entre elles, qui sont dactylographiées. Elles sont généralement écrites sur du papier ligné ou blanc; on peut dire en règle générale que François Hébert a écrit ces lettres sur le papier qui lui tombait sous la main, sans accorder à cet aspect matériel une importance particulière. Certaines lettres ont été écrites sur du papier à en-tête de l'Université de Montréal, où il enseigne; sur celles du 31 août 1981 et du 13 octobre de la même année, les en-têtes ont d'ailleurs été biffés. Cependant, deux de ses trois premières lettres portent l'en-tête non raturé de l'Université de Montréal. Volontaire ou non, le choix de ce papier servait bien l'épistolier en lui fournissant une prestigieuse caution institutionnelle (même s'il cherche à s'en distancier, en la biffant) et en lui évitant d'avoir à se présenter.

---

<sup>2</sup> La réponse de Ferron à la première invitation paraît dans «Enquête», *Liberté*, mars-avril 1981, p.93-115. Il ne donnera toutefois pas suite à l'autre proposition.

Ferron rédigeait généralement ses lettres sur des tablettes de papier ligné jaune, d'assez mauvaise qualité. Pour l'envoi de courts messages, il récupérait apparemment des morceaux de papier brouillon. Une fois seulement, Ferron se sert du papier officiel de son cabinet de médecine.

Les deux épistoliers ont ajouté à l'occasion des notes infrapaginales ou dans les marges de leurs lettres, généralement pour compléter, étayer ou commenter leurs propos. Ces ajouts sont signalés dans notre édition, avec leur position sur la feuille, marginale ou infrapaginale.

### **L'échange épistolaire: fluctuations, retraits et séductions**

La présente partie a pour objet de fournir au lecteur un aperçu de la teneur des échanges entre Ferron et François Hébert, et de la séquence des lettres. Les sujets abordés ne sont pas rapportés dans leur intégralité; pour un survol plus complet, le lecteur est invité à se rapporter à l'index des personnes mentionnées par les épistoliers qui suit cette correspondance.

L'initiative de la correspondance revient à François Hébert qui, en mai 1976, envoie à Ferron une copie d'un pastiche qu'il aurait souhaité publier dans la revue *Études françaises*, intitulé «L'échelle de soie». Quelques jours plus tard, Ferron, alors en proie à une grave crise personnelle, se montre peu

disposé à répondre à François Hébert, tout en marquant son appréciation pour le texte qui lui a été soumis.

Il s'écoule près d'une année avant que François Hébert, en mars 1977, ne relance l'échange en écrivant de nouveau à Ferron. Dans sa nouvelle lettre, il fait successivement allusion à son pastiche de Ferron et à Hubert Aquin, puis se dit intéressé à adhérer au Parti Rhinocéros, fondé en 1963 par Ferron. Dans sa réponse, Ferron complimente François Hébert sur son texte, réussi à son avis au-delà de toute espérance, au point où «vous avez cru en devenir fou, exactement comme moi<sup>3</sup>». Plus tard, le 24 avril 1977, François Hébert exhorte Ferron à ne plus confier l'édition de ses livres à Victor-Lévy Beaulieu, mais plutôt aux Éditions Quinze, où il dirige une collection. Il s'informe aussi de l'état d'un projet de Ferron intitulé *Maski*. Ferron décline l'offre de son correspondant et, à propos de «ce fameux livre qui s'intitule parfois *Maski*, parfois *Le pas de Gamelin*», il explique que «c'est en voulant m'y obstiner que j'ai tenté de me suicider, le 13 août dernier<sup>4</sup>».

François Hébert intègre au corps de sa lettre suivante deux courts textes, «Battue» et «Balistique», que Ferron commente dans sa réponse du 2 juin 1977.

---

<sup>3</sup> Lettre 4, datée du 9 avril 1977.

<sup>4</sup> Lettre 6, datée du 4 mai 1977.

La correspondance connaît ensuite un temps mort. Elle reprend avec l'envoi par François Hébert d'une copie de *Blocs erratiques*<sup>5</sup>, d'Hubert Aquin, suivie, le 5 janvier 1978, d'une lettre dans laquelle il fait part de son projet de publier un roman intitulé *Holyoke ou Les ongles noirs de Pierre*<sup>6</sup>. Les lettres suivantes donnent lieu à un échange de souvenirs et d'impressions sur la personne et l'œuvre d'Hubert Aquin. François Hébert, dans sa lettre du 12 février 1978 -- qu'il envoie avec un exemplaire de *Liberté* contenant plusieurs de ses textes --, invite Ferron à collaborer à la revue. Suite à un article publié dans ce numéro de *Liberté* par François Hébert sur le poète Denis Vanier<sup>7</sup>, la poésie et des écrivains tels que Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme sont au centre de la discussion.

La correspondance n'est reprise qu'une année plus tard, suite à l'envoi par François Hébert d'une copie de son roman *Le rendez-vous*<sup>8</sup>. Ferron y réagit dans sa lettre du 2 mai 1979, à laquelle François Hébert répond le 13 juin 1979.

Une année s'écoule encore avant que François Hébert n'écrive de nouveau à Ferron, le 26 novembre 1980, pour le remercier de ses impressions sur son roman et pour le convier à collaborer à

---

<sup>5</sup> AQUIN, Hubert, *Blocs erratiques. Textes (1948-1977)*, Montréal, Quinze, 1977, 284 p.

<sup>6</sup> HÉBERT, François, *Holyoke ou Les ongles noirs de Pierre*, Montréal, Quinze, 1978, 300 p.

<sup>7</sup> HÉBERT, François, «Saint Vanier», *Liberté*, nov.-déc. 1977, pp.98-99.

<sup>8</sup> HÉBERT, François, *Le rendez-vous*, Montréal, Quinze, 1980, 234 p.



*Liberté* afin d'en rehausser la rubrique «Chroniques». Ferron est à nouveau sollicité le 15 décembre 1980, alors qu'il reçoit une lettre circulaire envoyée par la revue *Liberté*. Elle a pour but d'inviter des écrivains à participer à un numéro spécial de la revue sur l'institution littéraire québécoise, et elle est accompagnée d'un mot de François Hébert. Ferron donne suite à cette dernière demande<sup>9</sup>, mais ne contribuera pas régulièrement à la revue. Au cours du mois de décembre 1980, Ferron poursuit sa critique du *Rendez-vous*, et, au début de 1981, il reconforte François Hébert, que la réception critique de son roman déçoit.

Au cours des mois de janvier et février, les deux correspondants échangent à propos du diable, que François Hébert compte mettre en scène dans un projet de roman; cela mène Ferron à évoquer, entre autres, *La charrette*, tandis que François Hébert s'intéresse au péché, notamment à celui de Séraphin Poudrier. L'échange épistolaire passionne François Hébert qui, le 26 février 1981, remarque: «Avec vous je découvre le plaisir de la correspondance. Quel merveilleux complément à l'écriture!» Cette déclaration n'empêche pas Ferron d'être ennuyé par les considérations qui se trouvent dans cette lettre: il n'y voit que des «généralités édifiantes, auxquelles je ne trouvais rien à redire, rien à répondre<sup>10</sup>». L'abbé Surprenant, personnage imaginaire que Ferron aime citer

---

<sup>9</sup> Les contributions de Ferron et d'autres écrivains se retrouvent dans «Enquête», *Liberté*, mars-avril 1981, p.93-115.

<sup>10</sup> Lettre 28, datée du 4 mars 1981.

dans son œuvre, fait soudain irruption dans sa lettre; s'ensuit un dialogue fictif entre Ferron et l'abbé, qui observe ironiquement: «Brillant, ce garçon, mais à ses dépens... Non, plutôt aux vôtres: il écrit pour son plaisir et reste plutôt obscur.» Après que François Hébert ait tenté de répondre aux observations de l'abbé sur l'aveu et le mensonge, Ferron envoie une nouvelle lettre portant sur l'abbé Surprenant, dans laquelle il présente l'abbé à son correspondant. Par ailleurs, les dernières réflexions de François Hébert sont peu prises par Ferron: «Je vous trouve drôle; vous argumentez à perte de vue. Votre grand'mère, par hasard, n'aurait-elle pas connu l'abbé Surprenant et que... Moi, ça m'arrangerait<sup>11</sup>».

Le 24 avril 1981, François Hébert envoie à Ferron un nouveau projet de roman, intitulé *La Mourre*. Puis, le 5 mai, il poursuit ses considérations sur le sacré et la mystique. Ferron, le 7 mai, conseille à son correspondant de laisser tomber *La Mourre*. Les conseils de Ferron sur le projet de son correspondant l'amènent à cette époque à parler dans plusieurs lettres de ses propres romans, de la façon dont il les a composés et d'événements ayant entouré leur écriture. François Hébert, de son côté, fait part de ses observations sur plusieurs œuvres ferroniennes.

---

<sup>11</sup> Lettre 30, datée du 13 mars 1981.

De retour de France, François Hébert, le 19 août 1981, fait part de son désintérêt croissant pour la politique; il précise toutefois qu'il ne voudrait cependant pas lancer le parti Rhinocéros contre René Lévesque, ce dont, le 24 août, convient Ferron, qui constate avec satisfaction le succès du parti qu'il a fondé, dont il a laissé la direction. Dans la même lettre, Ferron évoque son rapport trouble avec la France, notamment suite à la guerre d'Algérie. Il expose également sa théorie sur les origines algériennes d'un certain nombre de coureurs des bois, spéculation fort prisée par François Hébert, qui dit aimer Ferron, «grand voyageur au pays de l'Insolite, curieux émérite, avec ses Touaregs [...], ses tuques et ses turques qui se retrouvent sur la même feuille de papier comme la machine à coudre et le parapluie de Lautréamont<sup>12</sup>».

Dans sa réponse, Ferron parle du *Ciel de Québec* et de plusieurs écrivains québécois, tels Pierre Baillargeon, Berthelot Brunet et Paul Toupin. François Hébert, le 20 septembre, se souvient de ses débuts littéraires et des écrivains que connaissait son père, tels Jean Simard et Pierre Baillargeon; il remercie également Ferron pour l'envoi d'une copie de *La barbe de François Hertel*. Le 7 octobre, Ferron expédie un extrait du *Pas de Gamelin* paru dans *Le Courrier médical* intitulé «L'histoire de Mariette B.<sup>13</sup>», accompagné d'un

---

<sup>12</sup> Lettre 40, datée du 31 août 1981.

<sup>13</sup> «Le Pas de Gamelin - 16: L'histoire de Mariette B.», *Le Courrier médical*, 1: 22, 15 sept. 1981, p.26. Cette historiette sera plus tard

mot dans lequel il fait état de la difficulté qu'il éprouve à mener son projet à terme. Le 13 octobre, François Hébert commente cette historiette et parle de son propre projet de roman en revenant sur *Le ciel de Québec*. Ces commentaires donnent à Ferron l'occasion de parler de l'écriture du *Ciel de Québec*; il conseille également à François Hébert de ne pas s'acharner à réécrire *La Mourre*. Dans la même lettre, il lui offre «Le glas de la Quasimodo» pour la revue *Liberté*. Au cours du mois d'octobre, François Hébert se penche sur l'échec de son projet romanesque, tandis que Ferron lui conseille d'écrire «l'histoire de son auteur, du coup de fièvre qu'il a eu et de sa convalescence<sup>14</sup>». En novembre, «Le glas de la Quasimodo<sup>15</sup>», conte offert par Ferron à la revue, occupe les épistoliers; s'il plaît à François Hébert, Ferron, lui, observe que «j'ai eu l'impression en le faisant, ces mois de me pasticher<sup>16</sup>». Le 16 novembre, François Hébert offre à Ferron le texte d'une conférence qu'il a prononcée aux États-Unis. La fin de l'année 1981 est marquée par les manœuvres entourant le rapatriement de la Constitution canadienne; les deux écrivains se montrent fort dépités par l'issue des négociations entre le gouvernement fédéral et les provinces: «on nous impose ni plus ni moins la conscription à perpétuité<sup>17</sup>», remarque Ferron, tandis que

---

intégrée dans «Le Pas de Gamelin», publié dans *La conférence inachevée*. Montréal, Lanctôt éditeur, «Petite Collection Lanctôt», 1998, p. 19-99.

<sup>14</sup> Lettre 51, datée du 29 octobre 1981. Ce qui n'est pas sans faire penser à son passage au *King Edward Laurentian Hospital* avant qu'il n'écrive *La Nuit*...

<sup>15</sup> «Le glas de la Quasimodo», *Liberté*, 140, mars-avril 1982, p.11-36.

<sup>16</sup> Lettre 51, datée du 14 novembre 1981.

<sup>17</sup> Lettre 55, datée du 26 novembre 1981.

François Hébert lui répond, le 2 décembre 1981, par de sombres considérations sur l'état de la politique québécoise.

François Hébert reprend contact avec Ferron le 4 mars 1982, pour l'informer de la parution imminente du «Glas de la Quasimodo» et pour lui offrir de publier autre chose dans *Liberté*, s'il le désire. Il lui raconte sa récente rencontre avec Marcelle Ferron et lui décrit un livre de François Schirm qu'il souhaite publier. Dans sa réponse, Ferron parle de sa sœur Marcelle, et fait état de son projet de publier «deux derniers livres: *Le Pas de Gamelin* et un recueil de contes dont le titre demeure encore à déterminer: *Contes du pays perdu* ou *Contes de l'adieu*<sup>18</sup>». Le 13 avril, François Hébert invite Ferron au lancement du livre de François Schirm<sup>19</sup>, sans toutefois que Ferron y donne suite. Le même jour, il informe Ferron d'un projet de traduction de l'autobiographie de l'explorateur J.E. Bernier en lui demandant si l'écriture d'une postface à cette édition l'intéresse. Ferron se défile en recommandant plutôt, sur un mode plaisant, Gérard Pelletier, dont la famille aurait eu des démêlés avec le capitaine Bernier. Ferron décline également, le 5 mai, une autre invitation de François Hébert, soit celle de participer à un ouvrage collectif sur «le mythe des Plaines d'Abraham<sup>20</sup>».

---

<sup>18</sup> Lettre 58, non datée.

<sup>19</sup> SCHIRM, François, *Personne ne saura ton nom*, Montréal, Quinze, 1982, 211 p.

<sup>20</sup> Lettre 61, datée du 28 avril 1982.

Le 21 mai 1982, François Hébert rapporte qu'il commence, sur le conseil de Ferron, un nouveau projet romanesque. Celui-ci se porte énergiquement à la défense de l'Argentine, envers laquelle il avoue ressentir une grande affection, s'indignant de voir son correspondant qualifier la guerre des Malouines de «loufoque<sup>21</sup>»: «Les Malouines, écrit Ferron, n'est pas une affaire loufoque; beaucoup de petites nations y retrouveront leur fierté<sup>22</sup>». Revenant sur le projet de François Hébert, Ferron ajoute: «J'oublierais un peu le diable. Dieu vous sera plus propice. Il a d'ailleurs besoin de vous. Le verbe laissé à lui seul est une manière de vent cosmique. Dans le ciel noir Dieu est dément.» Le 19 juin, avant de quitter pour l'été, François Hébert, peut-être agacé d'avoir été piqué par Ferron à propos de son amitié pour Gilles Marcotte, demande: «Che Ferron, franchement, quel intérêt trouvez-vous à nos tribulations?»

Loin de se laisser gagner par la lassitude de son correspondant, Ferron tient au contraire à marquer sa prédilection pour l'échange épistolaire en cours: «Quel intérêt trouverais-je à vos tribulations? Vous n'en auriez pas que j'éprouverais de l'intérêt pour vous tout simplement parce que vous connais un peu, curieux d'en apprendre davantage<sup>23</sup>...»

---

<sup>21</sup> Lettre 63, datée du 21 mai 1982.

<sup>22</sup> Lettre 64, datée du 26 mai 1982.

<sup>23</sup> Lettre 66, datée du 24 juin 1982.

Remarquons que les *tribulations* sont devenues au passage celles de François Hébert – et non plus celles des deux épistoliers; de plus, Ferron explique son goût pour la correspondance par l'envie qu'il aurait d'en savoir davantage sur son interlocuteur. La lettre de Ferron, plutôt que de mettre un terme à l'échange, indique sa volonté de le poursuivre.

Suite à une lettre que François Hébert lui envoie depuis Montego Bay, Ferron confie à son correspondant, le premier septembre, l'attrait qu'exerçait sur son père le rhum jamaïcain. Il révèle un aspect obscur de sa vie familiale avec une candeur aussi soudaine que déconcertante, que rien dans le contexte de l'échange ne semblait appeller.

La correspondance aborde ensuite des zones plus troubles, plus délicates. Quelques jours plus tard, François Hébert envoie en effet à Ferron une première version d'un pastiche de l'écrivain. Le texte, destiné à la revue *Liberté*, prend pour cible le critique Jean Marcel qui, en plus de connaître Ferron, a activement travaillé à diffuser son œuvre en lui consacrant notamment une monographie importante<sup>24</sup>. Son intérêt étant alors directement en cause, Ferron se distancie immédiatement de son imitateur: «En somme, cher François Hébert, après ce pastiche,

---

<sup>24</sup> MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éd. du Jour, 1970, 221 p.

il ne m'est plus possible de vous connaître...<sup>25</sup>» François Hébert décide finalement d'atténuer son texte, même s'il croit -- comme Ferron, remarque-t-il -- en la nécessité de l'humour comme agent subversif. Si Ferron s'oppose à la diffusion du texte, même remanié, c'est qu'il trouve peu politique de se mettre à dos une personne qui l'a aussi bien servi. Cet incident, si on peut l'appeler ainsi, nous montre un Ferron soucieux de la promotion de son œuvre, qui confie froidement avoir «cultivé<sup>26</sup>» à cette fin des universitaires tels Jean Marcel et Gérard Bessette, et qui, en se faisant peut-être plus cynique qu'il ne l'est, déclare: «L'air de ne pas me soucier de mon œuvre, en sous-main j'en ai toujours soigné la publicité et deviné de quelle utilité pouvait m'être Jean Marcel.<sup>27</sup>» Les événements entourant la publication de ce pastiche font ressortir un aspect généralement sous-estimé de l'action ferronienne, soit le travail de promotion de son œuvre effectué par l'écrivain. Ferron se révèle en cette matière fort pragmatique et efficace. La situation épistolaire le plaçait toutefois dans une position inconfortable, entre deux correspondants, tous deux universitaires et en mesure de faire rayonner son œuvre dans leur sphère respective. Ferron était d'autant plus mal à l'aise que François Hébert signait le texte de son nom, ce qui pouvait laisser croire à une certaine connivence entre les deux écrivains. Le texte a finalement

---

<sup>25</sup> Lettre 70, datée du 8 septembre 1982.

<sup>26</sup> Lettre 73, datée du 18 septembre 1982.

<sup>27</sup> Lettre 70, datée du 8 septembre 1982.



paru, bien que réécrit, sans que les correspondants n'y fassent par la suite allusion.

Le 18 septembre 1982, Ferron annonce à François Hébert qu'il est grand-père depuis le 6 juin de la même année. Cette confidence amène François Hébert, le 20 octobre, à parler lui-même de sa famille, plus particulièrement de son fils alors adolescent. Le 11 novembre 1982, suite au décès de l'ex-femme de François Hébert, Carol Dunlop, la correspondance prend un tour plus personnel. Ferron se montre attentif, non seulement à l'égard de son correspondant, mais aussi à l'endroit du fils de François Hébert. Cet événement malheureux domine les échanges du mois de novembre 1982. Le 2 décembre, Ferron continue à s'inquiéter pour le fils de François Hébert. Soulignant qu'il «n'[a] jamais mis [s]on œuvre au-dessus du bonheur de [s]es enfants», il déclare à François Hébert que si *Le rendez-vous* n'était peut-être pas à son avis une réussite, «Votre écriture changera pour le mieux, je n'en doute pas, et surtout, surtout, votre fils sera sauvé<sup>28</sup>». Le 6 janvier 1983, François Hébert rappelle ses brèves rencontres avec Ferron: une fois par hasard, quelques années auparavant, puis lors du lancement d'un livre d'André Major, alors que Ferron et Godbout se faisaient face.

---

<sup>28</sup> Lettre 79, datée du 2 décembre 1982.

Le 29 janvier 1983, Ferron décline une invitation qui lui avait été faite de collaborer à un numéro spécial de *Liberté* portant sur l'histoire et la culture en expliquant que chez lui «c'est le catholique qui l'a emporté sur le fabricant d'historiettes» et qu'il se «sen[t] incapable de répondre à l'invitation de Monsieur Ricard».

Le 7 juin 1983, Ferron réagit au dernier numéro de *Liberté* que lui avait envoyé François Hébert et qui contenait un texte de son correspondant de même qu'une nouvelle de Carol Dunlop<sup>29</sup>. Le 8 juin, François Hébert demande à l'écrivain s'il peut lui présenter un manuscrit qui, en lui empruntant, est «un enfant» de *La Mourre*. Ce texte, intitulé *Monsieur Itzago Plouffe*<sup>30</sup>, sera publié en 1985. Ferron, qui se dit ravi «du plaisir que vous m'offr[ez] en me proposant la lecture de votre curiosité<sup>31</sup>», en reçoit une copie avec la lettre de François Hébert du 8 juillet. Dans cette lettre, François Hébert décrit la genèse de son projet et ce qu'il doit à Ferron:

J'ai aussi suivi votre idée, qui était de parler de l'auteur plutôt que des personnages. De Kerguelen [que Ferron a évoqué à quelques reprises] je me suis servi fort librement, comme vous verrez, ne connaissant de lui que ce qu'en disent les dictionnaires, et ce que vous m'en aurez dit.

Ferron fait état, dans une courte note datée du 12 juillet 1983, de son impression défavorable.

---

<sup>29</sup> DUNLOP, Carol, «Travail de nègre», *Liberté*, 146, avril 1983, p.43; HÉBERT, François, «En rôdant autour du petit chaperon rouge», *Liberté*, 146, avril 1983, p. 44-59.

<sup>30</sup> *Monsieur Itzago Plouffe*, Québec, Éd. du Beffroi, 1985, 96p.

<sup>31</sup> Lettre 85, datée du 7 juillet 1983.

Près d'un an plus tard, après avoir reçu une copie de *L'histoire de l'impossible pays*<sup>32</sup> de François Hébert, Ferron envoie ce mot à son correspondant: «Un mélange de Voltaire et de Claude Gauvreau, un livre à part qu'il me faudra relire pour vous en parler. Je reste perplexe et un peu agacé. Amitiés<sup>33</sup>.»

François Hébert remercie Ferron pour ses impressions, qu'il semble partager: «je reste perplexe et agacé devant ce livre inachevé, inachevable, *impossible*<sup>34</sup>». François Hébert, à qui Ferron avait envoyé un article sur la mort de Julio Cortazar, évoque une dernière fois le souvenir de l'écrivain argentin décédé en 1984. Cette lettre, qui clôt l'échange entre les deux écrivains, n'a pas connu de réponse. Jacques Ferron meurt un an plus tard, le 22 avril 1985.

### **Lettres et littérature**

Comme nous avons pu le voir, la littérature occupe une place centrale dans cet échange épistolaire. Loin de se situer en marge d'un dialogue personnel, elle sert à la fois de commun dénominateur aux deux épistoliers qui ne se connaissent pas personnellement et de centre d'intérêt vers lequel tendent naturellement les correspondants. La place très grande accordée aux textes littéraires par les épistoliers en témoigne à

---

<sup>32</sup> *Histoire de l'impossible pays*, Montréal, Éd. Primeur, 1984, 187 p.

<sup>33</sup> Lettre 88, datée du 17 avril 1984.

<sup>34</sup> Lettre 89, datée du 18 avril 1984.

l'évidence. En effet, la correspondance donne lieu à l'envoi d'une multitude de textes, qui servent à la fois de *prétexte* (littéralement) et de base pour écrire de nouvelles lettres. Le texte permet également à l'épistolier de mieux se faire connaître de l'autre, et la lettre est soit une explication du texte, ou alors, inversement, le texte est en quelque sorte annexé à la lettre pour en appuyer le propos. C'est ainsi que Ferron, par exemple, envoie un extrait du *Pas de Gamelin* à François Hébert, afin de lui donner un aperçu du projet romanesque dont il lui a parlé; de son côté, François Hébert expédie à son correspondant plusieurs de ses textes, soit pour solliciter son avis ou simplement pour répondre à la curiosité manifestée par Ferron. La lecture des textes de l'un par l'autre est cruciale dans la relation épistolaire qui se forme entre les deux écrivains.

Les lettres de la correspondance de Ferron et de François Hébert se signalent par l'importance prise par la littérature dans les échanges. Cette prédominance de la littérature fait en sorte que nous en apprenons non seulement sur l'œuvre de Ferron, mais aussi sur ses lectures, ses références intellectuelles et ses intérêts. La publication croisée de ces lettres permet aussi d'apprécier la manière dont Ferron conduisait ses échanges épistolaires, notamment cette façon bien à lui qu'il avait de répondre à ses correspondants en les déroutant et, souvent, en imposant une tournure imprévue à l'échange. Le caractère littéraire de cette correspondance

paraît d'autant plus marqué que les lettres ne sont pas écrites dans le but de réunir deux personnes qu'une distance sépare. Leur objet est plutôt la littérature: c'est autour d'elle que tournent les lettres des deux écrivains, dont la correspondance est, littéralement, un *échange littéraire*, car elle donne lieu à l'envoi de nombreux textes, tels *Holyoke* ou *Le rendez-vous* de François Hébert, ou *La barbe de François Hertel*, «L'histoire de Mariette B.» et «Le Glas de la Quasimodo» de Ferron. François Hébert a également fait parvenir à Ferron plusieurs textes d'autres écrivains, dont les *Blocs erratiques* d'Hubert Aquin et certains numéros de *Liberté* qu'il croyait susceptibles d'intéresser Ferron. Ces cadeaux qui accompagnent les lettres nourrissent souvent les échanges: ils justifient l'envoi de nouvelles missives et permettent à l'occasion une reprise du dialogue. La correspondance des deux écrivains a aussi un caractère singulièrement littéraire, dans la mesure où la discussion de ces textes y occupe une place très large. Cela est d'autant plus vrai que les deux écrivains évoquent longuement leur processus créateur respectif.

L'interpénétration des deux registres est encore plus frappante quand François Hébert intègre au texte de sa lettre du 19 mai 1977 deux textes de fiction intitulés «Battue» et «Balistique». Ferron va plus loin encore en faisant apparaître l'abbé Surprenant dans ses lettres sans révéler qu'il s'agit d'un personnage fictif. L'irruption de ce porte-parole imaginaire dont Ferron aime à l'occasion se servir ne manque

pas d'être notée par François Hébert, qui remarque: «vous me répondez par une de vos lettres les plus intrigantes, dont vous n'êtes, semble-t-il, qu'à demi l'auteur (qui est cet abbé Surprenant? il faudra que je vous relise, je me souviens en effet que vous en parlez assez souvent)<sup>35</sup>». L'épistolier, qui n'est «qu'à demi l'auteur» de sa lettre, en partage d'une certaine manière la paternité avec l'auteur de fiction. L'utilisation de l'abbé Surprenant illustre bien que l'épistolaire ferronien n'est pas que pure relation de faits, mais qu'il est au contraire, à l'image de la littérature, envahi par la fiction, la fabulation, au sens large du terme.

Ferron est souvent invité à faire part de ses impressions sur les textes de son correspondant en tant que «maître<sup>36</sup>». Il s'y prête gracieusement, prodiguant conseils et encouragements à François Hébert. Cette hiérarchie, ce jeu des générations est sensible dès le départ, la correspondance s'ouvrant en effet de manière fort significative par l'envoi, avec la première lettre de François Hébert, d'un pastiche de Ferron intitulé «L'échelle de soie».

Comme le souligne Dominique Noguez, l'écriture d'un pastiche constitue un témoignage indubitable d'admiration:

il me semble qu'il n'est pas de meilleure façon, pour un écrivain, de payer tribut à un autre, vivant ou mort, que de le pasticher. C'est-à-dire de venir sur son terrain,

---

<sup>35</sup> Lettre 29, datée du 6 mars 1981.

<sup>36</sup> Lettre 41, non datée, septembre 1981.

d'entrer dans sa respiration et ses rythmes, de jouer avec la palette de ses mots et de ses hantises, bref, -- pour le louer d'être *ce qu'il est* -- de tenter un moment d'être *ce qu'il est*, comme si c'était la seule façon d'être possible et souhaitable<sup>37</sup>.

La révérence peut par contre se teinter d'ironie, car le pastiche peut montrer que l'auteur a percé son sujet à jour, qu'il connaît ses procédés, ses manies, etc., et qu'il a su les assimiler au point d'être capable de les reproduire dans un texte. L'admiration affichée n'est donc pas sans mélange, et le pastiche n'est pas en soi le texte le plus respectueux qu'un jeune écrivain puisse envoyer à un écrivain aîné. De plus, François Hébert ne constitue pas à proprement parler un disciple de Ferron -- il s'inspire plutôt, s'il faut se fier à ses textes et à ce qu'il en dit, d'écrivains tels que Réjean Ducharme, Rabelais ou Alfred Jarry<sup>38</sup>. François Hébert n'ayant pas pour Ferron l'admiration filiale d'un Victor-Lévy Beaulieu, il se sent libre de critiquer certains textes de Ferron, comme *Le ciel de Québec* ou *Rosaire*.

De son côté, Ferron paraît bien conscient que ce type de texte, au moins de façon latente, peut en effet défier l'autorité à laquelle il est censé rendre hommage. Dans sa lettre du 9 avril 1977, il répond à François Hébert -- qui avait qualifié «L'échelle de soie» de «Glissoire, qui faillit me rendre fou<sup>39</sup>» -- en disant de son «pastiche réussi»:

---

<sup>37</sup> NOGUEZ, Dominique, «Conférence sur la parodie», *L'Infini*, n° 54, printemps 1996, p.64.

<sup>38</sup> Dans sa lettre du premier octobre 1981, François Hébert cite, entre autres, ces écrivains comme autant de «maîtres» (lettre 47).

<sup>39</sup> Lettre 3, datée du 28 mars 1977.

«L'échelle permet ma sortie, la glissoire votre arrivée -- preuve que vous avez réussi la substitution, c'est que vous avez cru en devenir fou, exactement comme moi.» L'admiration affirmée par l'auteur du pastiche, et la volonté de *devenir*, au moins pour le temps de l'écriture d'un texte, écrivain au même titre que le pastiché, comportent donc quelque chose de troublant. C'est d'autant plus vrai dans le cas d'un écrivain qui, comme Ferron, se sent diminué et a désormais l'impression de n'être plus que l'ombre de lui-même, écrivant même, à propos des contes qu'il préparait pour son dernier livre<sup>40</sup>: «j'ai eu l'impression, en les faisant, ces mois derniers, de me pasticher.<sup>41</sup>»

La relation entre l'imitateur et son modèle prend à nouveau un tour inusité quand François Hébert, vers septembre 1982, souhaite publier un second pastiche de Ferron. Or, la diffusion de ce texte aurait eu pour effet de brouiller Ferron avec un de ses critiques les plus influents et actifs. La substitution littéraire permise par le pastiche atteint ici une limite, puisque Ferron se trouve directement menacé par l'action de son double et risque ainsi de perdre l'amitié d'un proche. Ferron se voit alors contraint de rappeler François Hébert à l'ordre, de peur de voir son double littéraire dire du mal en son nom. Il l'avertit également que, si on l'interroge sur le texte écrit par François Hébert sous son identité d'emprunt, «je

---

<sup>40</sup> Ces contes seront publiés dans *La conférence inachevée*.

<sup>41</sup> Lettre 51, datée du 14 novembre 1981.



dirai simplement [...] que vous êtes un hurluberlu que je ne connais pas<sup>42</sup>». Puis, comme s'il tenait à marquer sa différence par rapport à son imitateur, Ferron formule des observations sur le texte de François Hébert, en soulignant tout ce qu'il n'aurait pas écrit de la même manière. Dans sa lettre suivante, comme pour enfoncer le clou, Ferron y va d'une démonstration et affirme: «je pourrais être beaucoup plus méchant que vous m'y mettez<sup>43</sup>».

### **Curiosité et lettres ferroniennes**

Ferron tient, nous l'avons vu, à se démarquer de son correspondant; cette différenciation, cette mise à distance semblent même faire partie intégrante du plaisir que retire Ferron du commerce épistolaire. L'intérêt de Ferron pour la correspondance, qui remonte à très loin – dès le collège, et même dès le Jardin de l'Enfance<sup>44</sup>, Ferron entretenait de nombreux échanges épistolaires –, s'explique de plusieurs manières. Fait non négligeable, la lettre est d'abord le lieu d'une relation avec un autre, et cela, dans la période qui nous intéresse, et pour les raisons que nous avons mentionnées plus haut, est pour Ferron de toute première importance. Que François Hébert soit pour lui un inconnu, et qu'il ne l'ait

---

<sup>42</sup> Lettre 70, datée du 8 septembre 1982.

<sup>43</sup> Lettre 73, datée du 18 septembre 1982.

<sup>44</sup> Les lettres écrites par Ferron au cours de son enfance et de son adolescence à ses parents sont rassemblées dans *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*. Édition préparée et commentée par Ginette Michaud et Patrick Poirier, Montréal, Lanctôt Éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», n<sup>os</sup> 1-2, 1997, 444 p.

jamais rencontré que brièvement, dans des situations mondaines, n'enlève rien à l'intérêt que lui porte Ferron, au contraire. En effet, cette image peu définie de son correspondant laisse une grande liberté à son imagination, en plus de stimuler sa curiosité.

Alors que François Hébert, peut-être un peu piqué par le ton persifleur de la précédente lettre de Ferron, lui demande ce qui l'intéresse dans leurs «tribulations<sup>45</sup>», Ferron répond en soulignant la curiosité qui le pousse à souhaiter mieux connaître son correspondant. Pareillement, le 7 juillet 1983, Ferron parle du «plaisir que vous m'offrez en me proposant la lecture de votre *curiosité*<sup>46</sup>». Un sentiment bien humain, universel, motive donc Ferron. Cependant, dans sa lettre du 24 juin 1982, Ferron déclare, sur un mode plaisant:

De l'évier, dans mon bureau, une araignée sort et monte dormir au sec dans le fond du verre à boire. [...] Si je protège cette visiteuse, je dois lui ressembler. J'écris des lettres comme elle tisse sa toile, comptant vous y prendre un peu.

Remarquons au passage que Ferron avait d'abord écrit: «J'écris des lettres comme elle tisse sa toile, *content que vous me répondiez*<sup>47</sup>.» La formule finalement retenue a une portée infiniment plus forte et recèle presque une volonté d'agression, d'appropriation, comme si Ferron cherchait à phagocyter son correspondant. À l'intérêt affiché par Ferron se

---

<sup>45</sup> Lettre 65, datée du 19 juin 1982.

<sup>46</sup> Lettre 85, datée du 7 juillet 1983. C'est nous qui soulignons.

<sup>47</sup> Nous soulignons le passage biffé par Ferron.

greffent donc des mobiles plus obscurs, moins faciles à expliciter, mais qui jettent un autre éclairage sur la curiosité amicale dont il fait généralement montre, notamment dans le passage raturé que nous venons de citer.

Cette aménité apparente aurait aussi pour effet de permettre à Ferron de ramener son correspondant à lui-même, de le digérer, comme une araignée qui, après avoir pris un insecte dans sa toile, l'avale. Aussi Ferron s'approprie-t-il symboliquement son correspondant quand, dans sa lettre du 13 mars 1981, il se demande: «Votre grand-mère, par hasard, n'aurait-elle pas connu l'abbé Surprenant et que... Moi, ça m'arrangerait.» François Hébert, petit-fils illégitime de l'abbé Surprenant? La supposition, émise sur un mode plaisant, peut sembler flatteuse. Mais il n'en reste pas moins qu'elle implique, sur le plan symbolique, une subordination de son correspondant, qui se trouve réduit à l'état de rejeton d'une créature au surplus fictive (de manière significative, nous y reviendrons ultérieurement, Ferron mystifie ici son correspondant et brouille les frontières entre réel et imaginaire, pour son seul plaisir).

Un autre mode d'appropriation employé par Ferron consiste à comparer son correspondant à lui, à mettre en relief ce qu'ils ont en commun. Ainsi, dans sa lettre du 15 décembre 1980, Ferron remarque: «On vous a cru frivole et vous en avez souffert, comme on m'a dit souvent: "Mon Dieu, vous nous avez

donc fait rire!"». Dans le même esprit d'identification à l'autre, le 4 décembre de la même année, Ferron écrit à François Hébert: «Je me fais penser un peu à votre Eugène Malouin».

On pourrait avancer que Ferron formule ces observations par urbanité, gentillesse ou souci de «tenir la conversation», mais il faut tout de même remarquer chez lui cette volonté de marquer sa ressemblance à l'autre, de s'en rapprocher jusqu'à vouloir le faire sien. Cette tendance s'oppose toutefois à son désir de faire aussi face à l'étrangeté de l'autre, de voir sa curiosité et son imagination aiguillonnées par l'altérité de personnes qui, par moments, provoquent chez lui de fortes réactions. Ainsi Ferron écrivait-il à John Grube:

J'aime écrire des lettres, bien entendu, mais il me faut des correspondants -- non pas de simples répondants.[...] Non, la correspondance s'établit par analogie entre soi et l'autre, un autre lointain, un étranger si loin de moi que nos rapports ne peuvent qu'avoir un intérêt cosmique; ils sont à la fois bizarres et merveilleux<sup>48</sup>.

Comme nous le verrons dans notre essai, la ressemblance (et dissemblance) de Ferron avec ses correspondants entretient une dynamique singulière où l'épistolier cherche à la fois à se rapprocher et à se tenir à distance de l'autre, par toute une série d'effets de miroirs, de symétries et d'ombres où jouent tout autant l'attrait que la dissociation. De plus, comme Ferron l'indique dans le passage cité plus haut, ses rapports

---

<sup>48</sup> «Lettre du 17 novembre 1973», dans *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube, suivi d'Octobre en question de Georges Langlois*, Montréal, Boréal, 1990, p.78.

avec ses correspondants, s'ils sont marqués par un intérêt certain, ne sont pas fondés sur une certaine proximité ou une connivence émotive qui caractérisent souvent l'écriture épistolaire. Au contraire, Ferron, s'il cherche à satisfaire sa curiosité et souhaite par l'écriture communiquer avec d'autres personnes, garde le plus souvent ses distances et ne se livre que très rarement à ses correspondants, et seulement de façon intermittente. Ainsi, il n'a jamais cherché à rencontrer François Hébert, ce qui ne l'a pas empêché de trouver plaisir et profit dans son échange épistolaire avec lui.

#### **Fiction et réalité dans la lettre ferronienne**

Comme nous venons de le voir, le rapport de Ferron avec ses correspondants est largement influencé par l'image qu'il se fait d'eux, amalgame d'observation et de projection, voire de fabulation. Il y a parfois une part non négligeable de jeu dans les lettres de Ferron, qui s'amuse souvent à mystifier son correspondant ou à se jouer de lui. L'apparition de l'abbé Surprenant, qui prend même directement la parole dans certaines lettres, nous apparaît comme un cas des plus intéressants, illustrant de façon exemplaire les échanges entre réel et imaginaire qui surviennent chez Ferron, l'un et l'autre plan s'interpénétrant souvent dans son œuvre de fiction, comme on le sait. Or, le cas d'un tel brouillage, présent dans ces lettres, est plus rare et plus déconcertant encore: un personnage inventé, mais présenté comme réel, fait irruption dans la

lettre privée, où rien ne permet de mettre à distance ou même de déceler son statut fictif.

L'abbé Surprenant est donc présenté comme un personnage réel, vraisemblablement comme un double de Ferron, à qui l'auteur, se jouant de l'usage qui fait de la lettre un espace habituellement réservé à la narration de faits réels, prête des gestes, des paroles, une biographie. Ainsi Ferron prétend-il de la manière la plus sérieuse du monde que «l'abbé Surprenant revenait d'une mission en Argentine<sup>49</sup>».

Ferron sort alors des conventions de la lettre en y faisant apparaître un personnage imaginaire. La lettre apparaît alors comme un lieu où s'élabore une écriture qui se rapproche de celle dite «littéraire»; cela ne surprend guère de la part d'un écrivain qui, comme nous le verrons, accorde beaucoup d'importance à l'écriture épistolaire. La correspondance, dans l'œuvre ferronienne, occupe en effet une place centrale, et non marginale comme c'est le cas chez plusieurs autres écrivains. Notre essai nous permettra de montrer que Ferron accordait une véritable valeur littéraire à l'écriture épistolaire.

### **Intérêt particulier de l'échange**

La correspondance échangée par Ferron et François Hébert nous a permis de mettre au jour des aspects jusqu'ici peu

---

<sup>49</sup> Lettre 28, datée du 4 mars 1981.

connus de la pratique épistolaire ferronienne. Il ne s'agit pas d'une correspondance à caractère personnel, intime, mais d'un échange où les deux épistoliers gardent les formes, ne s'étant vus qu'à quelques reprises et ne dialoguant que par lettres. L'épistolaire, fait assez rare, n'a pas dans ce cas particulier pour fonction assignée de compenser pour l'absence d'une personne dont on serait séparé par une distance (géographique ou autre). La lettre est un moyen d'échanger avec son correspondant, sans nécessairement chercher à le rencontrer. Cette distance mais aussi cet espace ménagés par la lettre ont favorisé le dialogue, qui n'aurait peut-être pas eu lieu, ou qui n'aurait peut-être pas été aussi fructueux si les deux correspondants s'étaient seulement rencontrés. Une comparaison avec deux autres échanges épistolaires de l'écrivain s'avère utile à ce point pour cerner la spécificité de cette correspondance avec François Hébert.

Alors que les lettres échangées par Ferron avec le psychanalyste Julien Bigras et publiées dans *Le désarroi*<sup>50</sup> sont avant tout des lettres intimes, quoique touchant aussi à la littérature et à d'autres sujets comme la folie, celles échangées avec John Grube dans *Une amitié bien particulière* sont, à cause d'un parti pris éditorial, centrées de manière plus ou moins artificielle sur des événements politiques. Dans ses lettres, Julien Bigras cherche à atteindre une certaine

---

<sup>50</sup> BIGRAS, Julien et FERRON, Jacques, *Le désarroi. Correspondance*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 176 p.

proximité avec Ferron; ainsi, il cherche à nouer un pacte épistolaire basé sur une mutuelle amitié, où les correspondants se confieraient librement l'un à l'autre, alors que Ferron résiste à toute effusion et ne se prête au jeu épistolaire qu'avec beaucoup de réticence. La correspondance avec John Grube, intellectuel anglophone et ami de longue date de Ferron, commence pour sa part par un échange d'informations sur la Crise d'octobre et ses suites, et change de rôle avec le temps: servant de vecteur à l'amitié qui s'est développée entre les deux hommes, elle entretient leurs rapports et sert de complément à leurs rencontres.

La correspondance de Ferron et de François Hébert est, elle, avant tout une correspondance littéraire, où les deux hommes échangent des textes et en discutent. Elle n'a pas pour fonction de compenser pour l'impossibilité dans laquelle les épistoliers seraient de se rencontrer, car vivant à une distance assez faible l'un de l'autre, ils auraient facilement pu se parler de vive voix s'ils l'avaient voulu. Si une certaine urbanité pousse les correspondants à s'intéresser l'un à l'autre, leur échange ne vise pas à faire naître ou à entretenir une éventuelle amitié. Les correspondants se portent un intérêt mutuel certain, mais François Hébert ne cherche pas, comme Julien Bigras, à se rapprocher de son correspondant et à devenir son confident.



Si Ferron n'a jamais rencontré son correspondant hors de certains événements mondains et n'a pas développé à son égard une amitié comparable, par exemple, à celle qu'il a éprouvé pour John Grube, il lui porte néanmoins un intérêt tel qu'il fait à plus d'une reprise montre d'une réelle préoccupation à son égard. La mort de l'ex-femme de François Hébert a particulièrement pour effet de rapprocher les correspondants. En effet, l'échange prend alors un tour plus personnel, Ferron s'inquiétant, entre autres, pour le fils adolescent de François Hébert. C'est à ce moment que l'écrivain confie n'avoir «jamais mis [s]on œuvre au-dessus du bonheur de [s]es enfants<sup>51</sup>». Dans cette même lettre, Ferron fait part à François Hébert de «[s]on étonnement de vous savoir un fils<sup>52</sup>», son correspondant n'en ayant pas auparavant fait mention. Les échanges avaient jusqu'alors porté davantage sur des questions littéraires ou d'ordre plus général. La curiosité habituellement plutôt distante de Ferron devient, à l'occasion de ces événements, de la réelle sollicitude, qui offre un contraste certain avec la manière plutôt distante de l'épistolier. Les hauts et les bas de l'écriture lui paraissent bien peu de chose auprès du bonheur familial; c'est pourquoi il dit à François Hébert qu'«Il n'y avait pas dans *Le Rendez-vous* "un je ne sais quoi d'éternel, de glacé et de cristallin, comme si le temps, si peu que ce soit, s'était aboli<sup>53</sup>". Votre écriture changera pour le

---

<sup>51</sup> Lettre 51, datée du 14 novembre 1981.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> Ferron cite la lettre précédente de François Hébert (lettre 78, 24 novembre 1982).

mieux, je n'en doute pas, et surtout, surtout, votre fils sera sauvé.» Si les difficultés d'ordre littéraire que vivaient les deux écrivains, chacun à leur façon, avaient pris une place centrale dans leur dialogue, Ferron tient à relativiser leur importance. La déclaration de Ferron contraste avec la quasi sacralisation romantique de la littérature, dont l'écrivain semble à cette époque être revenu, en partie peut-être à cause de l'échec du *Pas de Gamelin*. Ainsi, dans une lettre à Julien Bigras à peu près contemporaine de la lettre à François Hébert précédemment citée, Ferron déclare: «vous mettez en jeu votre autorité [de médecin] pour plonger dans la littérature, carrière des usurpateurs, de ceux qui n'ont ni autorité, ni métier, ni compétence. Va pour moi, *j'y cherche salut*. Mais vous, qui avez un beau bateau, quelle idée de lui préférer cette galère<sup>54</sup>.» Dans les deux cas, Ferron semble mettre en garde ses correspondants contre les effets destructeurs de la littérature chez ceux qui la pratiquent...

Une certaine sympathie inspire ce conseil à Ferron. Si ses rapports avec son correspondant témoignent de cette sympathie, il n'en reste pas moins que la correspondance des deux écrivains n'a pas été dès le départ perçue, comme c'est traditionnellement le cas, comme un moyen de pallier l'absence du correspondant ou encore assignée par les épistoliers à une

---

<sup>54</sup> «Lettre du 25 février 1982», *Le désarroi*, p. 95. Nous soulignons.

fonction bien précise<sup>55</sup>. Entre Ferron et François Hébert, à défaut d'un pacte épistolaire explicite, la correspondance est traversée par un certain nombre de leitmotifs qui y laissent épisodiquement leur marque. Parmi ceux-ci, on compte le nombre treize, qui hante les épistoliers, apparaissant à quelques reprises comme la marque d'événements funestes dont l'évocation donne par moments un tour plus sombre à la correspondance. Ainsi, Ferron évoque la tentative de suicide qui l'amena à être hospitalisé, le vendredi treize août 1976<sup>56</sup>. Le nombre treize, auquel la croyance populaire attribue souvent un pouvoir mystérieux, néfaste, frappe l'écrivain à cause de circonstances personnelles. François Hébert, de son côté, n'est pas non plus insensible à ce chiffre symbolique: «Pourquoi, se demande-t-il, le vendredi 13 est-il pire que le jeudi 12 ou le samedi 14? Le savoir: cela ne pourrait-il pas nous dispenser de commettre des bêtises<sup>57</sup>?» De même, il accorde une attention particulière au fait qu'une lettre de Ferron, celle du 13 mars 1981, lui ait été écrite un vendredi treize<sup>58</sup>. Le décès de l'ex-épouse de François Hébert l'amène à tracer un parallèle entre la perte de sa mère à l'âge de treize ans et le deuil que vit son fils au dernier jour de cet âge. Les deux écrivains ne restent donc pas indifférents face à ce signe dont l'apparition marque des

---

<sup>55</sup> Comme, par exemple, les premiers échanges avec John Grube, qui, avant de prendre une tournure plus amicale, étaient en vertu du premier pacte épistolaire conclu entre les correspondants, en principe consacrés à une enquête sur les dessous de la Crise d'Octobre.

<sup>56</sup> Lettres 6, datée 4 mai 1977 et 40, datée du 14 juin 1981.

<sup>57</sup> Lettre 7, datée du 19 mai 1977.

<sup>58</sup> Lettre 32, datée du 5 mai 1981.

événements malheureux à propos desquels ils s'ouvrent l'un à l'autre.

Tout au long de la correspondance, François Hébert demande à plusieurs reprises son avis à Ferron à propos de ses divers projets littéraires. L'échec de *La Mourre*, le plus ambitieux de ceux-ci, occupe une place non négligeable dans la conversation des épistoliers. Sensible aux difficultés de son correspondant, Ferron prodigue souvent ses conseils à François Hébert, même s'il ne partage visiblement pas ses vues sur l'écriture. En effet, si Ferron se disait volontiers conservateur en matière de langue et de style, la démarche de François Hébert, comparable à celle d'écrivains plus subversifs en matière de langage<sup>59</sup>, est radicalement différente. Le style d'*Holyoke*, ce « roman expérimental<sup>60</sup> » comme le dit Ferron, se distingue certainement à cet égard de la manière ferronienne. La hardiesse de la démarche de son correspondant lui paraît présenter une difficulté telle que l'entreprise lui semble à un certain égard confiner à la folie. Cela lui inspire ce conseil qui, tout en étant teinté d'une certaine ironie, se veut littéralement salutaire :

---

<sup>59</sup> François Hébert dédie *Monsieur Itzago Plouffe* à «Isidore Ducharme», hommage simultané à Réjean Ducharme et à Lautréamont (Isidore Ducasse). Pour sa part, Ferron se plaisait à dire que la seule innovation qu'il revendiquait en matière linguistique était la réintroduction du mot «portuna» pour désigner la valise d'un médecin. Ferron aimait également employer certaines tournures évoquant l'ancien français, proches de la langue parlée dans nos campagnes il n'y a pas si longtemps.

<sup>60</sup> Lettre 17, datée du 14 novembre 1980.

J'ai relu [*le Soulier de Satin*], excellent modèle de composition pour qui veut flirter avec le grandiose sans sombrer dans la confusion et la parlote. Et vous êtes drôlement bien motivé: après avoir inspiré une sorte d'horreur à Gilles Marcotte, devenez par magie son *che* François Hébert. J'oublierais un peu le diable. Dieu vous sera plus propice. Il a d'ailleurs besoin de vous. Le Verbe laissé à lui seul est une manière de vent cosmique. Dans le ciel noir Dieu est dément. C'est Adam qui nomme les choses. Fournissez-vous d'un vocabulaire correct, harnachez-le. Il parlera (ou écoutera) de très-haut, quitte à déléguer sa distante autorité au Roi d'Espagne, comme c'est le cas dans *Le Soulier de Satin*. [...] Tiens! Gilles Marcotte en Roi d'Espagne, investi par l'ancien dément, le Tout-Puissant bien harnaché, portant sur sa tête la calotte rose du ciel.

Je vous souhaite bien du plaisir, *che* Hébert<sup>61</sup>.

Ferron suggère à son correspondant d'adopter un style plus maîtrisé, moins, si l'on peut dire, fou. En effet, Ferron, dans la même lettre, établit un rapport, quelques lignes plus haut, entre son correspondant et l'explorateur français Yves de Kerguelen (1745-1797):

Mais soyez sans crainte: [j'arrive] à votre sacré livre. Cherchant la vie de Bougainville, je suis tombé sur celle de ce fol amiral de Kerguelen qui, avec une Louison dans sa cabine, partit à l'assaut de l'Antarctique comptant y trouver, par-delà ses murailles glacées, un continent de miel et de lait, le paradis, quoi!

Ferron parle du «sacré livre» de son correspondant, car ce dernier lui paraît accorder trop d'importance à son projet romanesque -- il est vrai que Ferron, encore hanté par l'échec du *Pas de Gamelin*, a de bonnes raisons pour conseiller la prudence en cette matière. L'évocation de l'explorateur et de sa quête déraisonnable évoque ce que François Hébert avait lui-même dit dans une lettre antérieure, soit que «tout écrivain, selon moi, a d'abord et avant tout un rendez-vous avec sa

---

<sup>61</sup> Lettre 64, datée du 26 mai 1982.

folie<sup>62</sup>»; et le navigateur, perdu dans les vents du sud de l'Océan Indien, fait aussi penser à cette autre observation de François Hébert: «Les écrivains ne sont-ils pas (et ne doivent-ils pas rester) des émissaires sans mission<sup>63</sup>?». Le personnage de Kerguelen impressionne donc vivement les deux épistoliers. Il frappe l'imagination de François Hébert, qui remarque dans sa lettre que l'aventurier a connu plusieurs «avatars» en littérature<sup>64</sup>. Finalement, François Hébert fera même de cet explorateur le narrateur de *Monsieur Itzago Plouffe*, le texte qui marque l'aboutissement de la démarche commentée plus haut par Ferron. La figure de l'explorateur est en effet assez emblématique de la manière résolument originale de *Monsieur Itzago Plouffe*. Ferron marque cependant son déplaisir à la lecture du texte final, probablement assez éloigné de ce qu'il avait à l'esprit au moment où il formulait sa suggestion.

Si les deux correspondants ont entretenu un long échange, il n'en reste pas moins que leur approche respective en matière stylistique diffère radicalement. Les pastiches de Ferron composés par François Hébert marquent tout de même un certain point de rencontre entre les deux écrivains. La question du pastiche traverse elle aussi la correspondance, comme un autre leitmotiv. François Hébert présente trois textes de ce genre particulier, dont nous avons déjà traité précédemment; et

---

<sup>62</sup> Lettre 27, datée du 26 février 1981.

<sup>63</sup> Lettre 34, datée du 8 mai 1981.

<sup>64</sup> Parmi ceux-ci, François Hébert compte Hubert Aquin et le poète surréaliste René Daumal. Lettre du 19 juin 1982.

Ferron lui-même, à propos des contes qu'il destinait à son ultime recueil, disait aussi avoir eu l'impression, en les écrivant, de se pasticher lui-même. L'inadéquation ressentie par Ferron entre l'image qu'on lui renvoie de lui-même, et celui qu'il est au moment présent, contribue à lui donner ce sentiment d'être diminué, sentiment dont il fait souvent état, malgré les protestations et les encouragements de son correspondant.

De manière générale, on constate également que les correspondants se plaisent à aborder librement les sujets les plus variés. C'est pourquoi la lecture de ces lettres renseignera sans doute le lecteur sur un certain nombre de détails ponctuels ou d'aspect méconnus de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. Par exemple, ces lettres nous permettent de découvrir un «Ferron argentin», assez peu connu jusque-là. Ferron se sent en effet une vive amitié pour l'Argentine, dont il parle à quelques reprises: «*Che Argentina! Che* est un idiotisme qui traduit une admiration amoureuse<sup>65</sup>.» Ferron éprouve une sympathie particulière pour l'Argentine, sans doute parce que cette «petite nation<sup>66</sup>» est aux prises avec l'Angleterre, particulièrement au moment de la guerre des Malouines. Mais l'intérêt, voire «l'admiration amoureuse» qu'il porte à ce pays doit aussi, plus secrètement, à une personne en particulier, dont l'influence durant cette période trouble

---

<sup>65</sup> Lettre 64, datée du 26 mai 1982.

<sup>66</sup> Lettre 64, datée du 26 mai 1982.

s'avère déterminante: «dans mon abaissement, je m'estime chanceux. Je le dois, figurez-vous, à un Argentin, le docteur Negrete<sup>67</sup>.» En effet, ce médecin, mentionné à quelques reprises par Ferron dans ses lettres à François Hébert, dédicataire de *L'exécution de Maski*<sup>68</sup>, a traité Ferron suite à sa tentative avortée de suicide. Les lettres à Julien Bigras évoquent plus longuement la relation de Ferron avec son thérapeute; notons aussi que le docteur Negrete apparaît déjà dans *Le ciel de Québec*, mentionné par l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette comme un membre des zouaves pontificaux qui vinrent du monde entier à la rescousse de Pie IX contre Garibaldi au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup>. Bref, c'est suite à la connaissance de cet Argentin que Ferron en viendra à s'intéresser particulièrement à ce pays. Son intérêt pour cette nation dont la souveraineté est en émergence est à ajouter à ceux que nous lui connaissions déjà pour la Pologne, l'Irlande ou Haïti... Ferron possédait, on le sait, des intérêts variés, qui dépassaient largement les seules frontières québécoises. En effet, cet aspect de sa pensée ressort particulièrement à la lecture des correspondances de Ferron, mais également de celle-ci.

### **Conclusion: un curieux échange**

Sollicité en tant que maître par son correspondant qui lui demande son avis sur des textes qu'il vient d'écrire, Ferron

---

<sup>67</sup> Lettre 79, datée du 2 décembre 1982.

<sup>68</sup> Rosaire. *Précédé de L'exécution de Maski*, Montréal, Vlb éditeur, 1981, 197 p.

<sup>69</sup> *Le ciel de Québec*, Montréal, Vlb éditeur, 1979, p.291.



garde ses distances envers François Hébert. Cela est particulièrement vrai alors qu'un pastiche destiné à *Liberté* aurait pu le mettre dans l'embarras. Loin de se prêter au jeu, Ferron se défile et refuse d'endosser cette expérience littéraire dont les contrecoups sont potentiellement dommageables et pourraient éventuellement porter atteinte à sa réputation.

Le mouvement de Ferron vis-à-vis de son correspondant est alternativement fait d'avancées, motivées par la curiosité, le goût de connaître l'autre, et de mouvements de recul, quand la relation épistolaire pourrait devenir par trop compromettante. Ainsi, Ferron n'accepte pas de produire régulièrement dans *Liberté*, ni d'endosser un texte qui, en plus de le brouiller avec un critique, pourrait l'associer, dans l'esprit des gens, à son correspondant.

François Hébert écrivait: «Je tiens à ce que la communication entre nous, parfois ténue, parfois presque totale, ne soit pas interrompue<sup>70</sup>.» Il est clair que cet échange profite aux deux correspondants et suscite un intérêt réciproque; son caractère erratique, lié aux circonstances toujours aléatoires, et l'absence de rapport personnel entre les épistoliers, qui ne sont tout au long unis que par le plaisir et la curiosité intellectuelle suscités par la correspondance, sont particulièrement remarquables. Les

---

<sup>70</sup> Lettre 36, datée du 3 juin 1981.

sentiments de Ferron varient avec le temps. Tour à tour, il dialogue avec profit puis fait part de sa perplexité devant un correspondant qui lui inspire une vaste gamme de sentiments, qui va de la sympathie amusée à la perplexité et à l'incompréhension. Par moments, Ferron paraît plus ou moins en désaccord avec son correspondant, tandis qu'un peu plus tard, il s'inquiète pour lui, allant jusqu'à s'informer du moral de son fils. Ferron tentera même, comme nous l'avons vu précédemment, littéralement d'opérer une conversion sur le plan littéraire et de faire passer François Hébert du diable à Dieu, si l'on peut dire.

Pourquoi Ferron correspond-il alors avec François Hébert si, comme le remarque ce dernier, «Il se peut que le pont qui nous relie soit érigé sur des piliers de malentendus<sup>71</sup>»?

Au-delà de toutes les conjectures psychologiques sur les relations entretenues par les épistoliers, force est de constater que Ferron écrit d'abord pour son profit personnel, au premier chef littéraire. Il ressort clairement de la lecture de ces lettres que Ferron utilise sa correspondance à la fois pour tirer de sa relation épistolaire un certain nombre de bénéfices, mais aussi parce qu'il est peut-être avant tout le premier destinataire de ses propres lettres. En effet, Ferron

---

<sup>71</sup> Lettre 71, datée du 11 septembre 1982.

écrit d'abord ces lettres pour son propre plaisir, pour son propre profit. Comme le fait remarquer Alain Buisine, la lettre

ne se destine jamais qu'à soi-même. Pas d'espace littéraire plus strictement narcissique que l'épistolaire où il s'agit avant tout de se faire plaisir, de s'expérimenter soi-même en passant par la médiation de l'autre<sup>72</sup>.

L'échange épistolaire, comme le faisait remarquer Vincent Kaufman, n'a pas toujours nécessairement pour destinataire celui à qui la lettre est officiellement adressée, cet autre à qui elle envoyée:

Derrière un autre en particulier, c'est toujours l'Autre qui est visé: non pas l'autre à qui je parle, un *alter ego* que je construis à mon image, auquel je peux m'identifier, mais un Autre plus général, différent de moi-même comme de l'Autre<sup>72</sup>.

En définitive, quel que soit le correspondant, c'est peut-être donc surtout pour lui-même que Ferron écrit ses lettres. L'autre serait extérieur à elles, comme la proie capturée par la toile de l'araignée. La lettre et la toile n'existent que pour le bénéfice de qui la tisse, et celui qui s'y prend y serait en définitive mangé, absorbé. Quel est alors l'intérêt de la lettre? Rien de moins que l'art de l'épistolier qui, tel l'araignée, tisse sa toile en fonction de sa victime, de même que l'observation des mouvements de cette chasse sans aucun doute réciproque.

---

<sup>72</sup> BUISINE, Alain, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p.16

<sup>73</sup> KAUFMAN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Éd. de Minuit, 1990, p.55.

## NOTICE

Notre travail aux fins de ce projet d'édition a consisté à établir le texte de la correspondance de François Hébert et de Jacques Ferron. Nous n'avons pas l'ambition de mener, à partir d'un seul corpus, une édition critique dans toutes les règles, et souvent la lourdeur de l'appareil critique: à cause de la nature privée de ces textes, nous avons tenu nos interventions au minimum et gardé à la présentation des lettres la plus grande lisibilité possible. Comme le texte ne comportait que très peu de ratures et que par ailleurs il n'existait pas de brouillons, notre intervention s'est bornée à corriger certaines fautes d'inattention des correspondants et à signaler celles qui pourraient comporter quelque intérêt de même qu'à indiquer quelques-uns des passages biffés susceptibles de jeter un éclairage différent sur le texte. Par ailleurs, sauf indication contraire, les parenthèses et autres signes d'ironie (points d'interrogation, *sic*, etc.) sont toujours des auteurs. Comme la correspondance aborde une période encore récente (elle se termine en 1984), certains passages délicats, originalement destinés à un échange privé, ont été retranchés du texte qu'on trouvera ici. Ces interventions sont dans l'ensemble fort rares et elles sont, comme toutes nos interventions dans le texte même, signalées par des crochets. Certains mots ont également

été ajoutés entre crochets afin de permettre une meilleure lisibilité du texte, lorsque la phrase paraissait autrement incomplète.

Par ailleurs, nous avons également voulu éclairer, dans la mesure du possible, le texte en explicitant les allusions des correspondants à des personnes moins connues aujourd'hui par de brèves notes (exception faite des simples particuliers), en décrivant les événements auxquels Ferron fait allusion et en indiquant la référence des œuvres mentionnées. Nous n'avons cependant pas jugé bon d'alourdir le texte et l'appareil critique avec des précisions sur des personnes, des événements ou des textes qui nous ont semblé assez connus pour ne pas nécessiter d'explications. Il nous a par contre paru important de souligner ou d'éclairer au moyen de notes certains passages de la correspondances particulièrement significatifs ou intéressants. Nous avons aussi tenu à signaler au lecteur certains détails concernant la présentation matérielle de la correspondance, comme, par exemple, l'inclusion de certains textes dans une lettre, ou l'en-tête du papier à lettre. Nos notes sont signalées par des chiffres, celles des correspondants par des astérisques. Si les observations ne sont pas formulées par les épistoliers au bas de la page de la lettre, leur position particulière est signalée au lecteur.

CORRESPONDANCE DE JACQUES FERRON  
ET DE FRANÇOIS HÉBERT

[1]

30 mai 1976<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Il n'est certes pas exclu que ce texte que je vous (vous? plus ou moins) consacre soit l'œuvre d'un fou -- mais celui-ci pour son plus grand malheur ne le sait pas. Du moins a-t-il fait ce pastiche impur en pensant au sujet dont il copiait l'objet (tel qu'il lui apparaissait); aussi conçoit-il maintenant la possibilité que *l'article*<sup>2</sup> (pour *Études françaises*) soit avant cela une lettre à l'auteur qui les a, à tout seigneur tout honneur, suscités.

Pardonnez-moi! Du reste, ça a été écrit très vite -- si ce pouvait être une excuse!

«D'ailleurs, on s'en fout», comme disait Valéry.

Mes très respectueux hommages,

François Hébert

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur du papier à en-tête de l'Université de Montréal, avec l'adresse du Département d'études françaises ajoutée à la main par François Hébert sous les armoiries de l'Université.

<sup>2</sup> La revue préparait pour octobre un numéro consacré à Jacques Ferron et son œuvre. Le texte de François Hébert n'a pas été retenu.

[2]

03/06/76

Ma tête mise à prix, si vous voulez, mais ça ne la met pas en valeur. Et quand j'ai voulu parler de la folie (la carrière y mène), je me suis ramassé au 5<sup>ème</sup> du General Hospital, prisonnier des Anglais, sans rasoir, sans argent, de peur que je me sauve -- je vous sais gré de l'avoir prévu.

Mais pouvais-je me sauver?

Tout ce que j'ai fait de bon se prend et je reste enseveli sous les déchets.

Jacques Ferron

Votre article me paraît excellent



[3]

Lundi, le 28 mars 1977

Cher Jacques Ferron,

Pourquoi est-ce que je vous écris? Voilà la question que nous nous posons.

Sans doute.

J'ai pensé: j'ai écrit un texte sur vous qui parlait de tout (mine de rien) et que j'ai appelé «L'Échelle de soie». A tort: c'était une Glissoire, qui faillit me rendre fou. J'en ris; mais vous? La prêtez-vous au sérieux?

Je sais (un peu) d'où vous venez; (un peu) où vous allez. Mais diable! où êtes-vous?

Cher grand rhinocéros...

Les gens de mon âge ne savent guère que les gens de votre âge ont autant besoin d'un père que les gens de mon âge ont besoin des gens de votre âge.

Vous savez, avant de, Hubert Aquin me disait son affection à votre égard<sup>1</sup>. Coïncidence: c'est bien ce que je vous disais!

«Il entra dans ma vie, il sortait de la sienne -- hostie!

La question la plus sérieuse, c'est: la tombe du Christ peut-elle être une automobile?

Il avait deux yeux; pour voir, l'un était plus petit, perçant; pour vérifier, l'autre était plus grand, pouvait surveiller, comme un aîné, son petit frère. La «double optique»!!! Le génie est là, était là. Fascinants ciseaux!

Il était généreux sans bon sens -- jusqu'à la cruauté; mais autant pour lui (charité) que pour les autres (amitié -- mal comprise de ses ennemis).»

C'était une oraison funèbre. (Merci.)

La question que nous nous posons maintenant, c'est: pourquoi me lisez-vous? Y a rien là -- que la preuve que le facteur (heureusement) n'était pas en grève.

---

<sup>1</sup> Hubert Aquin venait de se donner la mort, le 15 mars 1977.

Portez-vous bien,

F. Hébert

P.S. Que faut-il faire pour adhérer au parti de l'Unicorne?  
5160 Gatineau, #33, Montréal

[4]

09/04/77

Mon cher Hébert,

Dans votre lettre, il y a beaucoup de choses en peu de mots, des énoncés, des aperçus, des affirmations, des dénis, des parenthèses pour les commentaires, et des questions comme celle-ci, la plus sérieuse: la tombe du Christ ne serait-elle pas dans l'automobile que vous faites passer au milieu de la page, entre deux phrases sur Hubert Aquin, piéton à Montréal, motorisé dans ses romans, et sur sa double optique, «le génie est là» -- moi, je veux bien, sauf qu'à la fin de sa vie son œil gauche était de verre --, et puis, après toutes ces choses, vous dites: «Il n'y a rien là, pourquoi me lisez-vous?»

Pourquoi? Mais à cause d'un autre pourquoi, le premier mot de votre lettre, avec un *donc* en deuxième: «Pourquoi donc est-ce que je vous écris?» J'ai voulu savoir, je l'ai su à peu près, comme quoi un pourquoi répond à l'autre, ce qui me paraît plaisant et m'aide à vous répondre... Mais la véritable question porte, je crois, sur «L'Échelle de soie»: si j'ai aimé ce texte? Oui, beaucoup, c'est un pastiche réussi de ce que j'ai de plus confus. L'échelle permet ma sortie, la glissoire votre arrivée -- preuve que vous avez réussi la substitution, c'est que vous avez cru en devenir fou, exactement comme moi.

Le Rhinocéros est géré par Robert Millet, 1066 Francis, à Longueuil -- ou était, car je ne suis pas sûr qu'il existe encore.

Je vous souhaiterai comme vous pour moi, de bien vous porter.

Jacques Ferron

[5]

Montréal, le 27 avril 1977<sup>1</sup>

Très cher Jacques Ferron,

À bien y penser, il est assez étrange de parler du Christ avec ironie -- c'est pourtant ce qui arrive à Ducharme, à Miron, à Hubert Aquin dans ses articles du *Quartier Latin*, et je vous en crois également capable. Quant à moi, j'en ressens le besoin. Ce faisant, je puis assumer à la fois une antique tradition et notre condition d'aujourd'hui, et voir plus loin que le bout de mon nez, mon nez qui me vient de très loin, des mille nez de mes ancêtres, et mon nez dont pourtant sont actuels les mille frémissements, reniflements, réchauffements et refroidissements. Je veux dire qu'en parlant du Christ avec ironie, de son agonie par exemple, en lui faisant boire du Pepsi-Cola au lieu du Fiel, en le faisant interviewer par Gaétan Dostie<sup>2</sup>, en le faisant mourir dans un accident d'automobile, en le faisant ressusciter chez Urgel Bourgie -- ô stupéfaction du portier! ô disgrâce des croquemorts! ô rires jaunes des journalistes! --, qu'en ce faisant, je vérifie l'insignifiance de notre époque (et de tous ses [...]) et je corrige la tradition, qui a un incessant besoin d'être adaptée. Celui-là que je suis est-il un mécréant? En tout cas, il ne peut pas avoir la foi -- puisqu'il a un foie. Raisonement un peu facile, je le concède. Mais vrai. Aussi vrai qu'un jeu de mots. Reste à savoir ce qu'est un foie: cela ne peut se faire qu'avec la foi. Et que serait la foi sans foie? Etc.

Ces jours-ci les bourgeons, outre qu'ils poussent, causent: l'un d'eux (baptisons-le André Major<sup>3</sup>), dont les sources

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur du papier à en-tête de l'Université de Montréal. Cette lettre n'est pas manuscrite, mais dactylographiée.

<sup>2</sup> Journaliste et chroniqueur littéraire, Gaétan Dostie collaborait notamment, à cette époque, au *Devoir*.

<sup>3</sup> Écrivain et journaliste, André Major a publié des romans, poèmes et nouvelles. En plus de participer à la fondation de la revue *Parti-Pris*,

m'échappent mais dont eut vent Réginald Martel dans une phrase parue dans *La Presse*, qui sur le coup me parut énigmatique, l'un d'eux donc m'apprend que vous parlez de votre père dans un manuscrit intitulé *Maski*, qui faillit échouer dans une maison d'édition qui ne publie rien de bon, celle d'un individu qui se dit votre fils spirituel mais (à mon avis) ne l'est que peu, et guère plus que ne l'est Robert-Guy Scully<sup>4</sup>, bedeau de l'oratoire, chargé de l'entretien des béquilles et des visites organisées pour les vieilles dames du Club de l'Âge d'or du Maine, du Vermont et du Massachussets. Ouf! Tout ça pour vous demander (hélas! cette partie de ma lettre n'est pas désintéressée: mais une fois n'est pas coutume) la permission de lire votre manuscrit que nous voudrions, si nous l'aimons, ce qui se peut fort bien puisque nous vous aimons, publier, à la suite des *Blocs erratiques*<sup>5</sup> d'Aquin (paraîtra en mai), avec *Le Miroir persan*<sup>6</sup> (nouvelles absolument extraordinaires) de Thomas Pavel et un recueil d'articles sur la peinture par Robert Marteau<sup>7</sup>, aux éditions Quinze, dans la collection «Prose entière», dont les maquettes sont faites par Roland Giguère, collection que je dirige avec mon ami François Ricard et qui succède à «Indépendances» chez Leméac, vous connaissez, collection qui ne se contentera pas de publier des essais mais de la littérature; eh oui, ça se fait encore! (Puisque, comme chaque année, je déménagerai bientôt, le plus sûr -- si notre idée vous intéresse -- serait de me l'envoyer au Département d'Études françaises, Université de Montréal, C.P. 6128.)

Re-portez-vous bien, et mieux!

François Hébert

---

il a été, jusqu'en 1998, réalisateur pour le service des émissions culturelles de la radio de Radio-Canada.

<sup>4</sup> Le journaliste et animateur de télévision Robert-Guy Scully collaborait à cette époque au *Devoir* à titre de critique littéraire.

<sup>5</sup> Aquin, Hubert, *Blocs erratiques. Textes (1948-1977). Rassemblés et présentés par René Lapierre*, Montréal, Quinze, 1977, 284 p.

<sup>6</sup> Pavel, Thomas, *Le miroir persan*, Montréal, Quinze, 1977, 145 p.

<sup>7</sup> Marteau, Robert, *L'œil ouvert*, Montréal, Quinze, 1978, 167 p.

[6]

04/05/77<sup>1</sup>

Mon cher François Hébert,

Dans la grande Bible des Noëls anciens, Dieu naissait dans la province française, en famille, sans autres étrangers que les rois mages; et l'on ne concevait pas par exemple qu'un homme, fût-il Joseph, eût aidé à la délivrance de la Vierge. C'est ainsi qu'en Bretagne il y a une sainte comme sage-femme, elle se nommait Agnès, je crois, et n'avait pas de mains, pas de bras; après elle en eut. Le Noël de la Chandeleur est aussi plein de bon sens; c'est la fête de la Purification de la Vierge, une cérémonie dont elle n'a pas besoin; alors qui la remplace, arrogante, vêtue comme une reine? Celle qui en a besoin, la fille de joie, Marie-Madeleine.

Dans cet esprit de réactualisation, je crois que le Tartuffe de Max Jacob<sup>2</sup>, préfacé par un jésuite dont j'ai oublié le nom, paru chez Gallimard, vous plairait beaucoup. Et tant qu'à y être, pourquoi ne pas en mettre? Je verrais surtout Gaétan Dostie dans le rôle du Cyrénien et Jésus tournant la tête, inquiet d'avoir un rival... VLB ne serait peut-être pas fameux dans la passion d'un autre, il n'a pas d'autre qui lui convienne que celui de saint Sébastien: il s'est attiré trop de flèches pour ne pas les aimer.

Il reste mon éditeur et publiera ce fameux livre qui s'intitule parfois *Maski*, parfois *Le pas de Gamelin*, auquel je n'ai pas touché depuis 1975. J'y reviendrai, pour le moment il me fait encore peur, les vents fous ne sont pas tous passés. C'est en voulant m'y obstiner que j'ai tenté de me suicider, le

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur du papier du cabinet de médecine, sur lequel on lit: «Jacques Ferron. Médecin. 1285, Chemin de Chambly, Longueuil, Province de Québec.» Ferron écrit ordinairement plutôt ses lettres sur du papier journal jaune ou sur du papier brouillon.

<sup>2</sup> Jacob, Max, *La défense de Tartuffe. Extases, remords, visions, poèmes et méditations d'un juif converti*, introduction et notes par André Blanchet, Paris, Gallimard, 1964, 299 p.

13 août dernier -- c'était un vendredi et d'une bêtise à l'autre, la morphine pour ne pas me faire mal -- j'en ai réchappé et suis encore sous surveillance, bien obligé de m'y soumettre si je veux continuer de gagner ma vie au jour le jour, ce qui est une façon d'attendre le plaisir d'en disposer comme je croyais toujours faire, en écrivant.

Avec mes amitiés,

Jacques Ferron

[7]

Montréal, 19 mai 1977

Mon cher Jacques Ferron,

Que la sage-femme n'ait pas de bras, je veux bien (comme vous diriez); et c'est assez extraordinaire. Qu'il lui en pousse après la naissance de l'Enfant, voilà cependant qui ne devrait pas nous étonner, la chose étant prévisible -- possible, puisque tout le monde en a. L'inexplicable demeure qu'elle ait été, déjà, en possession d'un tronc, d'une tête, de jambes -- à quoi pouvaient se greffer des bras. L'inexplicable est contradictoire (et ne l'est pas, faudrait-il ajouter, mais laissons cela entre parenthèses): aussi la Vierge, sans doute, a-t-elle été baissée comme la plupart des femmes [sic], et ne l'a-t-elle pas été; aussi Joseph l'a-t-il engrossée, et ne l'a-t-il pas engrossée. Entre ces deux pôles qui déterminent les limites de toute dialectique, de tout temps, de tout espace, se déploie une panoplie de vies, de tentatives de les conjuguer; à cet égard, Marie-Madeleine est une épreuve (d'artiste) de la Vierge, Joseph une épreuve de Dieu, et les Rois Mages un reflet (antérieur et postérieur) de la Trinité.

\*

Je connaissais peu le personnage de Tartuffe; vous me l'avez fait découvrir et je tâcherai de me procurer le livre de Max Jacob que vous me recommandez.

Quant à votre portrait de Gaétan Dostie, il est parfait: donc nul besoin d'y revenir. Mais VLB? Vous avez sans doute raison: sa passion le passionne. Mais pourquoi faut-il que nous la partagions? Il est vrai qu'il y a en chaque Québécois un saint Sébastien qui sommeille -- une pelote d'épingles en puissance, fort complaisante et peu soucieuse de coudre quoi que ce soit, des vêtements par exemple pour les tout-nus que nous sommes. VLB devrait apprendre à travailler la soie et le



velours, plutôt que de produire des haïres et des cilices: le «dictionnaire» de Rogers<sup>1</sup>, le «manuel» de Laflèche<sup>2</sup>, les ombilics de J.C. Germain<sup>3</sup> ... et (mais?) vous!?

\*

Un auteur, que je connais fort mal et qui a peu écrit, et encore moins publié, écrivait récemment deux textes peut-être propres à jeter quelque lumière sur les figures somme toute énigmatiques de la Vierge et de Saint Sébastien -- dont le martyre n'est pas sans rappeler certain rite haïtien.

#### BATTUE

Nous parcourûmes la forêt à sa recherche; nous n'y trouvâmes que des objets.

Ils avaient dû lui appartenir: un collier d'or sous des feuilles mortes, une épingle d'argent au fond d'un torrent, un sou verdissant sous la morille.

Nous n'y laissâmes que nos empreintes et quelques branches cassées: nous ne la découvrîmes point.

Mais l'un de nous y laissa sa peau comme un arbre se dépouille de son écorce; vous le supposerez sans doute, il avait rencontré la vierge noire, le pauvre, *sans le savoir!*

---

<sup>1</sup> Rogers, David, *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*, Montréal, Vlb éditeur, 1977, 246 p.

<sup>2</sup> Laflèche, Guy, *Petit Manuel des études littéraires. Pour une science générale de la littérature*, Montréal, Vlb éditeur, 1977, 117 p.

<sup>3</sup> Germain, Jean-Claude, *Un pays dont la devise est je m'oublie. Théâtre*, Montréal, Vlb éditeur, 1976, 138 p.

\*

## BALISTIQUE

Un chercheur téméraire, qui était en outre un grand mangeur de pommes, alors qu'il lisait l'histoire de Guillaume Tell, eut, à l'instar de Newton qu'il détestait, une intuition extraordinaire: il découvrit que l'homme était «pris dans une grêle de flèches qui tombaient en tous sens».

Il vérifia son intuition dans un ouvrage monumental, encore manuscrit, en quatre cahiers (dont je préparerai une édition critique), intitulé *Fondements de la balistique définitive* et portant plus particulièrement sur ceux qui vécurent dans la dernière moitié du vingtième siècle: ceux là mouraient tous perforés, comme des cartes dans l'ordinateur.

Il en tira des lois diverses, « à savoir qu'il y a forcément de l'amitié, des routes [...] <sup>4</sup> quand, parallèles pendant au moins une fraction de seconde et au plus <sup>\*</sup>, deux flèches fendent l'air; [...] qu'il y a nécessairement de l'inimitié et des échardes, et d'autres choses encore (suit une longue énumération), quand deux flèches se croisent; [...] qu'il y a vraisemblablement de l'amour et du neuf au moment où, alliant leurs métaux, les (pointes des<sup>\*\*</sup>) flèches se rencontrent<sup>\*\*\*</sup> .»

La vie de cet auteur demeure obscure: tout ce que j'ai pu en apprendre, outre ce que j'ai déjà dit, c'est que, juste avant de mourir, il se procurait, à prix d'or, d'un peintre inconnu, un magnifique saint Sébastien.

---

<sup>4</sup> Les crochets, dans ce paragraphe, sont de François Hébert. Il est à noter que François Hébert se plaît, dans cette lettre, à jouer avec diverses conventions de citation: les interventions éditoriales qu'on trouve dans ce paragraphe sont attribuables à l'épistolier seulement.

\* Mots biffés: «un temps quasiment illimité (suit un point d'interrogation entre parenthèses)».

\*\* C'est moi qui précise.

\*\*\* Le style de l'auteur n'est pas dénué d'humour puisqu'il termine son analyse balistique de l'amour en affirmant que « le phénomène se termine parfois en queue de paon ». Drôles de peines(?)!

\*

J'ai déménagé au 2100 Saint-Denis, app. 16. On m'a dit que Claude Gauvreau avait habité ici; que ç'avait d'abord été la maison de J.J. Joubert<sup>5</sup>, ensuite une maison close -- il doit y avoir un rapport entre ces faits, j'y réfléchis en tout cas. Il paraît aussi que Bachand<sup>6</sup> y a été poursuivi par la police. Etc.

\*

Pourquoi le vendredi 13 est-il pire que le jeudi 12 ou le samedi 14? Le savoir: cela ne pourrait-il pas nous dispenser de commettre des bêtises? Continuez, je vous prie, de gagner notre vie, au jour le jour.

Amitiés,

F. Hébert

---

<sup>5</sup> Il s'agit de l'homme d'affaires, propriétaire de la laiterie du même nom.

<sup>6</sup> Felquiste de la première heure, Mario Bachand fut arrêté et condamné en 1963 pour une série d'attentats à la bombe. Après un bref séjour à Cuba, il s'installa à Paris en 1970; il y est mort dans des circonstances non encore élucidées.

02/06/77

Mon cher Hébert

Le serpent est immortel: il laisse sa vieille peau pour une neuve. Dans certains mythes africains, c'est une recette d'immortalité qui, hélas, ne réussit jamais à cause de la curiosité de la femme. Dans la *Battue*, on trouve, non l'arbre de vie, mais l'arbre de mort, noir, dépouillé de son écorce, derrière lequel, semblable à *Baron Samedi*, on ne voit pas la Vierge noire, et l'on y laisse sa peau; comme il n'y a pas de rechange, c'est à proprement parler la mort nue. Et dans les deux cas, la médecine échoue sans doute parce que la femme, qui se tient aux deux bouts de la vie, serait rejetée au néant par l'immortalité de l'homme.

Dans les fondements de la balistique je note que les flèches s'attaquent les unes aux autres et pourraient se passer de saint Sébastien... Après tout, Borges est aveugle. De plus, je viens d'apprendre une nouvelle fort étrange: sa vieille mère vit encore.

Mario Bachand a fait une encre débonnaire, genre Hersuësxe[?], en 1962\*, et elle s'intitulait Gai Paris. -- Dix ans après, en 1972<sup>1</sup>, il va s'y faire tuer. C'était un merveilleux garçon, toujours de l'avis de son interlocuteur, qui, pour être conséquent avec lui-même, était un agent double. Lors du *McGill Français*<sup>2</sup>, cela devint trop évident, et on l'envoya à Cuba qui, tenant à ses relations diplomatiques avec le Canada, était servitateur [sic] d'Ottawa. Mario ne fit que

---

\* Noté dans la marge: Je la lui avais achetée 10\$. En 72, j'en ai fait cadeau à Madame Denise Szabo.

<sup>1</sup> C'était en fait en 1971 (voir lettre 7, n. 6).

<sup>2</sup> En 1969, le gouvernement de Jean-Jacques Bertrand avait garanti, par le bill 63, le libre choix de la langue d'enseignement pour tous. Des affrontements entre les groupes linguistiques eurent alors pour enjeu la question des écoles et du droit à l'éducation. Le mouvement *McGill Français* organisa à l'époque des manifestations pour réclamer la francisation de l'Université McGill.

traverser l'île, continuant vers l'Algérie, puis vers la France où il fut tué par deux commandos algériens<sup>3</sup> -- dont un travesti --, lesquels annoncèrent leur retour prochain pour occire René Lévesque dont le voyage était imminent.

Il arriva ceci de drôle: le PQ fit pression sur Ottawa pour que Paris se plaigne à Alger. Alger, qui avait des ennuis avec les *Black Panthers*<sup>4</sup> qu'elle accueillait de même que les felquistes, en profita pour fermer ses frontières aux deux. On peut en conclure que la mort de ce pauvre type a eu plus de portée qu'il n'en avait.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>3</sup> Ferron avait écrit «des commandaux». Des faits nouvellement connus suggèrent que Bachand aurait pu être assassiné par des felquistes d'Alger désireux de purger le FLQ. Voir à cet effet, «Le FLQ aurait liquidé Mario Bachand», *Le Devoir*, 10 mars 1997, p. A-1 et A-8.

<sup>4</sup> Les *Black Panthers for Self-Defense* formaient un mouvement d'extrême-gauche qui prônait l'armement de la minorité noire américaine contre le pouvoir blanc. Fondé en 1966, le groupe fut à l'origine de nombreux incidents violents dans les grandes villes américaines.

[9]

Montréal, le 5 janvier 1978

Mon cher Jacques Ferron,

Je vous ai écrit il y a quelque temps déjà. Et puis, plus rien: veuillez m'en excuser; ce n'est pas que je n'aie pas songé à vous, que je ne me sois pas demandé ce que vous deveniez; c'est plutôt que j'avais tant d'autres soucis en tête que j'avais surtout à me préoccuper de la conserver, ma tête. Et principalement, mon roman à terminer; je crois qu'il est presque terminé. Il est temps; il a déjà cinq ans, et il été recommencé autant de fois. Ça va s'appeler *HOLYOKE* ou *Les ongles noirs de Pierre*. Reste encore un peu de rafistolage à faire -- mais je crois bien que le tout sera publiable à l'automne.

En fait, je vous écris surtout pour vous dire ma joie de vous lire dans *Le Jour*<sup>1</sup> (journal qui n'en méritait pas tant, mais qui (donc) s'améliore sensiblement) et surtout-surtout pour vous féliciter de l'obtention du prix David<sup>2</sup>. (À propos, un détail: saviez-vous qu'il existe à Cuba un prix David -- «poesía, cuento, teatro»? Sans doute cependant notre Athanase n'est-il pas responsable de celui-là...)

Je reviens justement de Cuba et ce fut un véritable dépaysement: le soleil, bien sûr; mais surtout le communisme! Étrange, d'ailleurs, cette alliance entre un peuple latin et l'Union Soviétique -- dont la présence est si généralisée qu'elle fait parfois songer à une occupation. Et on dirait d'ailleurs que ce peuple est toujours en état de guerre: on croirait que l'ennemi, c'est les États-Unis, mais je n'en suis pas sûr. Qui est-il donc, l'ennemi? Peut-être que par définition le communiste a peur de lui-même? -- Autrement, comment expliquer ce qui les ronge, le cancer de la paperasse?

---

<sup>1</sup> Ferron n'a jamais collaboré au *Jour* de façon régulière. Il venait toutefois d'y publier deux textes, les 23 et 30 décembre 1977.

<sup>2</sup> Ferron a reçu le Prix David le 19 décembre 1977.

Cependant, les gens semblent assez bien «prendre la chose»; critiquent librement; n'ont pas le sourire dans la poche comme les habitants de la plupart des pays de l'Est. Et il faut dire qu'il y a quelque chose d'extrêmement réjouissant (bien que je n'en mesure pas toutes les implications) à constater qu'ici, l'argent n'est pas le roi: comment le serait-il? Il n'y pas de boutiques, rien à acheter. Tout est rationné. La guerre, quoi. Contre les USA. Contre les Cubains réfugiés là-bas, qui lorgnent toujours vers les côtes (cependant très bien défendues) cubaines. Et contre -- non plus les inégalités de classe -- mais la pauvreté générale, qui est flagrante à La Havane -- mais ce devait être pire en 1958...

J'avais 12 ans.

Duplessis allait mourir.

*Liberté* était fondée.

Événements certes inégaux -- mais comme toujours, quand je veux fixer le moindre fait, la moindre idée, la moindre image, d'autres arrivent, s'y superposent -- et les rendent relatifs, à jamais dirait-on, comme en un perpétuel palais de miroirs, dans lequel on a peine à différencier un objet d'un autre, un reflet d'un autre, et même, un objet d'un reflet.

Nicolás Guillén a dit:

*Somos las sombras de otros hombres*<sup>3</sup>

Je crois que ça veut dire que nous sommes les ombres d'autres hommes: c'est très beau. C'est triste. C'est vrai. (Mais enfin, réciproquement, ne sommes-nous pas, nous, comme les autres hommes, des hommes, et eux, aussi, des ombres? Nous sommes les hommes derrière les ombres.)

Pardonnez-moi de penser ainsi tout haut en votre présence!

Amicalement et respectueusement,

F. Hébert.

(Et bonne année!)

---

<sup>3</sup> Guillén, Nicolas, *Obra Poetica. 1920-1958*, La Habana, Editorial de Arte y Literatura, 1974, p. 156.

[10]

14/01/78

Cher François Hébert

*Blocs erratiques*, après sa mort, cela devenait un très beau titre, et j'aurais dû au moins vous remercier du livre. Je ne l'ai pas fait parce que je ne savais trop quoi vous dire de lui et je suis encore embarrassé. C'était, disons, un homme venu d'ailleurs qui, en se voulant d'ici, se serait joué un mauvais tour -- d'ailleurs sans qu'on sache d'où, ni qu'on ait le droit de le savoir. Et d'une certaine façon, ce radio-théâtre (dans B.E.<sup>1</sup>) où il est question de père et mère m'a paru indiscret et un peu gênant, comme s'il était, après tout, un pauvre diable comme nous tous. Et il l'était sûrement et plus encore parce qu'il s'en cachait trop bien derrière son œil de verre, habillé comme s'il sortait d'une vitrine, avec son mal sacré et un espace tragique, nouveau sous notre ciel, du moins pour ma génération bénissante. Avant lui, que je sache, tout finissait par s'arranger et les puissances intermédiaires escamotaient le tragique. Maintenant, c'est beaucoup plus difficile et je m'en suis rendu compte soudain, en retard sur Aquin, bien entendu, probablement à cause de lui, lors de la mort de Sauvageau<sup>2</sup> -- qui s'appelait Hébert, je viens de l'apprendre dernièrement, par hasard -- que je n'avais vu qu'une fois -- il ressemblait à Aquin, me semble-t-il, et c'était octobre où les puissances intermédiaires se révélèrent machinées et hostiles... Bon, je vous remercie.

Vous revenez de Cuba, vos impressions ne me surprennent pas tellement -- en 67, parce que je représentais l'extrême-gauche au RIN, l'Ordre de Jacques-Cartier qui servait de réseau à une

---

<sup>1</sup> Aquin, Hubert, «La toile d'araignée», dans *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, 1977, p. 185-217.

<sup>2</sup> Le suicide d'Yves Hébert (1946-1970), qui écrivait sous le pseudonyme de Sauvageau, avait vivement impressionné Ferron (voir «Les salicaires», *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éd. du Jour, 1973, p. 265-288).



police qui n'était pas nécessairement la GRC, m'avait fait rencontrer le premier dignitaire du pavillon cubain dans une p'tite villa de l'île Gohier, près de Chambly. On s'était mépris sur moi et cette rencontre avec l'homme, qui avait rang d'ambassadeur, rencontre tout à fait loufoque, m'en avait quand même assez appris sur Cuba -- et sur le RIN dont Lévesque ne voulait pas trop, avec raison.

Ces temps, je sers de répondant à des tas de pauvres gens, presque tous tatoués, qui partiront pour le Venezuela. Ils sont de tous les métiers, journalistes, éboueurs, boucher -- sans s. Ils vont construire une ville ou un chemin de fer, ce n'est pas trop clair... Quand nos Canadiens se mettent à partir pour un pays latin, pauvre pays! Ce fut la Bolivie, puis le Chili: mais ils étaient plutôt missionnaires -- l'un d'eux a traduit *Papa Boss* à Santiago, de quoi faire du feu<sup>3</sup> -- tandis que ceux-ci

---

<sup>3</sup> Ferron fait ici allusion au sort réservé à son roman *Papa Boss*, qui fut selon toute vraisemblance traduit au Chili en 1973, peu avant la chute du gouvernement de Salvador Allende. Ferron s'est à plusieurs reprises contredit quant au sort de cette édition chilienne. Ainsi, dans une lettre à Ray Ellenwood, le 21 août 1974, il disait tenir de l'ambassadeur canadien au Chili que «oui, l'ouvrage, avait été traduit, que quelques exemplaires avaient peut-être été brûlés lors des malheureux incidents qui ont accompagné la mort du docteur Allende, mais que, Dieu merci et grâce au général Pinochet, il en restait encore sur le marché» («Lettre du 21 août 1974», dans MICHAUD, Ginette (dir.) et POIRIER, Patrick (collabor.), *L'autre Ferron*, Montréal, Éd. Fides-Céтуq, coll. «Nouvelles Études québécoises», 1995, 362-363). C'est une lettre du traducteur de *Papa Boss*, Léo-Paul Desaulniers, qui avait donné à Ferron l'idée que son livre avait peut-être été brûlé par le régime Pinochet. Le 6 novembre 1973, Desaulniers écrivait à Ferron: «Quand je suis revenu du Chili, au mois de mai, le manuscrit était chez l'éditeur, et on annonçait la publication pour le mois d'août ou le mois de septembre. Mais comme septembre a été le mois des chiens en uniforme, on est sans nouvelles de votre livre, depuis. [...] Si par hasard il a été publié juste avant le coup d'État, il doit avoir fait partie de cette littérature "cancéreuse" que les uniformés se sont acharnés à faire brûler sur la place publique» («Lettre du 6 novembre 1973»). Ferron fit pourtant peu de cas du rapport de son traducteur, qu'il joignit à sa lettre à John Grube du 19 novembre 1973 avec ce commentaire: «Il me plaît de le prendre au mot mais je ne crois pas à cette traduction.» Et sur le texte même de la lettre de son traducteur, il écrit, à l'intention de Grube: «Je n'ai pas répondu et n'entends pas le faire»; l'absence de toute lettre ultérieure de L.-P. Desaulniers au Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec semble aussi confirmer que l'échange entre Ferron et son traducteur n'a pas connu de suite.

font plutôt mercenaires.

En bonne amitié,

Jacques Ferron

---

Si Ferron ne cherche pas à se renseigner sur le sort de son livre avant d'écrire à l'ambassadeur, il n'en reste pas moins frappé par la suggestion émise par M. Desaulniers, au point où après quelques années, il se voit littéralement victime d'autodafé. L'hypothétique destruction de *Papa Boss* semble être devenue réalité pour Ferron qui, en 1982, déclare à Pierre L'Hérault: «il n'y a jamais eu [du temps de Duplessis], que je sache, de censure. [...] Je trouverai curieux, par exemple, que la traduction espagnole de *Papa Boss* soit brûlée à Santiago, au Chili, parmi la littérature cancéreuse» (FERRON, Jacques et L'HÉRAULT, Pierre, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, p. 75).

Cette destruction hautement symbolique et rituelle, sans doute imaginaire, n'a donc pas manqué de frapper Ferron, à qui cette forme de consécration négative ne semble pas d'une certaine façon déplaire.

[11]

Montréal, 12 II 78

Cher Jacques Ferron,

À Cuba, j'ai rencontré le docteur Barza, de l'*Allan Memorial Institute* je crois, et il m'a dit -- parce que je lui posais des questions auxquelles il ne pouvait pas répondre -- que je pourrais être psychanalyste. Aye! me suis-je dit, ou quelque chose du genre. Mais cela ne me tente guère: je me contente de *sublim*er par-ci par-là. Je n'aime pas être obligé d'écouter un qui délire parce que dans sa «tendre»(?) enfance il aura oublié d'essuyer sa bouche après avoir tété le sein maternel. Remarquez bien qu'il y a du bon dans Freud. Mais il n'aura somme toute été qu'un médiocre lecteur des tragiques grecs qui, eux, savaient qu'Œdipe, ça signifie les *pieds gonflés*. Et tout à coup me viennent à l'esprit les grands pieds de Grand Mère Antoinette, au début d'*Une Saison dans la vie d'Emmanuel*, le seul bon roman de M.C. Blais. Réjean Ducharme en sait plus long sur Œdipe que Freud. Aquin en savait-il assez sur lui-même? D'une part, ce radio-théâtre assez «gênant» comme vous dites; de l'autre, dans ses romans, sauf erreur, il n'y a guère de *parents*. Un refoulement? Diable, je n'aime pas cette terminologie. Mais il est bien sûr qu'il *manquait* à Aquin quelques maillons essentiels à toute interprétation du monde, et notamment/ Effacez ce que je viens de dire. J'allais m'avancer en terre inconnue et dire des sornettes à propos d'un homme que j'ai peu connu et pour lequel je garde de l'estime, à cause de son obsession du sacré, forcément tragique à notre époque.

C'est bien vrai que nous ne savons jamais à quel saint nous vouer. Aussi les uns suivent-ils toutes sortes de diables, mal incarnés en hommes politiques ou en syndicalistes -- et les autres, des pères exotiques, gourous de tout acabit. Bof! me dis-je six jours sur sept: autant fréquenter les sous-sols d'église et jouer au bingo. Mais le septième jour vient forcément, et je souffre de vivre dans un monde trop humain.

Plus que les «Anglais», les protestants: voilà la plaie. Enfin, c'est ma conviction, et je la crois plus subtile que celles qui courent les rues. Et je pense que c'est en analysant -- pas facile! -- de très près nos «comportements religieux» que nous aurons les meilleures chances de voir clair dans les divers imbroglios de l'heure: sociaux, politiques, économiques... Avez-vous remarqué par exemple que la Banque (dont l'intérieur est généralement disposé en forme de U) a remplacé l'Église (qui était en forme de X)? Les saintes espèces ont été remplacées par les espèces sonnantes (et comme dit E. Sábato (*Alejandra*<sup>1</sup>), les termes *crédit* et *fiduciaire* sont empruntés au vocabulaire religieux)...

Ce sont ces choses-là que, du mieux que j'ai pu, j'ai essayé de débrouiller dans mon roman *Holyoke* -- qui est en réalité mon sixième roman, mais le premier que je publierai -- à l'automne. Je crois que le livre vous intéressera. En tout cas, je l'espère.

Que devient votre *Maski*?

Et voulez-vous bien me dire qui sont ces «mercenaires tatoués»?

Fraternellement,

F. Hébert

et pour vous divertir, je joins le dernier *Liberté*. Comme dit Gilles Marcotte: «Il me semble que F. Ouellette n'aime pas tellement Trudeau...<sup>2</sup>» Vous n'êtes pas obligé de lire les textes de Godbout. Tiens! j'y pense: si vous aviez quelque chose à publier, *Liberté* -- je m'en porte garant -- serait honorée; vous n'avez qu'à me l'envoyer. J'aimerais que cette revue devienne ce qu'elle pourrait être -- évidemment, il y a du bois mort au comité, mais je ne désespère pas.

<sup>1</sup> Sábato, Ernesto, *Alejandra*, Paris, Seuil, 1967, 376 p.

<sup>2</sup> François Hébert fait allusion à «Trudeau I», par Fernand Ouellette, *Liberté*, n° 114, nov.-déc. 1977, p.57. Le poète, romancier et essayiste Fernand Ouellet fut un des cofondateurs de *Liberté* en 1958.

X

[12]

18/02/78

Mon cher Hébert

Vos huit morceaux<sup>1</sup> annoncent que vous auriez de la facilité pour la nouvelle, et le premier, *L'aller simple*<sup>2</sup>, me rappelle le retour au pays de la vieille Jovette. Borduas rentrait sur le même bateau, encore célibataire, d'une taille qui n'impressionnait guère Jovette<sup>3</sup> («Vous savez, mes hommes, je les aimais grands»), mais il avait de beaux yeux, admet-elle.

-- Saviez-vous que ses dernières toiles, lugubres, en noir et blanc, je les ai vues avant qu'il les peigne. J'étais au bastingage, je regardais dans l'eau et il n'arrêtait pas de me dire: «Jovette, je t'aime, je t'aime...» Et moi dans l'eau je voyais le blanc et le noir de la mort.

Et ils ne s'étaient jamais revus depuis cette traversée qui eut lieu à la fin des années vingt. Jovette a maintenant près de soixante-quinze ans. Depuis trois ou quatre ans, elle a résigné [*sic*]. Mais il y a dix ans, non; même que j'avais perdu sa clientèle après la mort de sa mère, très âgée, plus de quatre-vingt-dix ans, qui demeurait chez elle. Je lui avais dit: «Vous perdez beaucoup: votre mère vous cachait votre vieillesse.» Or, elle venait de se faire remonter le visage et les seins.

Moi, j'ai bien aimé *les Voyageurs Sacrés*<sup>4</sup> et pour une raison curieuse, parce que ce livre me rappelait une autre lecture qui m'avait impressionné, faite quand je n'avais pas vingt ans, l'*Axel* de Villiers de L'Isle-Adam que j'ai d'ailleurs

---

<sup>1</sup> Ces courts textes avaient paru dans le numéro de nov.-déc. 1977 (n° 114) de *Liberté*.

<sup>2</sup> François Hébert, «L'aller simple», *Liberté*, n° 114, nov.-déc. 1977, p. 85.

<sup>3</sup> Ferron parle ici de l'écrivaine Jovette Bernier (1900-1981), auteure notamment de *La chair décevante* (1931), de poèmes et de radio-romans.

<sup>4</sup> Blais, Marie-Claire, *Les voyageurs sacrés*, Montréal, HMH, 1969, 79 p.

complètement oublié. *Une Saison*<sup>5</sup>...: l'enfant épinglé à sa grand'mère se trouve déjà dans un conte de Dostoïevsky, *Les nuits blanches* en Stepan Polikova et ses habitants. Quant aux grands pieds de la grand'mère, je ne vois pas très bien quel rapport ils ont avec ceux d'Édipe. Je savais que celui-ci était boiteux. Cela aide peut-être l'écrivain. Sans leur boiterie, Lemelin et Victor-Lévy ne le seraient pas devenus. Avant Freud, quand on ne pouvait pas répondre à une devinette, on disait: «Je ne suis pas un Édipe.»

J'ai assez aimé votre «botché»<sup>6</sup> à propos de Denis Vanier. J'avais refusé de faire le niais en le préfaçant pour cette raison. Sa mère l'aimait beaucoup et l'a gardé le plus longtemps possible. Et puis, quand elle l'a perdu, elle s'est divorcée pour montrer qu'elle lui restait fidèle. Et Denis, par ses amours baroques, montre à sa mère qu'il lui reste fidèle. (Un jour, lorsque les écrivains du Jour se réunirent pour protester contre les Caisses Nationales d'Économie qui ne pouvaient mettre cette maison en faillite pour cacher les \$300 000 de la petite épargne qu'elles avaient englouties -- question de rembourser Jacques Brillant<sup>7</sup> à Monaco --, il y eut chicane et Denis Vanier outré se dressa et du doigt me pointa en me criant «Voltaire»! Or il s'agissait là d'un mot de sa mère.[ ])

Votre livre sera sans doute excellent. Il y a quelques années j'assistai aux funérailles tout en blanc de Pierre Boucher, question de lui rendre une politesse, vu qu'il était venu faire sa dernière crise dans mon bureau<sup>8</sup>, j'ai été épouvanté par le renouveau liturgique: plus de *Dies Irae*, mais

---

<sup>5</sup> Blais, Marie-Claire, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Édit. du Jour, 1965, 128 p.

<sup>6</sup> Hébert, François, «Saint Vanier», *Liberté*, n° 114, nov.-déc. 1977, p. 98-99. Ferron fait allusion à la conclusion du texte de François Hébert: «À la rigueur, Vanier est une sorte de saint; mais moi, je trouve que c'est un saint un peu botché...» (p. 99).

<sup>7</sup> Jacques Brillant est un écrivain originaire de Rimouski qui s'est établi à Monaco en 1970.

<sup>8</sup> Ferron avait connu le comédien Pierre Boucher à l'Université Laval; ce dernier est décédé dans la salle d'attente du cabinet du Dr Ferron.

«Ce n'est qu'un au revoir». Duceppe<sup>9</sup>, dans le banc d'en avant, disait: «Tout ce que je peux dire, ils n'ont pas amélioré le show.» Moi-même, ayant convolé devant un pasteur, à Marieville, je n'avais pas pu m'empêcher de rire quand P. Nageoire ajouta, parlant de son mariage: «Mais c'était peut-être devant le pharmacien.» Tout le classicisme français sort de la Contre-Réforme.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>9</sup> Il s'agit du comédien Jean Duceppe.

[13]

Montréal, le 7 mars 1978

Mon cher Jacques Ferron,

Lisez-vous les poètes? Ce sont des fous! La seule idée de fabriquer une rime, ou deux vers, a quelque chose de proprement affolant: par là, ils veulent renverser le monde -- comment dire? -- revenir en arrière... Inimaginable! Et pourtant, ils le font bel et bien! Des fois, je me dis que ça ne marche pas, que ça ne peut pas marcher -- je veux dire: reculer dans le temps -- ou avancer, ce qui revient au même -- je veux dire: avancer plus vite que le temps. Et d'autres fois, que ça doit être possible, puisque nous y pensons -- puisque nous avons la mémoire -- et un très variable don de prophétie.

Mais par combien de douleurs faut-il passer pour avancer dans ce domaine -- faire la lumière...

Lisez-vous les alchimistes?

Vous avez raison...

J'exerce mon esprit à tant de pirouettes mentales que parfois je m'y perds. Vous m'êtes une amicale balise. Moi, je lis Rimbaud à la lettre -- je deviens un opéra fabuleux. Mais il y a beaucoup de risques, d'embûches. Éluder ce qu'il appelle les solipsismes de la folie, ce n'est pas facile, mais ce doit être faisable. Peu à peu, j'apprends. J'étais assez paranoïaque -- mais avouez qu'avec la GRC et *tutti quanti*... -- mais je crois que j'ai compris le système (celui de la paranoïa, pas celui de la GRC: ce dernier doit être trop simple) et maintenant, je rue à hue et à dia -- c'est le cas de le dire -- dans les brancards de la schizophrénie. Avec de temps en temps de petits picotements d'hypocondrie -- mais avouez qu'avec notre peur du cancer -- la peste noire au Moyen-Âge, ça devait être un petit rhume à côté de notre Cancer Noir. (Remarquez bien que si je l'avais, ça compliquerait un peu mes expériences sur mes folies virtuelles...)

C'est que le corps se met en travers de toutes nos idées.



Des études de médecine m'auraient épargné beaucoup de temps perdu à découvrir cette simple vérité. Mais peut-être qu'il m'aurait fallu autant de temps pour apprendre à ne pas me fier aux médecins -- je ne parle pas de vous -- bien que je ne me fie pas à vous, ni vous non plus je pense, mais pour d'autres raisons -- car les médecins -- mais je ne vais rien vous apprendre à leur sujet, si ce n'est la morne haine que je leur voue. Il y aurait un Molière moderne à écrire: on y verrait les médecins entourés d'appareils électriques sophistiqués, de tout genre, perdus dans cette jungle de métal -- complètement ridicules. Dire que ce ridicule-là peut nous tuer.

Au fond, ce n'est pas le corps qui se met en travers de toutes nos idées -- mais la mort, nécessaire à l'existence de la matière, et de l'esprit -- et à leur co-existence. Je ne puis proférer une seule parole qu'autrui, *en même temps*, entendrait. *Stricto sensu*, je ne vois rien, que «l'ombre» laissée par l'objet disparu. Ce doit être la loi fondamentale des sens que de nous tromper, obligatoirement. Ce sont les caresses qui le moins nous trompent. Pas sûr. Que nous reste-t-il donc à faire, dans ce fleuve du temps? Peu sans doute. Arriver à une sorte de rire résigné. Devenir bête.

S'incarner en moins que soi pour devenir plus que soi.

J'arrive toujours à des paradoxes du genre. Beaux parfois, mais diablement difficiles à mettre en pratique, presque parfaitement inutiles. Des sortes de culs-de-sac, des limites. Des murs. Si seulement, une seule fois, je pouvais voir

de l'autre côté<sup>1</sup>!

Excusez cette lettre, il y en aura de pires, je n'espère pas. Ce doit être l'heure tardive.

J'ai beaucoup apprécié votre dernière lettre -- Vanier Voltaire! et ce que vous racontez au sujet de Borduas.

Fraternellement,

F. Hébert

---

<sup>1</sup> Le saut de page est de François Hébert,

[14]

[non datée]

Mon cher Hébert,

Je vous avoue que je n'aime guère les poètes dont vous parlez, ceux des Herbes Rouges<sup>1</sup>, je suppose, qui n'ont ni temps ni espace -- je ne parle pas de la rhétorique de Charron -- et, basculés en eux-mêmes, se réduisent à une chimie organique où il n'y a rien à trouver: c'est le piège du narcissisme. Ils présentent sans doute un intérêt sociologique, comme les fous, vous dites bien, dont les dérèglements, étonnants d'abord dans quelques cas, ne tardent pas à grincer. Et vous remarquerez qu'on ne les enferme plus guère: pourquoi en effet le ferait-on? Chaque fou l'est déjà en soi-même, ou plutôt en soi-seul, cherchant derrière ses atomes une monade qui ne s'y trouve jamais -- c'est un peu le grain de sel qui permettrait de prendre l'oiseau si l'on parvenait à le lui mettre sous la queue.

Quand j'ai reçu votre lettre, j'achevais de lire [un livre] qui s'intitule *L'espace de Louis Goulet*<sup>2</sup>, paru aux Éditions des Brois-Brûlés, à Winnipeg, qui est une sorte d'épopée frustrée [sic]. Cet espace est la Plaine, avant et après l'extermination du bison, soit l'exposé du bonheur, puis le drame, la tuerie du Lac La Grenouille, l'assassinat de la vieille Crie qui devenait Winnekgo, les procès de Regina -- À la charnière, aux deux pages, l'évocation de la Dame, Marguerite-Franc Bourbon, dite Adèle Boisjoli, dont le grand-père Louis, assimilé aux Assiniboniens était «fils d'un autre Louis, dont le père, disait-on, s'était enfui des grand pays d'Europe pour faire oublier qu'il était l'aîné d'un dernier roi et l'héritier du

---

<sup>1</sup> Hébert, François, «Littérature québécoise. Lefrançois, Beaulieu, Nepveu, Vanier», *Liberté*, n° 114, nov.-déc. 1977, p. 93-99.

<sup>2</sup> Charette, Guillaume, *L'espace de Louis Goulet*, Winnipeg, Éditions Bois-Brûlés, 1976, 204 p.

trône de France.» Et, bien entendu, après tout ça, Louis Go[u]let était devenu aveugle.

Cette dame à la charnière du poème, je la retrouve à la strophe 39 des *Congés de Jehan Bodel*, poète de la confrérie d'Arras, mort lépreux en 1209, poème qu'il fit avant de se retirer dans une léproserie, pour garder l'allocation de poète que lui servait la municipalité. «Et je m'estime encore heureux, dût-on s'en plaindre, que Dieu m'ait fait la grâce d'une mort où l'on peut vivre encore un peu.»

Au fond, mon cher Hébert, à une époque qui tente de tout convertir en termes comptables et de réduire l'homme à l'auto-surveillance, il ne faudrait pas que la poésie y concoure comme la médecine qui vient de cesser d'être curative pour devenir préventive alors qu'elle n'a pas de définition de la santé -- laquelle n'est rien d'autre que la foi en soi[-]même et le bonheur de vivre. Cette médecine flatte aussi le narcissisme (au fond vous voudriez bien l'avoir, votre cancer noir) et entretient l'hypocondrie, pervertissant peu à peu la santé.

Une idée m'est venue, celle de comparer les maîtres d'école français, devenus écrivains, tels Alain et tant d'autres, avec les nôtres -- puisque depuis une génération nous avons, nous aussi, des maîtres d'école, formant une nouvelle profession -- et d'y chercher une différence. Car enfin, d'où viennent les écrivains dans une société moderne: des journaux, des écoles et probablement des hôpitaux, dans le cas des boiteux. Et il faudra aussi distinguer de quelle école: ainsi un Jouhandeau sort probablement de l'école athée<sup>3</sup>, car il ne montre aucun souci d'avenir.

Au fait, mon cher Hébert, quelle école est la vôtre?

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>3</sup> L'œuvre de Marcel Jouhandeau (1888-1979) montre un écrivain en proie à de nombreuses interrogations sur le sens de la relation de l'homme avec Dieu; Jouhandeau ne se disait nullement athée.

Autre livre, *Pères*<sup>4</sup> de Herbert Gold -- c'est l'histoire de son père qui, tout jeune, vient de Russie aux USA, choisit le nom de Gold, est socialiste et veut gagner beaucoup d'argent.

---

<sup>4</sup> Gold, Herbert, *Pères*, Paris, Calmann-Lévy, 1965. La référence complète n'a pu être retrouvée.

Cher François Hébert

La «grande noirceur», si naïve, est en fait le recours à un vieil archétype, le chaos, cette confusion générale dont nous sommes loin d'être sortis et que je vois sous un jour prometteur, celui d'un monde nouveau, encore indiscernable, mais qui commande déjà notre littérature, qu'elle soit loufoque ou pathétique, toujours forcément obscure et qui se lira mieux demain qu'aujourd'hui. Votre livre<sup>1</sup> m'a d'abord un peu ahuri, probablement parce que par moment il me faisait penser à du Diderot, avec un Jacques le Fataliste qui aurait perdu son maître, ou à du Rabelais, mais ces moments-là n'étaient que de trop courts aperçus et ne pouvaient que m'égarer. D'ailleurs vous y ajoutez du vôtre avec des facilités d'expression, une verve, une sorte de fausse clarté qui apportent peut-être quelque chose de neuf au chaos, une sorte de fausse joie, à tout le moins un refus du pathos, mais qui déconcerte quand on pense que la même situation a précipité l'austère Gérard Bessette dans un monde de songes.

Puis, après tout, je me dis que votre attitude est probablement la plus saine et qu'il convient de garder ses distances avec l'embrouillamini de l'époque; que Rabelais n'a pas fait autrement... Je suis rendu à la page 169... Je vous donnerai de mes nouvelles quand j'aurai fini de lire ce livre si casse-cou, si curieux et baroque.

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Hébert, François, *Holyoke ou les ongles noirs de Pierre*, Montréal, Quinze, 1978, 300 p.

[16]

[À Jacques Ferron]

13 juin 1979

Vous avez sans doute raison, mon cher Jacques Ferron, de me rapprocher d'un Jacques le Fataliste (je vais lire ce livre) qui n'aurait pas de maître: mais quel maître pourrais-je avoir? Plus ça va, plus je découvre que c'est la question que mes... «maîtres» se sont posée, se posent. Dieu? Ah! Celui-là! Avez-vous son numéro de téléphone? Au fond, je suis un autodidacte avec un mauvais maître; je n'apprends rien à personne. Facile à dire! Mais à vivre? C'est une autre histoire.

Dans le genre décousu, Ducharme fait pire que moi. Ou mieux si vous voulez. J'achève de relire ses six romans: il a beaucoup compté pour moi, plus que je ne pensais. (Mais ce n'est pas un maître: c'est un ami.) Je vous remercie de m'avoir parlé de mon (!) *Holyoke*: ça change des habituels commentaires, assez superficiels. J'espère que vous apprécierez, quand vous en aurez achevé la lecture, le rapport entre la citation biblique du début et l'image finale de l'homme (mon pseudo-héros) essayant de prendre la cheville de la femme.

Peut-être que le romancier n'est qu'un crétin (un chrétien hérétique) qui interprète ainsi la parole du Christ: «Cherchez et Je trouverai.» Cela pourrait expliquer l'échec romanesque de Sartre et son athéisme. Entre autres.

-- Hein?

-- Oui!

Amitiés,

F. Hébert

[17]

14/11/80

Cher François Hébert,

Il faudra toujours en revenir à *Holyoke*, ce roman expérimental, impressionnant mais qui ennuie un peu; il est garant\* de celui-ci<sup>1</sup> qui plaît et se love sur lui-même, dont la fin renvoie au commencement. On a d'abord l'impression qu'il ne finit pas et l'on serait déçu si l'on ne s'avisait pas de le reprendre; alors on se rend compte que cette fin s'ajuste parfaitement au début. C'est la première fois fois que je lis un roman d'une telle composition et m'en réjouis car j'ai toujours trouvé facile d'entreprendre un livre et quasi impossible d'en sortir autrement qu'en assassinant, ou plutôt en massacrant mes personnages. Certes, vous en sacrifiez deux, le professeur et son élève, mais le monde de l'enseignement n'aboutit jamais; il est toujours à recommencer, il a quelque chose d'insensé et ces deux mortalités ne sont que deux tangentes qui font mieux<sup>2</sup> sentir la force d'un mouvement rotatoire qui, tel ce roman sans auteur, ne peut pas finir. Évidemment ce "sans auteur" est une prérogative divine, toujours impressionnante.

Bref, cher François Hébert, j'ai pris le plus grand plaisir à ce monde qui a remplacé le mien dont le fil naïf, la trajectoire continue\*\*, s'est brisé, à ce beau livre qui se

---

\* Et le monde nouveau, sans vieillard ni enfant, qui naît à l'adolescence et finit à cinquante ans.

<sup>1</sup> Il s'agit du roman de François Hébert, *Le rendez-vous*, Montréal, Quinze, 1980, 234 p.

<sup>2</sup> Biffé par Ferron: «qui ne sont là que pour mieux faire».

\*\* Flèche lancée à la Renaissance, dont l'arc était le pantagruél[i]on.



trouve entre ce que j'ai été et ce que je ne suis plus.

Avec toute mon admiration et mes respects,

Jacques Ferron

[18]

Montréal, le 26 novembre 1980<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron

J'ai été profondément touché par votre lettre au sujet du *Rendez-vous*. Vous êtes le seul, à ma connaissance, à avoir saisi l'essentiel, et pourtant je me suis décarcassé pour que cet «essentiel» soit palpable, observable. Et pourtant, ceux de ma génération ne semblent pas avoir compris. Il me vient des envies d'écrire à un quelconque courrier du cœur... Blague à part, je découvre peu à peu que c'est le lot de tout écrivain que de parler pour les murs. Aussi ai-je été fort heureux de recevoir vos commentaires, et aussi un peu flatté que vous me situiez non loin de vous; et enfin, attristé que vous tiriez votre révérence, comme si un écrivain comme vous le pouvait. Vous, résigné? Pensez-vous que je vous crois?

«Massacrer ses personnages», dites-vous? En effet. Ce n'est que justice. Méritent-ils mieux? Ce qui sort de la main de l'homme... Mes personnages n'ont d'intérêt que celui qu'on veut bien leur prêter, et à tort: alors, aussi bien les retirer de la circulation, empêcher qu'ils ne corrompent la jeunesse! Si le miroir est brisé, il coupe; on ne le traverse pas, c'est lui qui vous traverse. De toute façon, mieux vaut ça que l'immense et désolant vide qu'il cachait si mal, et qui tue encore plus cruellement que les fragments du miroir. N'est-ce pas parce que nous nous prenons pour d'autres que la mort nous tracasse? Nous y sommes, soyons-y, comme dirait ce cher Ducharme. Lourdeur de nous tous; l'opacité, l'épaisseur, la matité de toutes choses! Mais je n'ai pas fini devant les morceaux épars du miroir, où se réfléchissent parfois une pommette de femme, un sablier, une statuette, une dague même, ou un poème. Enfin, tout ça est assez décousu.

---

<sup>1</sup> Lettre dactylographiée.

Autre chose: à la dernière réunion de *Liberté*, nous avons déploré la faiblesse de la rubrique «chroniques» et nous avons décidé de faire appel à des collaborateurs extérieurs. J'ai suggéré votre nom et il n'y a pas eu d'opposition (Pilon n'y étant plus!). Est-ce que ça vous intéresserait de nous donner (à 10\$ la page) tous les deux mois (ou plus épisodiquement, si vous le souhaitez) un court (approx. 5 pages) texte sur un sujet de votre choix (culturel, littéraire...)? Je souhaite ardemment que vous acceptiez.

Avec mes sentiments très fraternels,

F. Hébert

[19]

04/12/80

Cher François Hébert,

Le curé de Gros-Morne, quelle idée avez-vous eu de le mettre dans votre roman<sup>1</sup>? Et comment avez-vous su que Gros-Morne avait son curé? De mon temps, ce n'était qu'une mission. Quand le pauvre curé s'amena pour faire de ce ramassis de toutes les nations une paroisse, il trouva sur place une infirmière et sa secrétaire, athées militantes (Eh! la littérature va plus loin qu'on ne pense!) qui le prirent pour l'Antéchrist -- un mâle, vous devez le savoir -- et devinrent quasiment folles. Ces dames pouvaient faire peur, je vous en assure. Leur ayant écrit une lettre bénigne et pastorale, signée de Mgr Fortier<sup>2</sup>, l'évêque de Gaspé, pour leur laisser entendre parmi mes douleurs<sup>3</sup> qu'elles couraient le risque de brûler vives dans leur petite maison de bois, que cela était déjà arrivé, etc., elles descendirent aussitôt à Gaspé, jugèrent l'évêque innocent et, sans prendre aucun repos, se relayant au volant de leur monstre d'acier, remontèrent à Montréal pour avoir une petite conversation avec moi. Quand je les aperçus dans le hall du Mont-Providence -- c'était en 1966 -- comme Jeanne d'Arc (la secrétaire) et sa pianiste (l'infirmière), ah! si vous pouviez savoir comme j'ai plaint le curé de Gros-Morne. Et je le plains encore, car s'il vous lit, il vous prendra comme l'ami de ces dames, peut-être pour un travesti.

Vous vous trompez, j'aime assez Pilon qui sut aller chercher de la belle argent pour la donner à des ingrats, messieurs les auteurs qui pensent que tout leur est dû et prennent toujours

---

<sup>1</sup> Le curé de Gros-Morne apparaissait dans *Le rendez-vous*.

<sup>2</sup> Mgr Jean-Marie Fortier, évêque et archevêque de Sherbrooke avait, avant d'occuper son poste actuel, été évêque de Gaspé entre 1965 et 1968.

<sup>3</sup> Il semble que Ferron ait écrit «mes douceurs»; la formulation retenue apparaît toutefois plus plausible.

d'une main méprisante et me fait penser à Jacques Hébert qui en a escroqué pas mal aux petits épargnants pour faire fleurir l'édition. Un de mes oncles saoulait gentiment les fonctionnaires fédéraux pour faire déclarer rivières navigables des ruisseaux à crapauds, les obligeant ainsi à des travaux profitables et à sa famille et à son comté de Berthier Maskinongé. Mais comme Ulysse, ils ne sont fidèles qu'à Ithaque. Ce n'est pas de leur faute si on fait si peu mention dans l'*Odyssée* de leur îlot.

Vous êtes bien gentil, cher François Hébert, de m'offrir une chronique dans *Liberté* et je vous en remercie, mais je n'en ai vraiment pas le loisir. Et croyez que cela m'ennuie, moi le premier. Depuis 1974, je bats<sup>4</sup> en retraite pour reprendre en main mes effectifs et tenter de reprendre quelque initiative. Je me fais penser un peu à votre Eugène Malouin. C'est votre principal personnage, par lui vous pourrez comprendre, en le vieillissant d'une vingtaine d'années, qui je ne puisse faire ce que vous me demandez avec une sollicitude qui me touche.

En bonne amitié,

Jacques Ferron

Vous êtes à la Quinzaine, j'ai bâclé un petit papier sur Poupart qui joue à Jules Renard, publiant du posthume en bonne santé, et mon article<sup>5</sup> se terminait par BIEN MIS: on m'a fait dire BIEN NIAIS, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Pensez donc: je ne sais même pas écrire à la machine!

---

<sup>4</sup> Ferron avait écrit: «je bas en retraite».

<sup>5</sup> «Une année dans la vie de Jean-Marie Poupart», *Le Livre d'ici*, vol. 6, n° 8, 26 nov. 1980, sans pagination.

[20]

6.12.80

Cher Jacques Ferron,

Vous savez mieux que moi que nulle fiction n'est naïve, qu'il n'y a que des auteurs naïfs, et qu'on ne met en scène que ce et ceux qu'on a connus, observés. Or il se trouve que dans mon roman des personnes auxquelles je ne songeais pas le moins du monde s'y sont retrouvées, et que d'autres que je dépeignais consciemment (avec des retouches bien sûr) ne s'y sont pas reconnues. Je ne sais au juste quel enseignement tirer de cela. Peut-être que les êtres ne sont pas ce que l'on pense, ou ne pensent pas ce qu'ils sont, ou les personnages non plus... Je connais un peu «la bande à Marie-Claire Blais». Qu'en penser? Je ne sais. Sans doute qu'elle est assez marginale et que c'est par une série de malentendus que sa réputation s'est faite. Il y eut il est vrai *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, ensuite rien, ou pas grand-chose. Même entropie dans le cas de Jacques Godbout et de quelques autres. Mais je m'écarte et je voulais vous dire que je n'ai jamais connu le curé de Gros-Morne, et que je ne suis pas plus intéressé à le rencontrer qu'un électricien de Murdochville, un pêcheur de Gaspé ou un chômeur de Manche d'Épée. Les paysages sont si beaux! Mon royaume pour un perce-neige! Vivre à Montréal, quelle plaie! Mais par quel pont quitter cette île?

Encore je m'égare. Et dans l'île, vous vous rendez compte? Vous n'y êtes pas pour rien. Moi non plus du reste, puisque j'aime vous lire, même si je ne vous comprends pas toujours, pour cette raison-là sans doute. Il y a trop d'athées, trop de croyants: j'aime ceux qui savent passer d'un camp à l'autre. Est-ce qu'on peut appeler ces agents doubles des mécréants? Mais ce n'est pas facile, parce que personne ne vous aime, vous en savez trop long; dans chaque camp, on se méfie de vous. On vous sait «capable de tout»; c'est du moins ce qu'on dit de vous, alors qu'en réalité vous n'êtes évidemment pas capable de

tout, mais seulement d'un peu plus que les autres. Ou d'un peu moins, ce qui revient au même quand on ne croit pas tellement, comme c'est mon cas, au principe d'identité (inventé par les Québécois, qui du reste ne le comprennent ni ne l'appliquent).

[...] Aujourd'hui, vous le voyez et m'en pardonnerez j'espère, j'ai envie d'être méchant parce que Noël Audet, dans *Le Devoir*<sup>1</sup>, «faseille<sup>2</sup>» à mon sujet: ce monsieur a une moustache formidable, mais pas de nez, pas de flair, puisqu'il n'a senti l'humour ni la tendresse que j'ai mis (ou cru mettre?) dans *Le Rendez-Vous*. Au contraire, le jour où j'ai reçu votre lettre sur mon roman, j'ai été heureux.

Je regrette évidemment que vous ne puissiez nous donner de textes pour *Liberté*, mais je comprends et je vous souhaite mille bonnes choses. (Nous préparons actuellement un numéro sur l'institution littéraire d'ici, ce mille-pattes au corps fluet.)

Avec mon amitié,

F. Hébert

---

<sup>1</sup> Audet, Noël, «François Hébert. Un regard de biologiste», *Le Devoir*, 6 décembre 1980, p. 23.

<sup>2</sup> Allusion au titre d'un roman de Noël Audet, *Quand la voile faseille*.

[21]

le 15 décembre 1980<sup>1</sup>

Madame, Monsieur

*Liberté* prépare un numéro spécial sur l'institution littéraire québécoise qui comprendra une description générale de celle-ci ainsi que quelques analyses de ses principales structures. Mais cette réflexion ne saurait avoir de signification véritable que si vous y participez. Les questions que nous vous proposons vous invitent à définir, même approximativement, votre perception de cette institution dont vous êtes, à titre d'écrivains, un des rouages essentiels.

Sauf avis contraire, nous présumerons que vous nous autorisez à publier vos commentaires.

Nous vous remercions de votre collaboration et espérons que de cette réflexion collective jaillira quelque lumière dont chacun fera ce que bon lui semble.

Le comité de direction

*Ajouté à la main par F. Hébert:*

Cher Jacques Ferron,

Encore un questionnaire! Vivement le jour où on nous enverra *les réponses!* Blague à part, votre témoignage nous serait très précieux. En attendant, je vous souhaite un bon Noël. Je vous écris par ailleurs.

P.S. Vos réponses devront nous parvenir avant le 15 janvier 1981.

P.j.

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur du papier officiel de la revue *Liberté*.



[22]

15/12/80

Cher François Hébert,

Vous devriez lire *Littérature*<sup>1</sup> de Giraudoux; il y a certes de la déclamation dans sa prose, il écrit comme Juvet parlait, mais il a dit, bien avant Monsieur Barthes et Monsieur Léandre Bergeron, que la langue française, langue des rois, avait été un instrument de pouvoir pour une bourgeoisie avide et patiente. Et je ne sais pas trop pourquoi je vous en parle, peut-être parce que la critique de votre roman dans le *Devoir* m'a peiné et qu'un auteur en définitive est toujours l'enfant de ses livres. Or je trouve à la fin d'un article de Giraudoux sur la bête et l'écrivain, un article au demeurant assez vague et quelconque, cette phrase: «Je n'ai jamais humilié un animal devant ses petits.» Or il me semble que dans un livre il faut chercher à flairer la bête qui l'a fait bêtement bien comme par nécessité, pour ne pas mourir étouffé. Dans votre désinvolture, j'ai trouvé le contraire de la désinvolture, un pathétique caché qu'il convient de respecter, au moins de reconnaître. On vous a cru frivole et vous en avez souffert, comme on m'a dit souvent: «Mon Dieu, vous nous avez donc fait rire!» alors que j'ai toujours été très sérieux et plutôt triste. Mais n'y prenez pas trop de souci, cher François Hébert; la bête finira bien par sortir et l'on vous respectera... Aimé? Non, je vous en prie, n'acceptez jamais cette fausse monnaie.

Je vous souhaite la bonne année.

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Giraudoux, Jean, *Littérature*, Paris, Grasset, 1941, 268 p.

[23]

Sutton, 28 décembre 1980

Cher Jacques Ferron,

Merci de votre lettre, elle m'a aidé. Mais la critique d'Audet, décevante, ne fut rien en regard de celle de Martel dans *La Presse*<sup>1</sup>: il a viscéralement détesté mon livre. [...] Mais je me remets de tout ça; la gale durcit et me fera une excellente carapace. Je vais bientôt en sourire.

J'écris assez vite (mais je me relis un peu plus que VLB) et la semaine dernière, j'ai fait cinquante pages d'un roman dont le Diable est le héros et un sinistre étudiant son indigne suppôt, ayant conclu avec lui un pacte lui assurant les faveurs d'une... danseuse à gogo. Avec les escaliers extérieurs, l'une des caractéristiques originales du Québec de 1980: la danseuse à gogo! Un roman qui s'annonçait horrible, vraiment. Une sorte de Faust québécois. Mais je n'ai pas réussi à y équilibrer le tragique et l'ironie -- aussi ai-je laissé tomber pour l'instant, jusqu'à l'été, et je repenserai tout ça. (J'ai relu Faust: le début est remarquable, mais plus ça avance, plus ça se déglingue, jusqu'à devenir, imaginez! *moralisateur!*)

Avez-vous aimé le roman de Pierre Turgeon<sup>2</sup>? La femme dans la glace -- brrr! Et la fin, qu'en pensez-vous?

Une excellente année à vous aussi,

FH

---

<sup>1</sup> Martel, Réginald, «Pierre Turgeon revient. Le roman sobre et violent d'une certaine Californie», *La Presse*, 13 décembre 1980, p. D-3; l'article contient aussi la critique du roman de François Hébert.

<sup>2</sup> Turgeon, Pierre, *La première personne*, Montréal, Quinze, 1980, 155 p.

12/01/80

Cher François Hébert,

J'ai dans mes parages deux Américains qui ont renoncé à leur pays, qui ne parlent que le français à la maison et élèvent leur fille en français. Il faut être Américain pour le faire. Ils se nomment Dubiel, leurs parents polonais se sont donné beaucoup de mal pour apprendre l'anglais; eux, ils ne savaient même que l'anglais, et voilà qu'ils y ont renoncé et qu'ils ont choisi pour langue d'intimité une langue étrangère. Évidemment ce sont des gens qui m'impressionnent et j'ai été assez heureux de leur prêter le livre de Pierre Turgeon dont je venais de dire le plus grand bien dans une critique<sup>1</sup>. Vous me demandez ce que je pense de la fin. Je suis assez embarrassé; je l'ai déjà oubliée. C'est un livre auquel je suis resté étranger tout en l'admirant. Je me souviens mieux du vôtre, je comprends même la réaction de Martel; peut-être a-t-il mené cette vie futile qui au bout du livre ramène à elle-même, peut-être a-t-il été profondément blessé [...]. Vous devriez prendre en bonne part sa réaction, à mon opinion beaucoup plus importante qu'une critique qui eut célébré votre brio et votre désinvolture. Les injures portent souvent les plus grands éloges. Elles sont en tout cas plus significatives que des formules de politesse.

Je viens de relire *La Charrette*, probablement mon meilleur roman, parce que mon ami Ray Ellenwood le traduit en anglais. J'y ai un personnage du nom de Marsan (en civil Paul Moisan, originaire de Québec, ex-secrétaire du Parti, que j'ai d'ailleurs présenté à Pierre Turgeon) qui rencontre le diable; il est vieilli, ravagé, mais il lui reste un peu d'âme que le diable voudrait bien lui acheter en lui trafiquant une petite putain du nom de Linda. Cela me fait penser un peu à votre

---

<sup>1</sup> «Pierre Turgeon: Monsieur de la première personne», *Livre d'ici*, vol. 6, n° 17, 28 janv. 1981, sans pagination.

danseuse à gogo. Le marché n'aboutira pas parce que Linda est tout simplement outrée que, sans la consulter, on veuille lui faire chanter Marguerite. L'erreur de votre Faust me semble tenir à ceci: le diable n'achète pas tout ce qui s'offre, il y ruinerait son maître, mais seulement ce qu'il a profit à acheter, et votre étudiant «indigne» n'a certainement pas ce mérite.

J'ai grandement aimé *Bernadette Dupuis ou la mort apprivoisée*<sup>2</sup>, paru au Biocreux. VLB me publiera en février un *Rosaire* qui n'est que de la petite galette auprès de cette extraordinaire Bernadette. Après votre roman, celui de Turgeon, après *Una*<sup>3</sup> écrit dans une prose de traduction qui m'a rappelé celle d'Odet de Coligny<sup>4</sup> et de Stéphane Mallarmé (et je compte *Le Semestre*<sup>5</sup> de Bessette à qui j'ai servi de père, lors de son dernier mariage, et qui ne me l'a pas pardonné), il me semble que le pays se porte bien et que vous pouvez compter sur lui, cher François Hébert, pour mener à terme une longue carrière.

Je vous souhaite la bonne année,

Jacques Ferron

---

<sup>2</sup> Leblanc, Huguette, *Bernadette Dupuis ou la mort apprivoisée*, Montréal, Le Biocreux, 1980, 137 p.

<sup>3</sup> Beaulieu, Victor-Lévy, *Una. Roman illustré par deux petites filles*, Montréal, Vlb éditeur, 1980, 234 p.

<sup>4</sup> Le cardinal Odet de Coligny (1517-1571) s'est converti au protestantisme et mourut empoisonné en Angleterre. Dedicataire en 1552 du *Quart livre* de Rabelais, il a avec sa famille protégé de nombreux écrivains, dont Ronsard. Il n'a rien publié de son vivant, mais sa correspondance fut éditée en 1884-1885. Dans sa lettre, Ferron évoque l'influence de l'anglais sur des écrivains comme Mallarmé (qui enseignait cette langue) ou Gérard Bessette (qui habitait l'Ontario); il est possible que l'écriture de Coligny, exilé en Angleterre, se ressente elle aussi du contact avec la langue anglaise. Ferron avait déjà exprimé une idée semblable dans une lettre à Betty Bednarski, en 1969: «L'exercice [de la traduction] d'ailleurs est excellent: la langue qu'on écrit n'est jamais tout à fait celle qu'on parle. Cette autre langue se fabrique. Autrefois, c'était à partir du latin. Baudelaire, Mallarmé, Gide sont passés par l'anglais.» (Bednarski, Betty, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, coll. "Traduire, écrire, lire", Éd. du GREF, 1989, p. 143-144).

<sup>5</sup> Bessette, Gérard, *Le semestre*, Montréal, Québec-Amérique, 1979, 278 p.

[25]

10-II-81

Cher Jacques Ferron,

Merci de votre lettre du 12 janvier -- à laquelle je réponds fort tard: c'est que je voulais lire *La Charrette* -- et faute de temps je ne l'ai pas encore fait, mais je vous écris quand même.

Je vous remercie de vos encouragements -- vous savez comme moi qu'un écrivain n'en reçoit jamais trop. Il faut qu'entre eux les écrivains se tiennent (je ne parle pas de l'UNEO!...), car les autres, tout ce qu'ils demandent aux écrivains, c'est que ces derniers les émeuvent, les distraient (et c'est de moins en moins possible, vu qu'il y a la télévision). J'y pense: est-ce qu'on a jamais porté à l'écran quelque chose de vous? (Sinon, on aurait dû!)

*Bernadette*? J'ai lu le manuscrit quand je faisais partie du jury Robert-Cliche -- et nous avons donné le troisième prix à ce roman. Je me souviens d'un vieillard qui se décompose dans son lit, en compagnie des rats et de sa veuve, et qu'un minable vient les exproprier. Est-ce cela? Si je me souviens bien, c'était un roman au sujet grave et profond, mais écrit dans une prose assez ordinaire, vaguement poétique (peut-être remaniée?).

Je vous ai parlé du roman de Turgeon parce que je l'ai moi aussi aimé. Non parce que je travaille avec lui, ce n'est pas une raison! Mais parce qu'il était assez différent de ce qui se publie ici, original. Il est vrai que sa Californie ne correspond sans doute qu'en partie à la vraie Californie. Elle correspond mieux, n'est-ce pas? à une idée qu'on s'en fait au Québec: l'or, le luxe, le grandiose, la chaleur, la vitesse, etc. Et Turgeon a un petit côté puéril quand il se prosterne devant l'Électronique: je trouvais curieux qu'à la fin son personnage se réfugie sur un ranch -- après tout ça! Une sorte

de voyage -- via Los Angeles -- de Montréal\* à St-Tite\*\*! Bon, je schématise, ce n'est pas aussi simple. Ce que je décèle mal, c'est le jugement que Turgeon porte (ou ne porte pas) sur son personnage; évidemment, il porte le masque de «la première personne»... (À la blague, quand j'ai lu son roman (il était en France), j'ai dit à sa femme: et si Pierre ne revenait pas? et elle m'a répondu: j'irais le chercher!)

Au fond, le diable est le suppôt de Dieu, son ange noir; il accomplit ses bonnes œuvres. On ne peut imaginer la Passion du Christ sans Judas -- ni de Judas sans le Christ. L'un ne va pas sans l'autre, sans son ombre, son négatif, son double. Mais le Diable est l'ombre incomplète de Dieu, il lui manque toujours un petit quelque chose -- ce qui fait que Dieu, quand il se regarde dans le miroir, ne s'y reconnaît pas, si ce n'est précisément dans ce coin qui manque à son reflet. Le Diable est le chargé de mission auprès des hommes, une manière de messie permanent -- le dieu du profane. D'accord: le Diable n'achète pas tout ce qui se présente. Mais alors: qu'est-ce qui en vaut vraiment la peine, qu'est qui est vraiment *mal*? Les saints sont au sommet du ciel; comment nomme-t-on ceux qui sont au fond de l'enfer? Les grands damnés, comme on dit les grands brûlés...? Grignon dit que Donalda va au ciel (ou s'il ne le dit, il le pense -- et on s'en doutait) -- mais Séraphin, lui? (Je réfléchis beaucoup à ce roman depuis quelque temps -- il me semble qu'on n'a pas dit grand-chose à ce sujet et que le grand *péché* de Séraphin (ange) Poudrier (de feu...) est plutôt métaphysique que moral -- non? Un mauvais alchimiste, un pauvre diable...

Avec mon amitié,

FH

---

\* Même pas: de Québec.

\*\* Cf. le festival western.

[26]

16/02/81

Cher François Hébert,

Mon Américain m'a remis *La première personne*. Oui, en effet, la fin étonne, mais elle ne m'a pas fait penser à Saint-Tite, c'est l'image du désert qui a prévalu, de ce désert que finissent toujours [par] susciter autour d'elles les civilisations démesurées, telle celle de l'Égypte. Quant à *Bernadette Dupuis*, je crois m'être emballé, je ne suis plus si sûr du livre auquel, moi, j'aurais donné un premier prix. «Prose vaguement poétique, peut-être remaniée.» À la relecture, je continue d'apprécier d'apprécier le style noble qu'emploie Bernadette avec son mari (style que relève encore l'aphasie de Broca de celui-ci), mais j'apprécie moins le langage emprunté du récit, comme par exemple, p.120: la vieille veut sortir le boghei du hangar, «afin de lui éviter la crémation», c'est à dire pour l'empêcher de brûler. La question que je me pose est la suivante: le langage emprunté, cette prose savante et fausse n'auraient-ils pas leur efficacité? Le sujet du livre est très court, indéfendable, et l'auteur en fait un grand livre sur la mort avec descente aux enfers, rats, bulldozers, et c'est quasiment du Bruegel. Pouvait-elle le faire dans une prose qui ne fût pas empruntée? Le fonctionnaire est probablement un bon type: il faut qu'il devienne une sorte de monstre. Pour déformer les êtres aussi, on ne peut pas employer une prose ordinaire.

Bref, je ne suis plus emballé comme je l'étais, mais je reste impressionné. Je viens de finir *Mars*<sup>1</sup> de Fritz Zorn. C'est l'histoire d'un type qui meurt en déclarant la guerre au monde entier. Cela m'a fait penser aux *Damnés de la terre*<sup>2</sup> de Fanon. Or Fritz Zorn n'est pas un déshérité, il fait partie de

---

<sup>1</sup> Zorn, Fritz, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979, 260 p.

<sup>2</sup> Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspéro, 1963, 242 p.

la bourgeoisie de la rive dorée de Zurich. Il a développé la même maladie que Fanon, une leucémie. Ce serait elle qui susciterait ces proses impitoyables. Dans le cas de Zorn, on peut hausser les épaules en se disant que ces messieurs de la rive dorée de Zurich peuvent tout se payer, même d'être les damnés de la terre.

Amitiés,

Jacques Ferron



[27]

26 février 1981

Cher Jacques Ferron,

Avec vous je découvre le plaisir de la correspondance. Quel merveilleux complément à l'écriture! Vous ne me connaissez guère, et je ne connais de vous que votre «biographie d'artiste» comme dirait Malraux. Si nous ne nous connaissons pas, ou peu, en revanche il me semble que nous nous reconnaissons, que nous partageons un certain sentiment de la littérature -- vous, à votre façon et moi à la mienne bien sûr, mais quand même: par-delà les différences, il y a les étincelles, les échos. C'est comme un duel au fleuret, amical et à distance, et où chacun (j'espère!) y gagne. On peut parler de tout, et tour à tour avouer et mentir, comme fait l'écrivain me semble-t-il. Oralement, ça m'est plus difficile: les êtres intimident, la pudeur et la fierté interviennent et rendent problématique la franche communication. Restent évidemment d'immenses zones d'ombre, comme celles dans lesquelles baignent les œuvres, ces petites lanternes dans la nuit, ces cailloux, ces *raisons* dans les grandes nappes de l'inconscient. Et tout écrivain, selon moi, a d'abord et avant tout un rendez-vous avec sa folie: tant pis s'il ne le sait pas, ou s'il se croit investi d'une mission sociale, politique, collective. Je viens de lire *Précis de décomposition*<sup>1</sup> de Cioran et je suis frappé par une constante chez lui: ce désir, ce devoir de ne jamais parler que pour lui, et jamais pour les autres. Par ailleurs, c'est un auteur plutôt déprimant, grand amateur de Diogène et de Nietzsche, lucide à faire frémir -- mais un peu trop emporté à mon goût par le souci de détruire. Valéry aussi défaisait les gens, les idées, les choses, mais il ne le faisait pas exprès:

---

<sup>1</sup> Cioran, Émile, *Précis de décomposition*, Paris, Gallimard, 1988, 255 p.

il n'avait pas ce parti-pris négatif; aussi celui-ci m'est-il un meilleur maître.

Portez-vous bien en ce long et triste hiver.

FH

04/03/81

Cher François Hébert,

Vous savez sans doute que je viens d'une époque passée (et que je n'ai jamais écrit qu'au futur antérieur) où chaque garçon avait un directeur de conscience. Assez curieusement le mien survit, c'est l'abbé Surprenant<sup>1</sup> dont j'ai déjà parlé et qui de temps en temps me vient voir -- mais c'est peut-être son ombre, le reflet de ce qu'il fut. Je lui ai montré votre dernière lettre où vous donnez dans les généralités édifiantes, auxquelles je ne trouvais rien à redire, rien à répondre. Il a dit: «Brillant, ce garçon, mais à ses dépens... Non, plutôt aux vôtres: il écrit pour son plaisir et reste plutôt obscur.» Il pointa deux mots: «aveu», «mensonge», et cette étrange décision «que l'écrivain a d'abord et avant tout rendez-vous avec sa folie.»

-- «Avant tout» est une simple assonance qui prépare au rendez-vous, mais là n'est point le pire: c'est qu'il fasse des inversions comme en latin ou en anglais et qu'il mette l'aveu avant le mensonge: tout à fait insensé en français. Pourquoi? Parce que le mensonge doit précéder l'aveu. Autrement quel besoin aurait-il d'avouer? Il lui suffirait de citer son nom, de le citer encore, de le citer toujours. Et ce serait déjà considérable qu'il soit François Hébert et non le roi Hérode.

---

<sup>1</sup> L'abbé Surprenant est un personnage dont Ferron s'est souvent servi dans ses historiettes. Le citant comme une autorité, l'écrivain, qui se gardait bien en général de révéler que l'abbé appartenait au domaine de la fiction, lui faisait souvent endosser certaines de ses idées les plus hardies. L'abbé Surprenant a aussi fait quelques apparitions dans des textes de fiction tels que *Le ciel de Québec*, et, dans *La conférence inachevée*, dans «Le Chichemayais». Ce dernier texte est le seul où l'abbé n'occupe pas une place secondaire, mais centrale. L'abbé y rencontre Ferron enfant: leur bref face à face évoque à plus d'un égard celui du jeune Ferron avec le vieux Ferron, la description de l'abbé qu'on y trouve évoquant une certaine identité entre le personnage et l'écrivain que l'usage fréquent de l'alias suggérait déjà.

Il l'est par hasard, sinon par chance. Là-dessus, pour s'en faire une nécessité, il s'invente -- ce qui est faux. Ensuite il avoue qu'il a menti, qu'il reste pour lui-même un inconnu et c'est peut-être là, son rendez-vous avec la folie -- ou du moins son ombre.»

Vous lisez Cioran. L'abbé Surprenant revenait d'une mission en Argentine où Borges est né comme le petit Jésus en plein été, à Noël.

Jacques Ferron

[29]

Vendredi 6 mars 81

Cher Jacques Ferron,

Vous me surprendrez toujours! je vous envoie ma lettre la plus banale peut-être, et qui contenait ces «généralités édifiantes» dont vous parlez et dont je me souviens mal, et vous me répondez par une de vos lettres les plus intrigantes, dont vous n'êtes, semble-t-il, qu'à demi l'auteur (qui est cet abbé Surprenant? il faudra que je vous relise, je me souviens en effet que vous en parlez assez souvent).

Quant à moi, qui viens aussi (forcément) d'une époque passée, mais un peu plus récente et pas nécessairement plus intéressante, je ne crois pas que la *confession* m'ait manqué: elle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait dû être dans votre temps, un vague rituel, et il s'agissait plutôt de mentir que d'avouer -- probablement parce que je n'ai pas eu la chance de tomber sur un confesseur qui me comprenne, et chaque fois qu'il me parlait de l'*intimor intimo meo*, je songeais à un oignon sans cœur, aux pelures innombrables, et à l'inanité du conseil de Socrate: connais-toi toi-même -- conseil qui, il est vrai, exclut le confesseur, comme quoi les protestants et les Grecs partageaient une même fierté et une suffisance comparable.

Mais venons-en à l'essentiel. Je trouve un peu simpliste la dichotomie aveu/mensonge -- et si j'en suis l'auteur, *mea culpa!* Je veux dire que tout aveu est impur et contient sa part de mensonge, et tout mensonge est révélateur pour qui sait lire entre les lignes et vraiment entendre. Aussi la question n'est-elle pas tant de savoir si l'aveu suit ou précède le mensonge, que de mesurer, tel l'alchimiste purifiant sa matière, les parts respectives de vérité et de faussetés que recèlent et manifestent à la fois toutes paroles.

D'où, je pense, un désir chez moi de trouver une voix, un ton, un style unique et double en même temps: *solve et coagula*

dit le diable du Tarot. Une parole qui -- d'une pierre deux coups -- avoue et mente dans le même mouvement, réconciliant les contraires, à la fois désireuse d'absolu et consciente de sa relativité. Je vise une espèce de neutralité vibratoire. Je sais bien que c'est paradoxal, et peut-être impossible. Et peut-être bien aussi, au choix, 1) fou 2) banal 3) stupide. Mais c'est comme ça, et je pense que le mot *ironie* rend le mieux cette idée de parole à la fois simple et double\*. Franchise et rectitude d'une part; de l'autre, duplicité et diplomatie. En un même lieu: la paix et la guerre.

Votre abbé Surprenant lit-il encore par-dessus votre épaule? Ne pense-t-il pas que chacun, à un moment donné de sa vie, rencontre son ombre -- et, ce qui est le plus grave, découvre un beau jour qu'il n'a pas d'ombre? Tous les miroirs sont déformants. Dites-lui que je pense à un confessionnal à deux compartiments, comme ceux qu'on connaît, mais dont l'un est vide et l'autre, réservé au pénitent, tapissé de miroirs; tantôt le pénitent se reconnaît, tantôt il ne se voit pas, semblable en cela aux anges et aux vampires. (Je puis, bien sûr, imaginer d'autres types de confessionnaux.) Quelle carapace, qu'une ombre! Oui et non. Quand on y pense bien, quelle affaire dangereuse que la vie! (Encore une édifiante banalité, je le crains.

-- Va te coucher!

-- Mais il est midi!)

Amitiés,

FH

---

\* Ajouté dans la marge par F. Hébert: Contenant et *symboles* et *diaboles*.

[30]

13/03/81\*

Cher François Hébert,

François Cloutier<sup>1</sup>, l'ancien ministre qui n'était pas sans qualité et admettait le népotisme en religion, étant donné que Mgr Cloutier<sup>2\*\*</sup>, le successeur de Mgr Laflèche<sup>3</sup>, avait permis à sa famille de sortir du rang, avait très bien saisi l'importance de l'abbé Surprenant, pionnier de l'ethnologie et qui, au lieu d'aller en Amazonie, avait commencé tout bonnement ses études sur le terrain en Angleterre, et nous en causions lors d'un lancement chez Jacques Hébert quand Hertel<sup>4</sup> se mit entre nous deux: «L'abbé Surprenant? L'abbé Surprenant?...» Il ne le connaissait pas, le malheureux! Pourtant il était pas mal plus vieux que lui, mais absolument méconnu en dépit d'une œuvre considérable, en grande partie inédite et qui semble avoir disparu des Archives du Vieux Séminaire tout comme le Journal de l'historien Ferland<sup>5</sup> dont Antoine Gérin-Lajoie<sup>6</sup> a

---

\* Ajouté à la main par J. Ferron: Et c'est un vendredi.

<sup>1</sup> Psychiatre, François Cloutier fut ministre sous le premier gouvernement de Robert Bourassa, occupant successivement les portefeuilles des Affaires culturelles, de l'Immigration, de l'Éducation et des Affaires gouvernementales.

<sup>2</sup> François-Xavier Cloutier (1848-1934) fut évêque de Trois-Rivières de 1899 à sa mort.

\*\* Celui-ci étant mort fou, il s'était donc mis psychiatre avant de devenir ministre, inversant les rôles.

<sup>3</sup> Louis-François Richer dit Laflèche (1818-1898), évêque de Trois-Rivières de 1870 à 1898.

<sup>4</sup> Ferron avait connu l'écrivain et philosophe François Hertel (1905-1985, pseudonyme de Rodolphe Dubé) à Brébeuf, où ce dernier enseignait. Même si Ferron n'a pas été son élève et disait ne pas avoir subi son influence, il a tout de même donné son nom à l'un de ses premiers ouvrages, *La barbe de François Hertel*.

<sup>5</sup> Prêtre et historien, Jean-Baptiste Antoine Ferland (1805-1865) fut l'auteur de *Cours d'histoire du Canada* qui cherchaient à démontrer l'influence bienfaisante du clergé à travers l'histoire canadienne.

<sup>6</sup> Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882), écrivain, auteur entre autres de *Jean Rivard le défricheur* (1862). Il a aussi composé les paroles d'une des chansons les plus appréciées du XIX<sup>e</sup> siècle québécois, *Un Canadien errant*.

cité des extraits dans le *Foyer Canadien*<sup>7</sup> et qu'on ne retrouve plus.

J'ai eu la chance de le connaître, lors de mon passage à Laval, de 1941 à 1945, et je lui dois beaucoup. Il garda jusqu'à sa mort un petit ceinturon noir, trop lucide (souvent irrévérencieux) pour accéder à la gloire d'une Église plus nationale que catholique, alors dans dans toute sa pompe. Il a traité du pantagruél[i]on, cette herbe dont Rabelais disait merveille, qu'elle mènerait l'homme jusqu'au ciel où il coucherait avec les déesses à la barbe des dieux cocus et mortifiés; c'était le chanvre dont la voile permettrait de capter le vent pour faire le tour du monde et dont les rebuts ont servi à fabriquer le papier de linge sur lequel sera imprimée la bibliothèque occidentale jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle... bref une matière autrement plus importante que le pétrole et autrement plus fine.

-- On aurait pu s'arrêter de vivre sans grand inconvénient au XVIII<sup>e</sup> siècle, disait l'abbé Surprenant, mais tout a continué parce que *Jacques le fataliste* et *Le neveu de Rameau*, ces deux merveilles, n'avaient pas été publiées.

Il mettait Diderot au-dessus de Voltaire. Je ne sais trop\* comment il trouvait moyen de croire en Dieu et en Diable. Il est l'auteur de cet axiome sur le chanvre: textile, il n'est pas narcotique, mais dès qu'il cesse d'être l'un, il devient l'autre.

Je me laisse égarer, bouleversé qu'un homme de votre qualité méconnaisse un aussi grand clerc. Mon propos étant d'entrer dans les diableries dont vous avez ouvert la porte lors d'un parlement d'auteurs, évoquant une collusion possible entre les instances supérieures (ou inférieures) à la nôtre. C'est intéressant, mais je me demande si votre audace est grande, si elle vaut une opinion avancée par Borges, à savoir que le Christ n'est pas celui qu'on pense, un type descendu de

---

<sup>7</sup> Revue littéraire qui parut entre 1863 et 1865.

\* Enfin je ne vous le dis pas et, plus sage que bien d'autres, il se garde bien de défroquer.



l'éternité en week-end sur la terre, mais celui qui a vraiment pris sur lui toute l'infamie de la terre, le fils très conséquent de Dieu, Notre-Seigneur Judas, rédempteur au plus profond des enfers. De plus je me demande s'il n'y a pas un exemple de collusion dans une très vieille affaire, celle d'Eloa<sup>8</sup> de monsieur de Vigny. Il y a parmi les Anciens d'affreux plagiaires. Aussi lisez Rosny Aîné<sup>9</sup> et sa guerre du feu: c'est du Yves Thériault avec des fameuses grosses bêtes, des mammouths, monsieur! Dans le plus petit, je vous signale que le virus coxsackie dont Gérard Bessette (à qui j'ai servi de père lors de son dernier mariage et qui ne me l'a pas pardonné) fait grand état dans *Le Semestre*, probablement pour diminuer la polio de Lévy-Beaulieu, n'est la cause que d'une grippe d'été, donnant quelques crampes douloureuses, mais somme toute bénigne, et c'est dommage qu'un livre emporté par une verve verbeuse et vraiment impressionnante finisse sur la coxsackie dont les demoiselles hystériques font leur bonheur.

L'abbé Surprenant, mon confesseur. L'ai-je dit? Directeur, oui, confesseur, non, car la vie intérieure, moi, je ne regarde jamais de ce côté-là de peur de tomber au fond du puits... Vous mêlez tout, cher François Hébert, et voyez du mensonge dans l'aveu; c'est au contraire une franchise du menteur, extérieure à tous ses mensonges, mais que sans ceux-ci il n'aurait pas pu se permettre.

Je vous trouve drôle; vous argumentez à perte de vue. Votre grand'mère, par hasard, n'aurait-elle pas connu l'abbé Surprenant et que... Moi, ça m'arrangerait. J'ai besoin d'être dirigé. La preuve: cet article très lyrique que j'ai écrit avant de recevoir votre avis qu'il s'agissait là d'un misérable

---

<sup>8</sup> Eloa ou la Sœur des anges est une épopée mystique d'Alfred de Vigny (1797-1863), dans laquelle Eloa, une vierge née d'une larme du Christ, descend du ciel pour tenter, sans succès, de sauver Lucifer, qui causera plutôt sa perte.

<sup>9</sup> Joseph Henri Boex, dit Rosny aîné (1856-1940) fut un romancier prolifique qui aborda à peu près tous les genres littéraires. Son œuvre la plus connue est *La Guerre du feu*, roman dont l'action se déroule à l'époque préhistorique, et qui fut porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud.

troisième prix Robert-Cliche<sup>10</sup>. Évidemment je n'y aurais rien changé, me contentant d'ajouter en post-scriptum que le jeune abbé Surprenant, le vicaire du curé Marcotte, qu'en traduction le livre serait meilleur. Je l'ai d'ailleurs écrit à mon ami Ray Ellenwood, un garçon assez modeste pour résister à la tentation majeure des traducteurs, celle de devenir auteur. Ray Chamberlain vient d'y succomber... Au fait, pourquoi Gilles Marcotte ne se ferait-il pas traducteur, ne serait-ce que pour nuire un peu à son Bon Dieu anglais?

Mes amitiés réitérées au petit-fils,

Jacques Ferron

---

<sup>10</sup> L'article dont parle Ferron est «Un grand requiem», *Livre d'ici*, 11 mars 1981, sans pagination.

Cher Jacques Ferron,

Ne sachant plus très bien quoi penser de mon «roman» -- une diablerie plutôt, et ce n'est pas pareil! --, il me fait plaisir (et peur aussi) de vous donner à lire le manuscrit. C'est une affaire bien compliquée -- pour peu je le crains. L'auteur (un certain Montmorency) est un radical qui m'effraie un peu, qui fait de la littérature (forcément!) sans trop y croire. Un sceptique absolu -- mais peut-être qu'aux extrémités, foi et doute se rejoignent? Cet auteur, qui écrit en pensant toujours (un peu) à autre chose, vient d'où? Va où? Quel chaos! Que son dieu est méchant, qui l'empêche de tourner en rond, d'écrire, et de vivre! Moloch!

Gilles Marcotte n'y a rien compris. Donc, ou bien c'est un navet, ou bien Gilles Marcotte... Sa réaction a été d'opposition totale: un non-recevoir viscéral. L'ai-je blessé? Probablement. Mais sans le vouloir *spécifiquement*. Qui souffre le plus dans cette affaire? Moi, Montmorency, je veux dire. Et celui que vous appelez le chanoine Marcotte (et je vous comprend mieux!) *refuse mon sacrifice!* Je m'arracherais les cheveux, s'ils ne tombaient avant que je les atteigne! Il est vrai que *La Mourre* est un réquisitoire assez violent contre «les romans» -- que nos bonnes gens affectionnent, *faute de se regarder eux-mêmes et précisément pour ne pas se voir eux-mêmes*. Entouékâ...

Si c'est un échec selon vous (aussi), dites-le moi, je vous prie. J'aurai au moins la consolation d'être tombé de plus haut que les autres. Ne soyez pas offusqué de la petite blague que les diables vous jouent dans le Prologue: savent-ils ce qu'ils font? *La Mourre* est un jeu de hasard. Et moi-même, j'y perds bien souvent.

«Dieu et le cul», comme dirait Michel Tremblay de ses deux principales préoccupations (il pourrait ajouter: «moi») (mais

sans humour, au contraire de Woody Allen qui dit: «*God, Shakespeare and I*»...). Moi? Ce n'est pas très sérieux, ça! Quand on est hanté, on tend à dire: *lui*. Quand même, il me reste assez de *moi* pour vous dire mon amitié.

FH

[32]

5 mai 1981

Cher Jacques Ferron,

Tous les rôles que j'ai tenus depuis quelques semaines: enseignant, éditeur, conférencier\*, etc... Ça use, ça vide, ça gruge, ça érode. Et on se retrouve à la fin comme au fond d'un puits. J'en émerge enfin, et je puis enfin vous écrire, répondre à votre belle lettre du 13 (un vendredi -- mais d'où vient cette superstition?) -- et aussi, commencer un nouveau roman (que je situerai cette fois à Québec, au Château Frontenac: beau microcosme, vous ne trouvez pas? Que le diable nous rende visite à l'occasion de la rencontre internationale des écrivains, je trouve l'idée stimulante -- on verra les ravages qu'il y fera; en tout cas, ils seront beaux! Édifiants? je ne sais pas. L'idée me tente d'un être qui ne recule devant rien -- mais vraiment rien, désespéré comme on n'en a jamais vu, lucide et perfide, etc.).

Rosny aîné, Thériault, Bessette: c'est les Cecil B. de Mille<sup>1</sup> du sacré: ils ne sont pas impressionnés, mais ils cherchent à en mettre plein la vue. Leurs ficelles sont grosses comme des boyaux de mammouth. Je vous concéderai par ailleurs que la «vie intérieure» est un bien sombre et profond puits -- mais ne se trouve pas sur sa margelle qui le pense, qui le veut -- et qu'à ne pas assumer cela, on se retrouve souvent un cran plus bas dans ledit puits -- sans le savoir, ce qui est bien le comble. Je ne veux pas dire par là que j'aime les psychanalystes: ce sont des éplucheurs d'oignons qui font pleurer leurs clients. Et où aboutit inévitablement l'introspection? Au Moi, qui est, comme dit Malraux, «un vaste palais du silence». C'est le Sujet qui m'intéresse, et les lois

---

\* Noté dans la marge: Notamment en Louisiane: marécages et pétrole.

<sup>1</sup> Cinéaste américain, Cecil B. De Mille (1881-1959) aimait, dans la plus pure tradition hollywoodienne, les scènes à grand déploiement; il réalisa notamment *Les Dix Commandements* (1956).

qui le meuvent -- d'où venues? où allant? C'est la vie de l'Esprit, dont nous participons tous, autant que de la vie de la Matière: elles sont (indissolublement) liées, et j'aime que les alchimistes aient beaucoup réfléchi là-dessus, ainsi que les hommes de religion (au sens *étymologique*). J'avais cette année un étudiant du nom de Jacques Olivier (tiens! un médecin, et de votre âge\*, je pense): nous parlions d'alchimie, et il croyait mordicus qu'elle n'était que l'ancêtre imparfait de la chimie, et Paracelse un précurseur maladroit de la médecine moderne. Il n'a évidemment pas eu de difficulté à prouver ce qu'il avançait -- vu que prouver est si facile quand on n'éprouve pas. Moi, je n'ai pas cherché à prouver le contraire, n'étant pas un Adepté et lui, n'étant pas initié. Mais je crois l'avoir surpris une fois en lui posant une question, un peu niaise peut-être, à laquelle il n'a pas daigné me répondre: pourquoi tenez-vous à guérir les gens? Il y a chez chacun un fond de certitudes, de choses allant de soi; pour le personnage de mon prochain roman, rien n'ira de soi -- si j'y arrive, et quoi qu'il m'en coûte, car je sais bien que cela même n'ira pas de soi, si je puis dire, et pourrait s'avérer douloureux, mais quoi! si quelque lumière est à ce prix, payons. Ce n'est pas que je sois masochiste: c'est que je déteste les bourgeois de l'esprit, ceux qui y vivent comme dans une maison confortable, dans une ville bien policée [...]. L'esprit ne souffle pas où l'on veut.

Quant à Gilles Marcotte, c'est un homme très bon, très compétent dans plusieurs sphères -- mais fermé à la vie de son propre inconscient, ce qui l'empêche d'écrire et le distingue d'un Gaston Miron, et le rapproche d'un Claude Ryan: il est pourtant très ouvert aux profondeurs des autres. Les causes m'échappent. L'auteur en lui se tait, et le critique en profite. Des critiques, il en faut aussi, non? Vicaire de Marcotte, moi? Allons donc! Confrère, collègue, ami, oui; mais pas vicaire.

---

\* Dans la marge: Mais, au fond, très différent de vous.

Dois-je vous redire mon amitié comme à un grand-père? Non: nous ne sommes pas en littérature comme en famille -- accessoirement, peut-être, mais pas pour le principal: devant la littérature comme devant la mort, ne tendons-nous pas tous à l'égalité?

FH

Cher François Hébert

Le diable au Château? Champlain de son piédestal, le chapeau à la main, salue tout bonnement, sans la moindre inquiétude. Il en a vu bien d'autres, des généraux, des gouverneurs, Churchill, De Gaulle et Duplessis. Peut-être fredonne-t-il qu'il lui en faut, des gens comme ça qui passent et qui s'en vont: ils contribuent à l'illumination de Québec pour le plus grand profit des Québecquois, de bons badauds, qui, eux, n'y entrent jamais; ce n'est pas leur place. Un microcosme, pensez-vous: il faudrait y repenser. Vous êtes de Montréal, d'un peu plus loin que Trois-Rivières, cela se voit, et un auteur par-dessus le marché; on vous laissera bien libre de l'être dans ce grand lieu de prestige et d'illusions, et vous serez pris au piège, vous et votre diable, c'est tout. Le Québec a toujours été un pays bénin. Si vous voulez y trouver de la malignité, il faudra peut-être la chercher dans les tréfonds de cette bienveillance désarmante, il me semble.

La Louisiane me fait penser aux Acadiens dont beaucoup furent déportés en France. Ces roturiers, qui avaient déjà eu le droit de chasse, incompatible avec leur état, y furent assez encombrants pour que la France, à son tour, les fasse déporter par les Espagnols en cette Louisiane qui, alors, leur appartenait. Cela les sauva de l'amiral de Kerguelen<sup>1</sup>, ce fou qui servit probablement de modèle au Claudel du *Le Soulier de Satin*. De Kerguelen, naviguant avec sa maîtresse à bord, croyait trouver dans l'Antarctique le nouveau monde ultime. Son expédition, bien entendu, fut un désastre. Or il avait demandé au Roi des Acadiens pour coloniser son continent: Bougainville<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec (1745-1797) explora la partie australe de l'Océan Indien, y découvrant notamment l'archipel qui porte son nom.

<sup>2</sup> Militaire français, Louis Antoine de Bougainville (1729-1811) accompagna Montcalm au Canada et fut témoin de la chute de Québec. Il



en avait bien eu dans son établissement aux îles Marquises. Il fut trop pressé pour les attendre. Le marécage de la Louisiane représenta donc un avantage sur les enfers de l'Antarctique. Et qui sait? Dieu est peut-être plus terrible que le diable.

En bonne amitié et pour vous agacer,

Jacques Ferron

---

tenta ensuite, sans succès, de fonder en 1763 une colonie aux Malouines -- il n'a jamais été aux Marquises, où le premier établissement français remonte à 1842. Il entreprit ensuite un voyage autour du monde dont il publia en 1771 la relation qui inspira le célèbre *Supplément* de Diderot.

Cher Jacques Ferron,

Votre amitié me flatte, et autant que me touche -- mais vous ne réussissez pas à m'agacer. Comment le feriez-vous? Seule la bêtise m'agace, et je me réjouis de ce que *le Devoir* est en grève<sup>1</sup>, ce qui ne me prive de rien si ce n'est de samedis matins pénibles, à lire les chroniqueurs littéraires que vous savez.

Vous devinez sans doute pourquoi je m'intéresse au diable -- ce doit être parce qu'il s'intéresse à moi. Il me semble que les miroirs sont très importants pour ceux qui se préoccupent des Mystères. Si j'y mets mon nez, c'est que je me sens appelé. Et va-t-on jamais ailleurs que là où on est appelé? Évidemment je me sens très petit en ces lieux à la fois grandioses et effroyables. Le diable que je mets en scène dans mon roman n'est ni un bouc ni un gentleman en smoking mais un clown itinérant -- et il a une multitude d'acolytes. À chacun sa paranoïa... Et c'est un diable un peu ridicule, qui ne sait trop comment s'y prendre pour damner ses sujets, envoyé au Château Frontenac (par Dieu bien sûr) sans trop savoir pourquoi ni quoi faire -- une sorte de Woody Allen des Enfers. Au moins ce pourra être drôle. Au mieux, très sérieux -- par surcroît. Je me fie d'abord à ma muse comique.

Pour ce qui est de Dieu, il est évidemment le plus fort, le plus terrible: me soupçonnez-vous de l'ignorer? En même temps, il tolère tout et ne permet rien: dans l'intervalle, ce qu'on appelle la liberté. Allez vous y retrouver! Le Château Frontenac m'intéresse à cause de ses halls, couloirs, escaliers, meubles de toutes provenances et clients de toutes sortes -- non parce qu'il est (ou n'est pas) représentatif des

---

<sup>1</sup> Les journalistes du *Devoir* ont débrayé entre le 8 avril et le 12 juin 1981, période durant laquelle le quotidien n'a pas paru.

12/05/81

Cher François Hébert,

Après les enfants, les chiens ramenés de Saint-Marc, énormes à Saint-Lambert, les demeurés de ma progéniture. Ils me gardent, ils me tiennent. Hier au soir, pluie, ils dormaient, les bienheureux, et je lisais: j'ai pensé à vous. Monsieur Thomas Mann venait de me dire: «Le diable, au fond, n'est qu'un homme du monde.» Il vous donne raison contre moi qui me suis déjà donné beaucoup de mal à creuser un enfer en-dessous des bordels de la rue Saint-Vallier<sup>1</sup>. Médéric Martin<sup>2</sup> y conduisait Saint-Denys Garneau, hué par les pauvres gens qui y faisaient la queue. Quelle misère! Le diable est tout en haut, qui voltige au milieu de ses camarades, auteurs de livres et de bons mots, dans la grande illumination du Château. Je n'ai pas osé lever les yeux. Mon sommet, la Terrasse, ce parvis des pauvres. Je vous envie un peu.

Seulement, je vous ferai remarquer, cher François Hébert, que vous n'êtes pas assez secret, qu'il faut garder caché le livre qu'on prépare -- c'est aussi l'opinion de Thomas Mann --, et que vous n'êtes pas, tout de même, un bateleur. Ne me faites pas confiance, ni à personne. C'est autant de pris à vous-même. Et puis vous énervez les collègues, même les vieux, ce sont les pires. Ils voudraient bien vous le prendre, votre cher diable, voleurs comme ils sont, et j'en sais quelque chose pour avoir falsifié un texte historique, y glissant le nom de Faustus pour y désigner un Allemand devenu fou à Trois-Rivières en 1775; adopté par les Canadiens grâce au Grand-Vicaire Noiseux<sup>3</sup>, il

---

<sup>1</sup> Ferron fait allusion au *Ciel de Québec*, où les bordels de la rue Saint-Vallier constituent la porte des enfers empruntée par Orphée-Saint-Denys Garneau.

<sup>2</sup> Médéric Martin (1869-1946) fut le premier maire de Montréal élu au suffrage universel; il dirigea la ville de 1914 à 1926. Il siégea également au Conseil législatif de Québec à partir de 1919.

<sup>3</sup> François-Xavier Noiseux (1748-1834). Né à Québec, ce prêtre prépara, dans ses années de retraite, à partir de 1812, une *Liste chronologique*

retrouvait le sens sous un patronyme nouveau: Fauteux, parvenu jusqu'à nous.

Et j'aurais une objection à vos hauteurs, à votre beau monde: «Ce sera terrible, avez-vous dit comme un bourreau, bien terrible, toutes les tortures qu'il s'infligera. Et j'en serai bien aise!» Pensez-vous? Les vedettes solitaires (par définition) n'ont même pas deux gros chiens qui hurleraient de leurs gémissements et de leurs cris, ni personne pour les avertir de leur si terrible souffrance, ils couleront à pic comme des étoiles filantes. Vous n'éveillerez pas la terreur ni la compassion. Le diable est futile: évitez ce défaut.

En bonne amitié,

Jacques Ferron

---

*des évêques et des prêtres, tant séculiers que réguliers, employés au service de l'Église du Canada qui parut quelques mois avant son décès.*

[36]

3 juin 1981

Cher ami,

Plongé comme je le suis dans mon roman et le reste du temps submergé par les affaires courantes, je n'ai pas pu vous répondre plus tôt. Je le regrette, car je tiens à ce que la communication entre nous, parfois ténue, parfois presque totale, ne soit pas interrompue; j'y puise quant à moi de nombreux enseignements. Tantôt vous me surprenez, tantôt non; toujours, vous êtes imprévisible comme un goupil, alors que tant d'autres sont comme les animaux de Pavlov, programmés dans leurs idées comme dans leurs émotions.

Je me souviens en effet de votre Fauteux dans *Le Saint-Élias*. J'y ai pensé en (ré)inventant mon Faustin. Le prénom du mien sera Justin, non parce que je pense à un Justin né le 25 décembre<sup>1</sup>, mais parce qu'il existe un Faust, de qui, je ne me souviens plus, dans lequel l'enfant né de lui ne s'appelle pas Euphorion mais Justus Faustus. En outre mon Faust est un enfant; vous savez que j'aime Ducharme et je ne veux pas que ce soit trop sérieux, cette histoire de combats entre divinités. Aujourd'hui, on ne croit à tout ça qu'à condition d'en pouvoir rire. Justin Faustin s'amourachera d'une Ondée Belleau, transparente comme l'eau justement. (Mais le pacte avec «l'Ennemi» comme on dit dans les romans d'Arthur, c'est sa petite sœur qui le signe, Miche Faustin, parce qu'elle aime et déteste à la fois son frère Justin.) Etc. Je pense que vous allez aimer ça; en tout cas, moi, je m'amuse en l'écrivant.

Une seule fois, je n'ai pas ri. Je venais de créer un personnage du nom de Crombe, de l'anglais *crumb*, miette (de pain), et je marchais dans l'appartement, question de me reposer un peu, quand je vis sur la fenêtre, ouverte par je ne

---

<sup>1</sup> Le premier fils de Pierre Elliott Trudeau, Justin-Pierre, est né le 25 décembre 1971. Cet événement fit l'objet d'un important battage médiatique.

savais qui, une grosse miette de pain, posée là par qui? pourquoi? Si j'eus plus tard l'explication (c'était mon fils, le pain était offert aux oiseaux...), il n'empêche que j'y pense encore avec une certaine appréhension.

Pour ce qui est de garder le secret en écrivant, vous avez tout à fait raison. D'ailleurs, j'ai tellement parlé, à vous et à quelques amis, du Château Frontenac qu'il a cessé de m'inspirer. Je m'en servirai, mais ce ne sera pas l'essentiel. Quant au colloque d'écrivains, j'ai abandonné l'idée [...].

J'ai lu votre *La barbe de François Hertel*, et j'y ai pris un grand plaisir. Votre *Rosaire* m'a étonné. A quoi m'attendais-je? A un peu plus de mystère, peut-être, je ne sais. Un tel dépouillement déconcerte, et touche aussi. Oserai-je vous dire que j'y ai trouvé des longueurs et des répétitions? Mais qu'est-ce qui vous a pris de vous occuper des affaires matrimoniales de ce pauvre bougre? Ça m'intrigue, je ne sais qu'en penser.

Je vais en France cet été, ça va me changer un peu les idées.

Amitiés,

F. Hébert

P.S. Avez-vous remarqué une petite dépêche dans *La Presse* (je lis ce qui reste<sup>2</sup>) l'autre jour? Des médecins de Boston ont greffé à la peau d'une femme une peau artificielle faite d'un mélange de cuir de vache, de cartilages de requin et de plastique<sup>3</sup>! Ça me fait penser aux recettes de sorcières du Moyen-Âge. *In illo tempore*, des femmes voyageaient sur des balais, c'était les femmes bioniques de l'époque! Mais dans ces temps-là, les racines de mandragore et la bave de crapaud, ça

---

<sup>2</sup> Voir lettre 34, n. 1.

<sup>3</sup> Cette dépêche n'a pu être retrouvée.

servait à obtenir l'éternité, pas la simple survie, n'est-ce pas?

FH

[37]

14/06/81

Cher François Hébert,

Quand vous m'écriviez que vous voulez les faire souffrir et saigner comme une bande d'enragés, vos personnages, dans ce roman qui vous occupe, j'étais un peu sceptique; il vous faudrait une lourdeur et une malveillance foncière que je ne vous connais pas; vous prenez trop de plaisir à la façon de dire, aux bonheurs de l'écriture pour être capable d'une aussi froide et aussi longue détermination. Et il me semble que votre diablerie devient plus aimable.

*Rosaire* a le même thème que *Cotnoir*. *Cotnoir* fut écrit, *Rosaire* vécu. Si l'on excepte quelques fions, il n'y a aucune invention. J'ai transcrit le journal d'une affaire où je m'étais donné beaucoup de mal. Et cela vient assez bien après *L'Exécution de Maski*; peu à peu je suis devenu pour moi un personnage encombrant dont j'ai voulu me débarrasser. Le 12, la corde a cassé; il y a rien de plus ridicule qu'un pendu qui se retrouve contus. C'est le lendemain, bêtement un vendredi 13 (août 1976) que j'ai repris ça à la morphine, ne sachant pas que les moyens de résurrection avaient fait de grands progrès. Ce ne fut pas un échec honteux... ensuite il m'a fallu survivre pour compléter l'établissement de mes enfants que j'avais oubliés, pouvant continuer de pratiquer la médecine sous la surveillance d'un psychiatre, le Dr Negrete. C'est un Argentin. On ne peut pas s'attendre à beaucoup de complaisance de la part d'un Argentin. Voilà un peu l'explication de *Rosaire*, la preuve que j'aurais dû réussir l'exécution de *Maski*. Je ne peux pas dire que depuis ce vendredi treize j'ai été à mon meilleur.

Amitiés,

Jacques Ferron



[38]

19 août [19]81<sup>1</sup>

Cher ami,

Il me plaît de reprendre contact avec vous, après une absence de plusieurs semaines en France. On est heureux là-bas: on a eu son Lévesque! Et tant mieux, pour eux comme pour nous. Et si cela peut nous rapprocher davantage, tant mieux aussi, car les solidarités profondes sont peu fréquentes.

Mais je sens que je m'éloigne assez, et je le sens: irrémédiablement, de l'intérêt pour la chose politique (dans la même proportion, peut-être, que ladite chose s'intéresse à moi, comme à chaque citoyen -- le citoyen, ce secret si mal gardé, si souvent profané, et auquel tant de... citoyens s'intéressent, comme s'il était intéressant!). Oui, je doute même de René Lévesque, ce saint à la cigarette! Ce qui ne m'empêche pas de le respecter: jamais, contre lui, je ne revêtirai la bure du rhinocéros!

Le sens du sacré est si rare: le mot même fait rire tant de gens. Je ne parle évidemment pas de l'institution religieuse, qui est à la religion vraie (païenne, etc.) ce qu'est l'État à la Nation, le Bourgeois au Travailleur (je ne suis pas marxiste cependant), la Mort à la Vie, une Roche à l'Eau... Je ne crains pas le ridicule, car on le frôle souvent en ces matières, mais la seule fumisterie -- et la seule folie dont le spectre hélas! fidèlement m'accompagne. Ô feindre la folie! C'est sûrement Hamlet qui a raison. Et à ce jeu, je trouve que Ducharme est plus fort qu'Aquin. Nous manquons au Québec d'auteurs hantés: c'est pourquoi vous m'êtes précieux. On ne vient pas au monde: on y revient, n'est-ce pas?

Fraternellement,

FH

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur le papier officiel des éditions Quinze, dont François Hébert a biffé l'adresse.

Cher François Hébert,

Que je vous dise d'abord que vous ne pourriez pas revêtir la bure du Rhinocéros contre René Lévesque; elle ne se porte qu'au fédéral. Non sans efficacité; ainsi dans Joliette, nous avons eu trois fois plus de votes que le NPD, notre pire ennemi. Je ne parle pas des groupuscules de gauche. Imaginez que ma fille aînée, Chaouac<sup>1</sup>, est ML-albanaise<sup>2</sup>. Elle se présentait dans un des comtés de Vancouver. Ce fut cornélien: le Rhinocéros l'a battue. Enfin, nous sommes devenus Parti Reconnu. Autre chose amusante: Reggie Chartrand<sup>3</sup> qui voulait être péquiste au fédéral menaça la Souris Verte<sup>4</sup> de lui «faire un enterrement», et ce fut elle qui ne fit qu'une bouchée de lui. Parti Reconnu, cela veut dire entre autres qu'on a besoin de ma signature. C'est tout ce que je fais. Le reste, c'est Robert Millet, dit Bagnolet, dont la mère est une Lynch. Et paraît-il qu'on est Irlandais par les femmes. Un autre Irlandais, McKenzie, bon ami de la fille de Gilbert Langevin, a expliqué à Madame Delvin<sup>5</sup>, de passage à Montréal, ce qu'était le Rhinocéros. Elle a admiré. Il ne lui a pas expliqué que nous, nous ne tenons guère à nous faire faire mal ni à peiner.

Vous arrivez de France! Ah, chère France! Moi, je n'oserais pas y aller. Je vous explique: «Une mission scientifique française s'enfonce dans le Sahara, ralentie par une nuée de mendiants qui la suivent sur les ânes. Puis, quand la mission a été affaiblie, les ânes disparaissent et surviennent sur leurs grands chameaux de guerre, les Touaregs qui massacrent tous les

---

<sup>1</sup> Chaouac est le surnom donné par l'écrivain à sa fille Josèphe-Anne.

<sup>2</sup> Le sigle «M.L.» était employé à une certaine époque pour désigner les marxistes-léninistes.

<sup>3</sup> Le boxeur Reggie Chartrand fut candidat dans le comté de Hochelaga-Maisonneuve pour l'Union populaire aux élections fédérales de 1979.

<sup>4</sup> Il s'agit de la comédienne Louise Dussault.

<sup>5</sup> Bernadette Delvin, militante pour la libération de l'Irlande du Nord.

Français.» J'en étais enchanté, d'où ma gêne envers la France\*<sup>6</sup>. Autre chose: quelle joie d'apprendre que le vénérable Charles de Foucauld<sup>7</sup> était un espion de l'armée française! Enfin, c'est la guerre d'Algérie qui m'a rendu nationaliste. Je pense de plus en plus que nous sommes Turcs. Vous savez qu'à Alger et à Tunis il y avait, en 1642, plus de trente mille esclaves chrétiens et renégats, à tel point que Monsieur Vincent\*\*<sup>8</sup>, dans l'impossibilité de les racheter, se contenta de leur envoyer des missionnaires pour les assister. Il y avait quand même des retours; des Turcs aussi se convertissaient: qu'en faire pour les garder dans la foi? Les envoyer au Canada par La Rochelle<sup>9</sup>. Et cela explique un peu pourquoi nous ne fûmes pas comme les Anglais, de bons colons qui restaient dans

---

\* Ajouté dans la marge par J. Ferron: J'avais dix ans, c'est une manière de péché inavouable.

<sup>6</sup> Ferron entretient avec la France un rapport très singulier. Il s'intéresse à ce pays dans la mesure où il nous a influencé ou à travers les aspects de son histoire qui évoquent la nôtre. Par exemple, Ferron se passionne pour la partie de l'histoire française qui fait partie de notre héritage commun; la Conquête marque donc une nette coupure au-delà de laquelle il ne s'aventure que rarement. La période de la Contre-Réforme attire particulièrement son attention, car elle marque pour l'Église française le temps d'un nouvel élan, stimulé par une réaction à la montée du protestantisme qui évoque le dynamisme du catholicisme canadien, lui aussi aiguillonné par la rivalité religieuse.

Notons également que Ferron a surtout étudié l'histoire des régions de France qui ont le plus contribué à la fondation de notre pays. Il se plaisait à rappeler que parmi celles-ci, nombre d'entre elles avaient été sous contrôle anglais jusqu'à la guerre de Cent Ans, formant une «France anglaise» qui avait en commun avec nous d'avoir gardé des traces de cette occupation et qui se distinguait ainsi du reste de la France. Ferron n'était pas, en ce qui concerne sa propre époque, un francophile. Il a notamment soutenu le mouvement indépendantiste d'Algérie contre la France, dont il désapprouvait la politique algérienne; la question de l'indépendance de ce pays fut d'ailleurs la cause de son départ du PSD en 1958.

<sup>7</sup> Explorateur et missionnaire français, Charles de Foucauld (1858-1916) fut principalement actif dans le Sahara, où il fut tué par des rebelles algériens.

\*\* Monsieur Vincent était au mieux avec les jésuites qui tenaient le Canada. (Ajouté dans la marge).

<sup>8</sup> Ferron parle ici de saint Vincent de Paul (1576-1660), qui à compter de 1619, occupa en France le titre d'aumônier général des galères.

<sup>9</sup> Ferron a déjà exposé cette idée dans sa pièce «Nella Mariem», *Amérique française*, XII:3, 1954, p.182-189. Il publia le premier acte de la même pièce, cette fois avec «Lella Mariem» comme titre, dans *le Devoir*, 31 mars 1966, p.33.

leurs paroisses, mais de fameux coureurs des bois qui infiltrèrent de toutes parts l'Amérique amérindienne.

La Tuque canadienne? Pourquoi pas la Turquie? Daoust est un patronyme arabe. Sans compter nos Turcot<sup>10</sup>, nos Brunet, nos Bellemare (dont le a se prononce encore o après deux siècles<sup>11</sup>).

Peut-être que je vous en ai déjà parlé? On n'est pas hanté sans quelques redites. Et le follet, que fait-il, pensez-vous? Il se laisse prendre à son feu qui jamais ne le brûle. Il faut croire qu'il luit froidement, lui, son propre soleil.

Amitiés, oui mais, ne me parlez plus jamais de bure.

Jacques Ferron

J'ai toujours eu grand'peur de la sémantique de Ionesco, mais, Dieu merci, son Rhinocéros n'a pas prévalu.

---

<sup>10</sup> À l'appui de la thèse ferronienne, notons que le terme «turcot», qui signifierait en sabir algérien «soldat turc», désignait au XIX<sup>e</sup> siècle les tirailleurs algériens qui servaient alors dans l'armée française (*Dictionnaire historique de la langue française*). Ferron expose cette idée dans une lettre à Julien Bigras, dans FERRON, Jacques et BIGRAS, Julien, *Le désarroi*, Montréal, Vlb éditeur, 1988, «Lettre du 15 août 1981», p. 75-76.

<sup>11</sup> L'abbé Surprenant relève cette curiosité de la langue parlée québécoise dans un texte ferronien à peu près contemporain de cette lettre, «Le Chichemayais», publié dans *La conférence inachevée*. La «Turque» se soutient sans doute, à l'oreille ferronienne, du more/Maure, et de la figure du matamore qui résonne toujours dans Bellemore.

[40]

31 août [19]81<sup>1</sup>

Cher ami,

Une des grandes faiblesses du Québécois (si ce type existe) me semble consister précisément en ce qu'il se considère presque toujours comme faible! On dit: il ne faut pas attaquer celui-ci, celui-là, ou une institution, ou notre langue, ou tel parti, ou telle idée. Il faut se serrer les coudes. L'union sacrée, quoi. Or de cela, de plus en plus, je me méfie. C'est beau, c'est noble, oui -- mais que de facilités de complaisances, de promiscuité cela autorise! Nous sommes une nation collante, les *glue people*, un météorite bien tassé (comme un scotch) qui passe un peu à côté de tout.

Je préfère me dire que nous sommes forts -- et si je sais que nous ne le sommes guère, je crois qu'en le disant, et en agissant dans ce sens, nous finirons par l'être davantage. Lancer un rhinocéros contre Lévesque? Non, n'exagérons rien -- mais un peu de poudre à éternuer, pourquoi pas? J'ai un faible pour ceux qui ont la plume guerrière. Deux forts des Templiers s'appelaient Montréal et Mirabel! Et les Turcs en ont bavé contre ceux-là (*nous*, en quelque sorte). Ce qui ne m'empêche pas de trouver une Michèle Lalonde extrêmement vulnérable -- guerrière, oui, mais poétesse, non, et c'est l'alliance qui compte, ou l'alliage. J'ai peur qu'il ne faille prendre Lalonde à la lettre quand elle crie: *Speak white!* N'est-ce pas l'envie d'être Américaine qui la meut? Dis-moi contre qui tu luttas, je te dirai qui tu es (ou veux être). Et puis je me méfie de ceux qui parlent pour les autres. On écrit d'abord pour soi, non?

Disons que je suis un soldat de l'arrière-garde, occupé à me battre avec les miens, comme un enfant joue, comme un ami qui (s')entraîne et (s')aguerrit. Je vise une certaine (et

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur le papier officiel des éditions Quinze, dont François Hébert a biffé l'adresse.

difficile) pureté. Si je nous trouve bonasses, je nous le dis. Les rêves d'amour absolu de Jarry m'impressionnent. Quel rapport y a-t-il entre cela, l'amour absolu, et l'idée d'indépendance nationale? Je ne sais trop, et il faut être prudent quand on se penche sur les rapports entre les dieux et les chefs temporels -- temporaires. Je voudrais que cette idée d'indépendance soit la plus haute possible -- j'aime Miron, descendu chez nous de ses montagnes, et Ducharme partant en vélo à la reconquête du Maine, aux États-Désunis, et Ferron (le mien? le vôtre?), grand voyageur au pays de l'Insolite, curieux émérite, avec ses Touaregs (comme surgissant de nulle part), ses tuques et ses turques qui se retrouvent sur la même feuille de papier comme la machine à coudre et le parapluie de Lautréamont. (Doit-on dire *mettre* ou *enfiler* une tuque? Et une turque?) (Une tuque chapeautant un parapluie: bel emblème pour une armée de cocagne!) S'amuser, c'est appeler la Muse. On n'est pas hanté sans quelques redites, dites-vous: c'est une des plus belles (et vraies) phrases que j'ai lues de vous. Elle ne bouge pas et va loin.

Portez-vous bien.

FH

[41]

[Lettre à Jacques Ferron, septembre 1981]<sup>1</sup>

Cher maître, car n'est-ce pas plutôt à moi de vous appeler ainsi? Il y a les maîtres qu'on choisit (dont vous êtes, en ce qui me concerne, je crois) et ceux qu'on ne choisit pas, qui s'imposent, les parents, les critiques, les politiques, les chefs de tout acabit. J'ai apprécié votre portrait de Hertel, assis comme un con à son pupitre. Pierre Baillargeon? Un auteur méconnu, me semble-t-il: forcément; c'était un grand amateur de Valéry, comme Léandre Bergeron (qui a fait sa thèse de doctorat à Aix (comme moi) sur le *Cimetière marin* -- puis a décidé de se laisser pousser les cheveux). Baillargeon était un ami de mon père. Un jour, je devais avoir dix ans, il est venu manger à la maison. On a mangé des macaronis. J'ai ressenti quelque gêne: recevoir un Écrivain avec ça: des macaronis! Il était d'une politesse et d'une discrétion qui m'ont impressionné. À un moment donné, il m'a demandé la différence entre un iota et un hiatus; à ma grande joie, je la connaissais. Cela a semblé lui faire plaisir. Non, je n'avais pas dix ans, mais quatorze, et je faisais du grec et du latin: je fais partie du groupe des derniers Mohicans des "Belles-Lettres". Outre le milieu des peintres et sculpteurs, mon père fréquentait aussi Jean Simard, qui fut le premier à me publier (une petite nouvelle dans les *Écrits du CF*<sup>2</sup>, qui curieusement survivent encore, tant bien que mal, grâce sans doute à la persévérance de Hurtubise<sup>3</sup>). Jean Simard était aussi un homme d'une exquise politesse [...]. Plus tard, je lui ai écrit le mal que je pensais de son roman *La*

---

<sup>1</sup> Le texte de cette lettre a été tapé à la machine.

<sup>2</sup> La première publication de François Hébert dans les *Écrits du Canada Français* remonte à 1972; il ne publia alors pas une, mais deux nouvelles, «Le guide», *Écrits du Canada Français*, n° 35, p. 101-103, et «Errance», p. 104-111.

<sup>3</sup> Claude Hurtubise a fondé *La Relève* en 1934 aux côtés de Robert Charbonneau et Paul Beaulieu. Il a aussi contribué à la naissance des *Écrits du Canada Français*; il participa à l'administration de cette revue de 1954 à 1985.

*La séparation*<sup>4</sup> et je crois bien qu'il n'a pas apprécié: j'étais naïf, je croyais qu'il fallait toujours dire ce qu'on pensait. Je suis encore naïf; je le crois encore; mais j'ai acquis une certaine prudence: il n'y a pas beaucoup de gens avec lesquels on peut s'exprimer franchement. Les gens ont quelques sous: ils les tiennent dans des forts comme Fort Knox, et n'allez pas leur annoncer qu'il y a des brèches dans leurs murs! Seuls ceux qui ont éprouvé, dans leur chair et dans leur âme, leur propre faiblesse, on dirait, sont blindés pour la vie.

Ouf! Mon roman est fini. Fini? Je l'ai inachevé (*sic*) la semaine dernière. Trois cent quatorze pages folles, folles; une grande "diablerie" comme vous dites, mais aussi un roman, une tragédie, une sottie. L'ensemble s'appelle *La Mourre* (un jeu de doigts inventé par les Italiens) et le premier volume "Vie et mort de Justin Faustin, idiot québécois". J'ai dit ça à Robert Melançon, et il m'a dit: ça ressemble à "La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché". Ah! Et moi qui n'avais jamais (pardon!) mis les pieds dans votre *Ciel de Québec*; je viens d'ailleurs de l'acheter, et je vais le lire bientôt. Ma deuxième partie, non encore écrite (et l'écrirai-je jamais?) s'intitulera (pour choisir un titre tout à fait (*sic*) dans le goût du jour) *Et ubi mel, ibi fel* (Et là où est le miel, là est le fiel...). C'est tiré de Michel Maïer, un alchimiste, auteur de *l'Épithalame en l'honneur de Beya et de son fils Gabricus* (1617). Ah, les incestes! Le sport préféré des dieux, non? Mon livre est l'histoire des rapports entre un frère (Justin) et sa sœur, Miche, puînée. Puînée: là est le drame: c'est son ombre! À la différence de Ducharme, dans *le Nez qui voque*, moi je tue le frère, pas Chateaugué. Le deuxième tome devrait être l'histoire de Miche, qui me pose encore des problèmes. Les femmes... Tiens, je vous cite quelque part, en exergue d'une partie: «On n'est pas hanté sans quelques redites.» Cette phrase m'a plu<sup>5</sup>. Cette phrase m'a plu. Maintenant, je laisse

<sup>4</sup> Simard, Jean, *La séparation*, Montréal, l'Arbre, 1970, 378 p.

<sup>5</sup> Cette phrase a été écrite deux fois par l'épistolier: il ne s'agit pas d'une erreur de transcription.



le manuscrit reposer un peu, question de voir un peu mieux ce que j'ai fait, comme on plongerait un métal rouge dans l'eau froide.

Je voulais répondre plus directement à votre dernière lettre, dans laquelle il se trouve des choses qui m'intéressent beaucoup; et vous dire ce que je pense de la barbe de F.H.<sup>6</sup> (tiens!) que vous m'avez si gentiment envoyé(e!) et dédié. Je le ferai la prochaine fois.

Fraternellement,

F.H.

---

<sup>6</sup> François Hébert fait allusion au roman de Ferron, *La barbe de François Hertel*.

[42]

[septembre 1981]

Cher François Hébert,

En écoutant Brassens à la radio, j'ai eu la surprise d'apprendre qu'il y avait à Sète deux cimetières, le grand, celui de Valéry et de Léandre, et l'autre, le petit, celui de l'autodidacte émouvant, amoureux de sa langue, qu'est Brassens. Et tout s'explique: Léandre s'est trompé de cimetière. Baillargeon<sup>1</sup> a été à son meilleur au collège; ensuite il a décliné. Je fus très attentif à sa carrière d'écrivain professionnel, moi qui n'osai pas l'y suivre et restai amateur. Lui-même, il était fasciné par celle de Berthelot Brunet<sup>2</sup> qui, de notaire, était devenu écrivain de profession et buveur de parégorique. Fascination partagée par Toupin<sup>3</sup>. Eux, ils ne voulaient pas du tout être clochards. Et Baillargeon réussit toujours à garder un train de vie bourgeois, mais en quémendant à droite et à gauche, sans vergogne, puisqu'il était, n'est-ce pas, grand écrivain. Par exemple, lors du triomphe de *Tit-Coq*<sup>4</sup>, il me dit: "Je vais aller voir cette pièce. Si elle est bonne, j'écrirai pour le Théâtre." Car enfin qu'était Gratien Gélinas auprès de lui? Rien du tout. Mais si grand écrivain fut-il, il sacrifia beaucoup de sa liberté à son standing, quitte à se venger par des épigrammes assez anodines, et ne cessa de décliner. Jean Simard<sup>5</sup> et sa politesse, exquise, je n'en doute pas. Mgr Camille Roy<sup>6</sup> le valait bien sur ce point. C'est la

---

<sup>1</sup> Pierre Baillargeon est un écrivain à qui Ferron a voué une certaine admiration dans sa jeunesse, et avec lequel il a échangé quelques lettres. Ferron a fait son portrait dans «Monsieur! Ah! Monsieur!», publié dans le recueil *La conférence inachevée*.

<sup>2</sup> Berthelot Brunet (1901-1948), décédé prématurément, a notamment laissé une *Histoire de la littérature canadienne-française* (1946).

<sup>3</sup> Journaliste et dramaturge, Paul Toupin est aussi l'auteur d'une *Rencontre avec Berthelot Brunet* (1950).

<sup>4</sup> La pièce de Gratien Gélinas fut montée pour la première fois en 1948.

<sup>5</sup> Romancier né à Québec en 1916.

<sup>6</sup> Écrivain et critique, Camille Roy (1871-1943) consacra à la littérature québécoise, dont il fut un des premiers critiques importants, de nombreux essais. Il a inspiré le personnage de Mgr Camille dans *Le ciel de Québec*.

politesse de la haute-ville de Québec qui n'a jamais rien produit.

*Papa Boss* était une annonciation et à la fin du *Ciel de Québec* on retrouve la mère et l'enfant qui ont été recueillis par le charpentier Joseph Fauché, bâtisseur d'église. C'est en 1937, le petit Rédempteur a deux ou trois ans. Et à la fin du *Ciel* on annonce la suite, soit la *Vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché*, le fils de Papa Boss. Il y a bien eu, en effet, une trentaine d'années plus tard, lors d'un conflit entre le Prêt hypothécaire et l'Assurance-incendie, une des «torches» de Darabaner<sup>7</sup>, le prêteur, qui se nommait Rédempteur Faucher (avec le R). Ayant reçu pour mission d'incendier un hôtel à Lac-Frontière, il se trompa d'hôtel et pour comble l'hôtelière y perdit la vie, sans compter qu'une partie du village fut rasée par la conflagration. Le pauvre Rédempteur, ayant déçu ses employeurs, fut condamné à mort, exécuté par Doudou Boulet et enterré la tête au nord. Je comptais sur un informateur, mais Claude Wagner<sup>8</sup> mit de la passion dans cette affaire, la rendit si hot que personne n'osait en causer, de sorte qu'elle m'échappa et que je n'ai pas écrit mon évangile. J'aime bien fabuler sur un fond d'exactitude. Et l'on apprend en écrivant. J'aurais au moins appris comment Rédempteur, fils de Papa Boss, était notre Christ Jésus. Et je ne le sais pas. Robert Melançon, lui, doit le savoir puisqu'il vous a dit que votre Justin Faustin ressemblait à mon Rédempteur. Et peut-être que nous aussi, puisque vous ne semblez pas avoir une vocation d'évangéliste.

Je viens de lire les *Mille et Une Nuits* où il n'y pas de diable parce que l'Islam n'a pas de clergé et pas de clergé parce que la chasteté n'y est pas une vertu. C'est la chasteté

---

<sup>7</sup> L'«affaire Darabaner» connut un certain retentissement en 1965. Moïse Darabaner avait commandité des incendies criminels afin de faire des faillites et des réclamations frauduleuses. Rédempteur Faucher, qui a servi de «torche» à Darabaner, fut exécuté par Ovila «Doudou» Boulet, lui-même auteur de quarante-sept incendies.

<sup>8</sup> Avocat, puis juge, Claude Wagner (1925-1979) fut Solliciteur général et ministre de la Justice durant le second mandat de Jean Lesage. La brutalité de ses méthodes ulcéra Ferron à plus d'une reprise.

qui engendre des moines chez les Roums<sup>9</sup> et les moines qui, pour s'approprier le discours religieux, inventent sorciers et possédés du Diable.

Vous êtes, à ce que je vois, un romancier chrétien et vous en félicite, me gardant bien de vous dire que je vous envie votre verve.

Amitiés,

Jacques Ferron

«Une gresle de coups de poing sur le mourre (nez)» (Rabelais). La mourre était aussi la pointe de l'épée, le fer de lance.

---

<sup>9</sup> Nom donné par les Arabes aux chrétiens dans les *Mille et Une Nuits*.

[43]

29/9/81

Cher Jacques Ferron,

Merci de votre franchise, et pardon de vous avoir importuné avec mes billevesées. Je le dis sans ironie, sincèrement. Je me suis écarté. Est-ce que je tombe de haut? Je partais du sous-sol et j'aurais lévité sans apercevoir le plafond -- qui est le plancher sur lequel les gens normaux se tiennent -- sans m'aviser qu'il était préférable de les rejoindre en passant par l'escalier. On ne voyage sans quelque risque dans l'inconscient. La bosse (intérieure) que je me suis faite à la tête, je m'appliquerai à la guérir. D'accord, on ne navigue pas bien dans la cale; et on risque d'y confondre rats et sirènes. Au diable les démons; empoignons la réalité. Dieu manque? Qu'il manque! Le royaume sur terre? De la marde. D'un trait, je biffe mes trois cent quatorze pages, ma verve sans culottes. Je recommence à zéro. Je ne recommande à personne de jouer à la mourre: j'aurais dû me le dire à moi-même. Quel comble: l'abîme que je me suis construit, il ne repose sur rien! Et les dés que j'ai jetés, les voilà qui entrent dans l'orbite de Saturne!

-- Tu confonds Saturne avec un cendrier.

-- Est-ce folie?

-- Arrive en ville, Djô!

-- Indique-moi le chemin.

Sérieusement, j'espère ne pas avoir compromis notre complicité, sinon notre amitié, avec une diablerie si mal venue.

F.H.

P.S. J'ai lu votre *Cotnoir* qui m'a enchanté -- ah! la substitution des têtes par le croque-mort!!! J'ai commencé votre *Ciel*, je vous en reparlerai.

Cher Jacques Ferron,

Ce qui s'est passé au juste? Ah! Bonne question! Je n'ai pas la réponse, mais quelques hypothèses\* (celle des amphétamines est à exclure):

1. Une crise de gnose.
2. De l'alpinisme sur l'inexistant Olympe québécois.
3. Une pladoirie ambiguë: pour et contre Job.
4. Une imitation de maîtres hétéroclites: Alfred Jarry, Chrétien de Troyes, Cervantès, Goethe, Jésus, Rabelais, Ducharme...
5. Une alchimie (*littéralement*) du verbe (évidemment, je n'ai pas réglé le problème de *la bouche* et j'ai aimé une boutade que vous faites à ce sujet dans *Le ciel de Québec*).
6. Une recherche sur les rapports entre Dieu et le Sexe.
7. Qu'est-ce que la vérité?
8. Un jeu -- mais quel chat trouver pour jouer avec la souris-Réalité?
9. Il est juste, comme vous dites, que je m'intéresse plus aux anges qu'aux lecteurs -- d'où, hélas, l'illisibilité assez générale du livre.
10. La création d'un monstre, comme l'Homme-Éléphant.
11. Etc.

C'était trop. Rien ne devait m'échapper! J'ai eu quelques proies, mais la faune est sauve! et je me suis mis à courir, à fuir, à pleurer et à me repentir: le chasseur-chassé: une belle métaphore de Dieu, hanté par son ombre -- et s'il n'en a pas, de l'Homme, ombre (inexistante) de Dieu.

---

\* Dans la marge: Autre manifestation de ce que vous appelez, non à tort je crois, mon hypomanie..

Mais tant de "justifications" ne servent à rien, et je commencerai autrement ce livre -- n'y attachez pas plus importance qu'il ne mérite.

Amitiés.

F.H.

P.S. Croyez, je vous prie, que je ne suis pas fou. C'était des plaintes -- pas aussi réussies que celles de Hamlet cependant<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Inscrit dans la marge.





[45]

07/10/81<sup>1</sup>

Cher François Hébert,

Vous aviez écrit un excellent article où vous me pastichiez, qui tournait à la confusion et qu'*Études françaises* avait refusé. C'était vers 1975, à l'époque où je venais de me permettre un gros machin, hagard, parfaitement illisible, intitulé *Le pas de Gamelin*. Bref, je me lançais enfin... Pas facile de se rattraper. Après cet échec majeur, beaucoup plus grave que le vôtre, étant donné mon âge, j'ai quelque peu végété. Et j'essaie de reprendre ce livre, mais d'une toute autre façon, avec beaucoup de prudence... Et je regrette l'élan de l'autre.

En bonne amitié,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Le texte de «L'histoire de Mariette B. Le Pas de Gamelin (16)», *Le courrier médical*, vol. 1, n° 23, 29 septembre 1981, p. 24, était joint à cette lettre. Cet extrait a été repris dans la version du "Pas de Gamelin" parue dans *La conférence inachevée*.

[46]

13-10-81<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Ah! Merci de votre mot! Je ne sais pourquoi, un instant, j'ai crains que vous ne vous désintéressiez de moi. Je vous aurais compris (cela m'arrivant souvent), mais j'en aurais souffert, vu la solitude dans laquelle je me trouve et la difficulté qu'il y a de trouver, pour parler de certaines choses -- de nos confins --, des interlocuteurs sensibles et intelligents.

«-- Ah, si vous saviez, monsieur Amtmann, comme il est difficile de creuser un enfer en Canada<sup>2</sup>.»

Ce qui résume tout mon «roman». Moi, je suis parti de votre chapitre XXV<sup>3</sup> (sans l'avoir lu) et j'ai dû, en érigeant le «baraquement des âmes en instance de jugement», me clouer une main à une planche! Comble de la maladresse! Vous avez quelque peu, quant à vous, botché la construction dudit édifice (la seule solution, peut-être), et vous vous rachetez en l'animant merveilleusement et agréablement, en chevauchant alternativement les chevaux des vivants et ceux des morts, et en ornant la voûte d'anges et de démons. Cyrano, Orphée, Monsieur Borduas, Lucifer Lemoyne: quel minestrone! Il y a des scènes remarquables: le prêche de Mgr Cyrille, par exemple. Et puis ça retombe: Ferron l'illuminé rencontre Ferron le sceptique, le désabusé. Je ne vous le reproche pas: je vois bien que toute la difficulté est là, et elle est double: 1) On est humain; 2) on est Québécois. On oscille entre les flambées de génie et le vent dans les cendres. Je ferai comme vous: je recommencerai, «d'une autre façon», «avec beaucoup de prudence». Un «gros machin illisible», votre Gamelin? On

---

<sup>1</sup> Lettre rédigée sur du papier à en-tête de la revue *Liberté*.

<sup>2</sup> Citation tirée du *Ciel de Québec*, Montréal, Vlb éditeur, 1979, p. 244.

<sup>3</sup> Le vingt-cinquième chapitre du *Ciel de Québec* raconte la rencontre, aux enfers, de Saint-Denys Garneau (Orphée) avec Jean Lemoyne.

pourrait qualifier ainsi ma *Mourre* (*sic*), et je ne désespère pas de trouver le ton juste: moins emballé, plus posé, distant et respectueux (en un sens) à la fois du Royaume et de la Réalité.

*L'histoire de Mariette B.*<sup>4</sup>: tout le roman est-il son histoire? Ce doit être un livre très cru, très dur -- l'expression d'une souffrance à s'arracher les cheveux. Vous avez raison de ne pas vous mettre dans sa peau. La relation entre le Narrateur et son (ses) personnage(s) m'a toujours causé d'infinis problèmes -- sans doute parce que c'est le noyau, le point crucial de la création: je les fais, ils me font. La vie n'est-elle pas un semblable boomerang? Ah, savoir baisser la tête quand l'objet revient! J'ai hâte de lire votre livre, dont le sujet est grand: la perte de la voix (si c'est bien cela). (Pourquoi ne m'en prêteriez-vous pas un chapitre, que nous le publiions dans LIBERTÉ? Ça me ferait plaisir -- si ça vous tente.)

*Gisèle et le serpent*<sup>5</sup> est un livre correct. J'en ai lu le manuscrit. Je l'aurais publié si Benoît n'avait préféré un autre éditeur, qui lui offrait 2.99\$ de plus. Cependant Benoît n'est guère hanté et se contente de l'équation simpliste *Serpent = Zizi*, et tout finit bien, ce qui est suspect. Tout ça n'était qu'une blague, concluait-il, si je me souviens bien, tout en insinuant le contraire (auquel on ne croit pas). On reste un peu sur sa faim. Mais ça reste, comme dirait VLB, ce rustre précieux, de la belle ouvrage.

J'ai beaucoup aimé *Les beaux souvenirs* de Ducharme et Manckiewicz; à mon sens, les journalistes qui en ont parlé n'ont pas pigé grand-chose. C'est un film plein de symboles, et quoi de plus étranger à la mentalité d'un lecteur de dépêches que le Symbole? Il y a un cheval, une araignée, un chat à la queue coupée -- et des personnages. L'inceste: à la différence

---

<sup>4</sup> Voir lettre 47, note 1.

<sup>5</sup> Benoît, Jacques, *Gisèle et le serpent*, Montréal, Libre Expression, 1981, 252 p.

de Lemelin avec ses *Plouffe*, Ducharme sait ce que c'est.  
Avec mon amitié,

FH

[47]

[non datée]

Cher François Hébert,

Je voulais anéantir Saint-Denys Garneau, mais je me suis attaché à lui au point d'en faire un avatar d'Orphée -- d'où l'obligation de lui creuser un enfer. J'ai toujours fabriqué mes livres ainsi, c'est-à-dire en les laissant se fabriquer eux-mêmes. Le prêche de Mgr Cyrille est un remake de la grande retraite de Mgr Forbin-Janson<sup>1</sup>, parue dans les *Mélanges Religieux* de 1840. Par contre les harangues de mes sauvages et du Cardinal sont de moi. J'aimais beaucoup le Cardinal et Mgr Camille qui avait un faible pour les garçons et qui, cancéreux, avec son teint de paille, sachant qu'il allait mourir comme nous ne le savions nous-mêmes, venait nous faire, avec le sourire, des petites causeries exquises. *Le Ciel* est, certes, un fourre-tout, mais aussi un livre politique, et en 1937, je suis bien obligé de constater que ce que nous faisons de mieux, ce sont des fondations de paroisses; de plus que pour donner notre nationalité québécoise nous n'avions guère d'autres moyens que la chaude-pisse.

Il fallait être un maudit fou pour me lancer, moi, petit médecin de quartier, ne faisant pas partie de la faune littéraire, fort peu instruit, dans une entreprise pareille, à la diable. Il est vrai que tout était facile ici et que jamais je n'ai eu la moindre intention d'être lu dans les grands pays sérieux.

---

<sup>1</sup> Évêque de Nancy, puis missionnaire, le comte Charles-Auguste de Forbin-Janson (1785-1844) séjourna entre 1839 et 1841 au Canada, où ses prêches laissèrent une vive impression.

\*

Ici, parlant de moi, j'allais à vous et à votre machin -- il n'y a pas d'autre chemin --, mais les dieux m'ont attaqué bassement, j'ai été obligé d'avoir recours à mon chirurgien indigène (pour la tête j'ai un psychiatre argentin du Montreal General Hospital, et c'est grâce à lui qu'après mon propre machin illisible que je croyais divin j'ai pu continuer de pratiquer la médecine -- mes enfants ayant encore besoin de moi;) et je sors de ses mains -- enfin, il m'a ouvert un abcès inchio-rectal qui m'obligeait à rester debout et m'enlevait toute idée, le goût même d'écrire... Si j'ai un conseil à vous donner, faites comme Hugo qui écrivait debout à un lutrin. Il ne faut pas prendre fondement au derrière: il lui en prend l'idée, même après soixante ans de mutisme, il crie bien plus fort que la tête, il crie sans mot, c'est un désastre.

Pourrez-vous refaire *la Mourre*? J'en doute. Le jeu lui-même ne nous est pas connu. Et nous sommes un peuple trop prudent pour risquer loyalement notre sort au jeu. Introduisez un élément de tricherie, je ne dis pas. Nous voulons gagner à tout prix. Autrement nous délirons comme vous l'avez fait. Et ce délire équivaut au refus évident de ne point jouer. Gilles Marcotte a probablement mon âge; il vient d'une région où l'échec est tragique<sup>2</sup>. Il a joué un peu avec une grosse mise, Dieu, mais n'a pas fait de surenchère; vite, il s'est rangé d'un côté de l'œuvre, de la critique conçue comme labourage, et n'a pas ménagé ses grands bœufs. J'aime cette modestie foncière, assez honnête pour saluer un beau coup de hasard. S'il vous a remis *la Mourre* avec répulsion, croyez-le: le beau coup n'y est pas. Et c'est un homme qui met l'institution littéraire au-dessus de sa personne: je l'ai traité d'imbécile, il ne m'a pas rejeté pour autant. Et j'admire sa justice. Hélas! j'en suis au point où je ne crée plus. À Mariette B. on a bien arraché la voix, mais je ne l'invente pas, j'en établis

---

<sup>2</sup> Le critique et écrivain Gilles Marcotte est originaire de Sherbrooke.

le constat. J'aurais un conte «Le glas de la Quasimodo», mais il est long (trente pages) et il est vieillot, gaspésien du temps de ma jeunesse, quand nous n'avions pas encore l'électricité.

Amitié,

Jacques Ferron

L'auteur qui ressemble le plus à Louis Hémon<sup>\*3</sup> est André Major<sup>4</sup>.

---

\* Monsieur Ripois.

<sup>3</sup> Ferron fait allusion au roman de Louis Hémon, *Monsieur Ripois et la Némésis*, qui raconte les aventures galantes d'un Français à Londres.

<sup>4</sup> Voir lettre 5, n. 3.

[48]

le 26 10 81<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Un grand vide, ces temps-ci. Vos lettres me sont un réconfort. L'échec de mon «machin» me laisse encore coi. Non tant l'échec d'ailleurs, que l'idée de ne pas m'être rendu compte de l'énormité dudit machin. Je vague tant bien que mal à mes occupations, la famille, l'enseignement, n'y étant pas entièrement (l'ai-je jamais été, d'ailleurs?). Je travaille à me refaire une santé mentale. Le désir de recommencer *La Mourre* me hante, et je passe quelques heures devant la feuille blanche, et les autres, maculées. Et puis je me dis: non, une autre fois, quand je me serai ressaisi. Je pars. Mais je reviens au papier. Et ça recommence. Bof. Un mauvais moment à passer. Quand j'aurai bien compris ce que j'ai fait (et ce que je n'ai pas fait), je serai prêt à reprendre le collier. Pour l'instant, reprenons des forces. Tout n'est pas mauvais dans mon machin: je le sais. Réorganiser tout ça, au besoin en écrivant tout à fait autre chose. Mais écrit-on jamais tout à fait autre chose? On verra. Laissons la marée refluer. Je sais que je sais des choses. Mais quoi? Et comment transmettre un aussi vague sentiment? Ça me vient par éclairs, par détails. Le plan d'ensemble me manque.

Je crois bien que la plus grande réussite de votre prose consiste en l'incertitude qui s'en dégage: on se demande si vous êtes ironique, sérieux ou... incertain vous-même. Vous êtes inconstant. Vu que je suis plutôt instable moi-même, je ne saurais vous le reprocher. Vous passez sans crier gare du sarcasme à la tendresse, de l'ironie à l'apologie, de la raillerie à la commisération, comme un danseur qui danserait pour la seule raison qu'il ne sait sur quel pied danser. Fluidité de l'esprit, qui souffle et ne se fixe sur rien. Au

---

<sup>1</sup> Lettre dactylographiée.



moins, d'autres époques avaient des cartes des vents, fussent-elles approximatives. Mgr Camille avait des points de repères, et son bon sens, et Mgr Cyrille, des garde-fous. Fonder une paroisse, aujourd'hui? Ah! Plutôt: où investir son argent, et quand on n'en a pas, où en trouver (au meilleur compte). Qu'aurait pensé Mgr Camille de la bombe à neutrons? Qu'aurait-il prêché devant des ouailles bronzées, retour de Floride? Voyez-vous votre cardinal, faisant ses comptes, réalisant que les revenus les plus significatifs étaient tirés des revenus des bingos de sous-sol? *Ite bingo est*. Réécrire *Maria Chapdelaine* en commençant comme ça!

Je vous souhaite une bonne santé.

Envoyez-moi, je vous prie, votre «Glas de la Quasimodo».

Amitié,

FH

29/10/81

Cher François Hébert,

Voici le «Glas de la Quasimodo», qui conviendrait mieux à *Réveil rural* qu'à *Liberté*. Le glas a réellement sonné au Cloridorme quand j'y étais pour un nommé Victor Côté et il s'en fallut de peu qu'il ne sonnât pour Madame Marie, la sage-femme de Petite-Anse. Il y a de ça si longtemps; c'était avant l'arrivée de l'électricité. Je suis vieux, très vieux. Et surtout je ne suis pas un homme de Montréal, comme l'est Archambault<sup>1</sup>. Je viens de Trois-Rivières, je viens de Québec, et la dépossession, qui est de plus en plus vraie, ne me convient guère, même si je la prends en considération. Victor Lévy, lui, était furieux.

Quand vous aurez lu le *Glas*, vous me le retournerez...\* *La Mourre*, laissez donc reposer. Écrivez donc plus l'histoire de son auteur, du coup de fièvre qu'il a eu et de sa convalescence. Il n'est pas facile de passer du *Réveil Rural* à la grande littérature. Vous pourriez vous examiner avec la loupe impitoyable de Flaubert.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> L'écrivain Gilles Archambault est né à Montréal en 1933. Ferron était probablement à écrire un article qui reprend en partie ce qu'il dit ici, «Gilles Archambault. Un voyageur distrait et dépossédé», *Livre d'ici*, 11 nov. 1981, sans pagination.

\* Je n'en ai qu'une copie.

[50]

3 nov. [19]81<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Vous blaguez sûrement: votre conte serait plus digne de *Réveil rural* que de *Liberté*? Je ne sous-estime pas *Réveil rural*, ne la connaissant pas; mais ne surestimez pas *Liberté* (si vous avez voulu dire que le *Glas* n'était pas assez bon pour elle). J'ai beaucoup aimé. L'absence de l'électricité ne me contrarie nullement; au contraire, sa venue aura quelque peu perturbé la vie des habitants -- et n'est-ce pas plutôt cela, le feu du ciel, l'électricité, que ce Gaudias Côté aurait dérobée, la confondant avec Dieu? Certes, on n'imagine semblable mésaventure aujourd'hui, vu que tout va de soi (ou rien, comme vous voudrez). Mais il y a grand profit à nous réfléchir dans le miroir de Cloridorme qui, à l'inverse des miroirs déformants, redonne forme à nos masques grimaçants. Ce conte a-t-il déjà été publié? J'aimerais qu'il paraisse dans *Liberté*. J'en ai fait une copie et je le fais lire par le comité. Je suis persuadé qu'on va l'aimer. Je n'attends que votre feu vert. Dépossédés, nous le sommes, oui, et il n'est pas facile de s'y retrouver, dans nos grandes villes. Elles sont en damier, mais comme aux échecs, le difficile n'est pas de voir le plan: il s'agit plutôt de voir venir l'adversaire, et surtout de savoir reconnaître les alliés, et se reconnaître soi-même. Or viennent à manquer, dans les lobes de nos cerveaux, les panneaux indicateurs. Et je crains que nous ne devenions des sous-hommes, téléguidés par les ordinateurs de nos voisins du Sud. Banal? Mais vrai. Je m'en vais justement chez eux, après-demain, au Kentucky et à Chicago. Je\* vais leur parler de la notion de réalité; pour moi, elle est problématique, et le problème, qui fera que nous ne nous

---

<sup>1</sup> Lettre dactylographiée.

\* Don Quichotte (ajouté à la main par François Hébert dans la marge)

comprendrons peut-être pas, c'est que la réalité, pour eux, n'est pas problématique: elle est ce qu'ils en font. Cette adéquation peut-elle nous convenir? J'en doute. Leurs dieux louchent sur tous les pays du globe, et plus particulièrement sur nous. La réalité ne nous convenant guère, nous nous construisons des royaumes, en patenteux que nous sommes, en Salvadoriens (spirituels) que nous sommes. Ce ne serait rien si nos royaumes n'en venaient pas chaque jour à se déclarer mutuellement la guerre. Nos divisions les arrangent: *business as usual, time is money* et *in God we trust*. Dieu ne pouvant plus sauvegarder le français, déifions notre langue! C'est notre dernier recours. Notre Grande Patente. Je crois que nous sommes très menacés, à toutes sortes de niveaux; mais aussi que nous sommes plus forts que nous ne le croyons: sinon, il n'y aurait jamais eu de Loi 101. Je ne suis pas très habile pour traiter de ces questions générales; je vous enverrai quand même le texte de ma communication; il y a peut-être quelques bribes d'idées. (Une Pensée! Qui en a jamais eu? comme demanderait Valéry... qui s'en est pourtant dangereusement approché.)

Amitié,

FH

Cher François Hébert,

La question vous vient tout naturellement: «Ce glas a-t-il été publié?» Non, mais j'ai eu l'impression en le faisant, ces mois derniers, de me pasticher, ou, du moins, ratissant des souvenirs anciens, d'ajouter à la collection de ceux que j'ai déjà écrits. D'ailleurs je reprends des personnages dont je me suis déjà servis tels Peter Bezeau, Madame Marie, Madame Théodora. Mais je n'avais pas encore parlé du glas de la Quasimodo qui sonna de mon temps pour une question de Bible anglaise. Et je finirai par en venir à Rédempteur Fauché dont j'ai beaucoup parlé en passant, le fils de Papa Boss, exécuté par Doudou Boulet et enterré la tête au nord.

La Constitution m'humilie<sup>1</sup>. J'ai beaucoup réfléchi sur notre sort, je n'ai pas trouvé le génocide en douce de Vadeboncœur<sup>2</sup>, mais un ethnocide, une mort de l'âme et du courage. Humilié, je n'ai pas prétendu que nous nous vengerions en français mais en anglais. Nous avons déjà commencé en fournissant à l'Amérique des monstres, tel Lee Oswald<sup>3</sup>, né d'une Franco-Américaine, qui ne connut jamais son père, tel Curtis Lemay<sup>4</sup>, tel le colonel Rhéaume des Bérets verts<sup>5</sup>. Eux, ils ont fourni aux Américains

---

<sup>1</sup> Ferron fait allusion aux événements qui ont entouré le rapatriement de la Constitution à cette époque, avec le consentement du gouvernement fédéral et des neufs provinces anglophones, et en dépit de l'opposition du Québec.

<sup>2</sup> Ferron fait allusion au titre d'un recueil de Pierre Vadeboncœur sur la question nationale, *Un génocide en douce. Écrits polémiques*, Montréal, l'Hexagone, 1976, 190 p.

<sup>3</sup> Lee Harvey Oswald fut l'assassin de John F. Kennedy, en novembre 1963. Il fut lui-même tué par Jack Ruby dans des circonstances mystérieuses dans les jours qui suivirent.

<sup>4</sup> Le général Curtis Lemay fut à la tête du *Strategic Air Command* américain dans les années cinquante. Associé aux heures les plus sombres de la guerre froide et partisan de la guerre nucléaire à outrance, il croyait pouvoir vaincre l'URSS par l'utilisation massive de bombardiers à longue portée capables de rayer ce pays de la carte.

<sup>5</sup> Les bérets verts constituent un corps d'élite de l'armée américaine formé en 1961 par le président Kennedy en vue de contrer les divers

une notion de la réalité plus tangible que ne sera la vôtre dont je suis quand même curieux. Vos voyages me semblent un rien frivoles. Il faudrait en faire des livres à la façon de nos classiques, Faucher de Saint-Maurice<sup>6</sup>, Arthur Buies qui redécouvraient le monde pour nous.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

mouvements de libération nationale du tiers-monde, qui étaient financés en grande partie par l'URSS. Les bérets verts se sont principalement illustrés au Vietnam, où leurs actions, ponctuelles et spectaculaires, ont permis à l'armée américaine de frapper des coups meurtriers contre l'armée nord-vietnamienne. Bien qu'il n'ait pas été possible de déterminer le rôle joué précisément par le colonel Rhéaume, il est probable que ce soit dans le cadre de ce conflit qu'il se soit illustré.

<sup>6</sup> Narcisse-Édouard Faucher de Saint-Maurice (1844-1897) voyagea aux États-Unis et aux Mexique et rapporta des relations hautes en couleurs de ses pérégrinations. Ferron avait préfacé une réédition alors récente de certains de ses textes, *De babord à tribord*, Montréal, L'Aurore, 1975, 282 p.

[52]

16 nov [19]81<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Voici le texte de mon voyage -- frivole? je ne le crois pas -- vain, probablement, en un sens. Dois-je conclure que nous pouvons publier votre *Glas* (ce qui nous honorerait: j'aime ce texte, et F. Ricard aussi l'a aimé)? Il paraîtrait au début de 1982.

J'ai recommencé à écrire, tranquillement, comme un convalescent. Ce n'est pas un jeu, cette fois.

Oswald et autres sont notre tentation, pas nécessairement notre destin.

Amitié,

FH

---

<sup>1</sup> Lettre jointe au texte de la conférence: «Écrire l'Amérique en français: entre réalité et royaume», prononcée par F. Hébert devant la *South Atlantic Modern Language Association*, le 6 nov. 1981.

[53]

19/11/81

Cher François Hébert,

Oui, si vous vouliez publier le «Glas», je serais content. Ce serait mon deuxième dans *Liberté*, le premier s'intitulant «La grande jupe<sup>1</sup>», dont l'héroïne, Madame Marie, de Petite-Anse, se retrouve dans le «Glas». Je compte faire un dernier livre, ce sera un recueil de contes. Après... Je n'ai pas comme vous des années et des années de convalescence.

Je ne connais pas les USA. Une de mes filles, qui s'occupait alors de chevaux, est allé à Salem. Je lui avais demandé de me rapporter des nouvelles des sorcières. On lui a répondu: «Ici, on ne connaît que des *Shopping Centers*.» Parmi mes clients, j'ai un couple de Polonais, né dans le Middle West. C'est à moi qu'ils sont venus demander dans quelle langue ils élèveraient leur fille Andrée. Je leur ai conseillé la langue du voisinage, le français, et ils parlent le français à la maison. Assez spécial, leur abandon de l'anglais (qui leur sert quand même à gagner leur vie dans un cégep). Et madame Dubiel s'est mise au polonais, «une langue très difficile», dit-elle. Ils trouvent que la vie est plus aisée qu'aux USA, un pays très dur, à leur avis.

CDA Haffigan, dans *le Salut de l'Irlande*, se nomme C pour Cadillac. L'idée de Ducharme d'appeler un enfant Chevrolet, parce qu'il aurait été conçu dans une auto de cette marque, m'y a fait penser. Pour CDA, la Cadillac était une aspiration, et de fait, il en eut une -- avec un moteur de Ford, il est vrai. Dans le cas de Chevrolet, il faudrait ajouter l'orientation: *North, South, East, West...* Il est assez curieux que l'*Edsal*,

---

<sup>1</sup> «La grande jupe», *Liberté*, n° 8, mars-avril 1960, p. 100-101.



prénom dans la famille Ford, ait été un fiasco comme voiture.  
Amitiés,

Jacques Ferron

[54]

23-11-81

Cher ami,

Vous avez en effet publié «La grande jupe» dans *Liberté*, mais aussi «La soumission des clercs<sup>1</sup>», où vous dites l'étonnement de Fréchette constatant que Papineau parlait anglais. C'était un paragraphe, dont Jacques Godbout vient de tirer tout un roman, *Les Têtes à Papineau*<sup>2</sup>; ou plutôt une longue nouvelle allégorique, une caricature de nous. Je lui ai écrit qu'il était le Girerd du roman québécois. Ça m'a amusé le temps de la lecture.

Votre «Glas», je l'ai donné à lire à F. Ricard et à R. Melançon qui, comme moi, l'ont beaucoup aimé. Nous sommes heureux de vous publier de nouveau.

J'ai rencontré en France un gars qui venait de Sudbury et qui parlait un français impeccable. Je lui ai demandé s'il parlait anglais. Il a ri, m'a dit qu'il «était» anglais. Il a appris le français, l'a aimé, a épousé une franco-ontarienne et, depuis, a toujours vécu en français. Je l'ai entendu parler anglais; je me suis surpris à l'écouter attentivement, à essayer d'y déceler des intonations françaises. Rien. Aucun accent anglais dans son français non plus (pas comme Trudeau\*, loin de là!). Je devais avoir l'air d'un Inquisiteur! C'était l'époque de *Parti Pris*. Nous étions fort susceptibles, soupçonneux. Souvent le jugement précédait le procès, le sentiment l'intelligence. Cet ami vit maintenant à Moncton. Sera-t-il jamais de notre tribu? Elle est quand même étrange, l'histoire de nos rapports avec les Franco-Canadiens: s'y reproduisent tous nos complexes devant les Lâcheurs (la France) et les Vainqueurs (l'Angleterre), complexes qui n'ont tendance

---

<sup>1</sup> «La soumission des clercs», *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963, p. 194-206.

<sup>2</sup> Godbout, Jacques, *Les Têtes à Papineau*, Paris, Seuil, 1981, 155 p.

\* Ajouté dans la marge: Contre lui et ses sbires, il ne nous restera plus bientôt que la désobéissance civile, je le crains.

à disparaître qu'en face des Américains: ne se sent-on (on exclut celui qui parle\*\*) pas chez soi en Floride, colonie (imaginaire) du Québec?

Fidèlement,

FH

---

\*\* Ajouté dans la marge: Je n'y suis jamais allé.

26/11/81

Cher François Hébert,

«Scholar», les Américains vous demandent, vous allez ici et là, parlez beaucoup et l'on vous écoute: vous êtes mon homme. Voici, j'ai commencé une cabale. Le vieux Chanoine a déjà eu son timbre d'Ottawa, commémorant son héros incongru<sup>1</sup>: qu'il le digère, ce sera long, mais en attendant, pas de monument, il y aurait l'air d'une grenouille en soutane. Le monument qu'il faut ériger, c'est à la gloire du *Déserteur*, deux fois conscrit, qui a été conséquent, qui a mangé de la misère, qu'on a honni. C'est d'autant plus important, urgent de lui élever ce monument que cette fois on nous impose ni plus ni moins la conscription à perpétuité.

Et où fuir? Dans les bois, dans les marécages comme des esclaves marrons? Ce n'est plus possible, on nous débusquerait. Et fuir tous ensemble, comment? J'ai beau chercher, je ne trouve pas d'autre place que sur un piédestal, le plus haut possible. Et c'est tellement simple, tellement naïf et sensé que Gilles Marcotte, qui a la déraison en sainte horreur et le goût de l'ordre, dira mais oui, mais oui au monument, et on lui fera bénir, il est d'âge à être évêque, cardinal et Prix David.

Je compte sur vous pour l'embrigader, pour le pousser en avant de la procession.

Et ça ira!

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Il s'agit du chanoine Lionel Groulx, à qui Ferron reprochait d'avoir érigé Dollard des Ormeaux en héros national canadien-français, alors que Ferron, qui croyait Chénier plus digne du titre, considérait que Dollard était tout au plus un brigand.

[56]

2 déc [19]81

Cher Jacques Ferron,

Votre déserteur me plaît et me déprime. Quelle misère! Il y a eu la «grande noirceur», voici la «petite blancheur», blafarde, des petits matins, après la cuite. Soyons des «progressistes-conservateurs», comme André Payette<sup>1</sup>! Il y a eu la «révolution tranquille»: faisons maintenant la «guerre pacifique». Fuyons sur place. Opposons un véto qui n'est pas un véto. Payons-nous de mots.

Autre projet de statue: Trudeau fouettant Baptiste et ce dernier bouche bée comme la Thérèse du Bernin et les yeux exorbités comme une grenouille.

Ou alors un rhinocéros avec une grenouille sur le chef, en guise de couronne.

Aux Anglais le Coca-Cola, aux Indiens le Pepsi et à nous le Kik (cf. une de vos *Escarmouches*<sup>2</sup>).

Merde.

A peu près la seule chose qui me console ces temps-ci, c'est que *Le Devoir* montre un peu de nerf.

Avancez en arrière!

«What God and nature put together, let no factious man take it apart», disait John A. MacDonald, que citait l'autre jour le président du Conseil du Trésor fédéral<sup>3</sup>. C'est la guerre sainte contre l'Infidèle Lévesque.

Le rouleau-compresseur: on va nous asphalter.

Défendons donc la Reine! Demandons à rester sujets britanniques -- au point où nous en sommes.

---

<sup>1</sup> André Payette fut journaliste à Radio-Canada, y animant jusqu'en 1977 l'émission d'information *le 60*. Il devint conseiller principal en matière de communications du premier ministre Joe Clark et milita par la suite au sein du parti progressiste-conservateur.

<sup>2</sup> «Coke-pep-kik», dans *Escarmouches. La longue passe*, t. 1, Montréal, Leméac, 1975, p. 204-207.

<sup>3</sup> Donald Johnston occupait alors ce poste au sein du gouvernement de Pierre Elliott Trudeau.

Seule une femme pourrait le faire, et j'espère qu'un jour prochain une femme le fera: gifler Trudeau. Devant les caméras. Une statue à Lionel Groulx? Non: à Gilles Latulippe. Amitiés,

FH

4 mars 1982

Cher ami,

Votre conte paraîtra incessamment dans le numéro 140 de *Liberté*, et je vous remercie encore de nous l'avoir prêté<sup>1</sup>. Nos pages vous sont ouvertes si vous avez autre chose à nous offrir -- et pourquoi pas, si ça vous chante, de brefs comptes rendus de livres pour notre chronique *Pour non-liseurs?*

Il faut bien gagner sa croûte et j'ai peu écrit ces derniers mois, me contentant (façon de parler) d'enseigner (quoi? je ne sais trop... *la littérature*, j'imagine) et de lire des manuscrits pour les Quinze -- notamment l'autobiographie de François Schirm<sup>2</sup>, ce hongro-germano-austro-franco-vietnamo-algéro-qubécois(!) qui a passé quinze ans de sa vie dans les pénitenciers canadiens et raconte tout ça de façon très vraie et émouvante -- ce sont un peu ses *Souvenirs de la maison des morts*<sup>3</sup> -- «ils» ne l'ont pas cassé, il n'a renoncé à rien, on ne l'a pas fondu en péquiste. De voir à quel point cet apatride nous aura aimés en sidérera plusieurs, je pense. Il y a chez Schirm une telle droiture et une telle lucidité qu'on ne pourra plus se caler dans son fauteuil comme avant. Il est dur mais sans haine; généreux sans complaisance. Tous les points sur les i, comme des balles: une pour Trudeau (*et al.*), une pour Vallières, une pour chaque avocat véreux, une pour le juge Sabourin<sup>4</sup> (dans son cadavre), une pour Michel Roy (l'ex-directeur d'Archambault), etc. Tous les noms, tous les faits

---

<sup>1</sup> «Le glas de la Quasimodo», *Liberté*, n° 140, mars-avril 1982, p.11-36.

<sup>2</sup> Schirm, François, *Personne ne voudra savoir ton nom*, Montréal, Quinze, 1982, 211 p.

<sup>3</sup> Les *Souvenirs de la maison des morts* ont été inspirés à Dostoïevski par ses années de bagne en Sibérie, où il fut déporté de 1849 à 1853.

<sup>4</sup> André Sabourin (1916-1965) fut juge à la Cour supérieure du Québec de 1962 à 1965.

sont là. Un livre terrible, à la lumière duquel toute littérature pâlit.

J'ai rencontré votre sœur Marcelle; elle m'a paru bien bavarde, mais sympathique. Pendant quelques instants, elle m'a confondu avec François Ricard, je ne sais pourquoi. C'était au lancement de *Mont-Royal*<sup>5</sup>, un livre de Robert Marteau que (le livre et l'homme) j'aime.

J'espère que votre santé est bonne, et votre moral aussi, et je vous salue bien amicalement.

F. Hébert

---

<sup>5</sup> Marteau, Robert, *Mont-Royal*, Paris, Gallimard, 1981, 178 p.



[58]

[fin mars 1982]

Cher François Hébert,

Boileau, devenu sourdaud, perdit la voix. Ma sœur Marcelle, au petit matin de sa dernière brosse, tomba de son perron, en rentrant chez elle, et se fractura le rocher. Depuis, elle ne boit que du thé et, à l'encontre de Boileau, parle plus souvent qu'à son tour et, quitte à vous confondre avec François Ricard, réussit assez bien à cacher sa petite infirmité. Elle monologue gentiment [sic]. Je la trouve beaucoup plus agréable au thé qu'au vin, lequel la rendait socialiste sanguinaire, elle la mieux nantie de la famille. Elle adore «le petit peuple» et ne manque pas une exposition à Drummondville, charmée d'être écoutée avec attention comme une personne sérieuse.

Cette autobiographie de François Schirm plaira. Nous avons toujours recherché les conseillers étrangers qui, eux, n'ont pas le nez collé sur la vitre. Nous faisons assez poissons rouges. Qu'aurait été le Docteur Jean-Olivier Chénier<sup>1</sup> sans Amaury de Girod? Chénier a réussi, grâce à sa mort et à la *Légende d'un peuple*, à devenir le brave des braves, le héros national. Le dit Amaury de Girod<sup>2</sup>, au lieu d'écrire son autobiographie, se suicida, Dieu merci, et devint à cause de cet acte de lucidité le lâche des lâches. Schirm a quand même commis l'erreur de s'en prendre à un armurier; il aurait été tellement plus simple de faire une collecte et de les acheter,

---

<sup>1</sup> Ferron considérait le patriote Jean-Olivier Chénier (1806-1837) comme notre plus grand héros. Il vouait une admiration sans bornes à ce patriote qui était lui aussi médecin: en plus de donner son prénom à un de ses enfants, Ferron a écrit une pièce de théâtre (*Les Grands Soleils*) et consacré de nombreux efforts pour faire sacrer Chénier héros national québécois.

<sup>2</sup> Le patriote d'origine suisse Amury Girod (1800?-1837), jugeant qu'il devait aller chercher des renforts, ne se présenta pas à St-Eustache où il devait faire jonction avec Chénier, qui tomba au combat le 14 décembre 1837. Girod ne put que s'enfuir et, le 17 décembre 1837, il se brûla la cervelle alors qu'il allait être capturé. Son erreur au moment critique lui a valu de passer devant l'histoire pour un lâche.

[58]

[fin mars 1982]

Cher François Hébert,

Boileau, devenu sourdaud, perdit la voix. Ma sœur Marcelle, au petit matin de sa dernière brosse, tomba de son perron, en rentrant chez elle, et se fractura le rocher. Depuis, elle ne boit que du thé et, à l'encontre de Boileau, parle plus souvent qu'à son tour et, quitte à vous confondre avec François Ricard, réussit assez bien à cacher sa petite infirmité. Elle monologue gentiment [sic]. Je la trouve beaucoup plus agréable au thé qu'au vin, lequel la rendait socialiste sanguinaire, elle la mieux nantie de la famille. Elle adore «le petit peuple» et ne manque pas une exposition à Drummondville, charmée d'être écoutée avec attention comme une personne sérieuse.

Cette autobiographie de François Schirm plaira. Nous avons toujours recherché les conseillers étrangers qui, eux, n'ont pas le nez collé sur la vitre. Nous faisons assez poissons rouges. Qu'aurait été le Docteur Jean-Olivier Chénier<sup>1</sup> sans Amaury de Girod? Chénier a réussi, grâce à sa mort et à la *Légende d'un peuple*, à devenir le brave des braves, le héros national. Le dit Amaury de Girod<sup>2</sup>, au lieu d'écrire son autobiographie, se suicida, Dieu merci, et devint à cause de cet acte de lucidité le lâche des lâches. Schirm a quand même commis l'erreur de s'en prendre à un armurier; il aurait été tellement plus simple de faire une collecte et de les acheter,

---

<sup>1</sup> Ferron considérait le patriote Jean-Olivier Chénier (1806-1837) comme notre plus grand héros. Il vouait une admiration sans bornes à ce patriote qui était lui aussi médecin: en plus de donner son prénom à un de ses enfants, Ferron a écrit une pièce de théâtre (*Les Grands Soleils*) et consacré de nombreux efforts pour faire sacrer Chénier héros national québécois.

<sup>2</sup> Le patriote d'origine suisse Amury Girod (1800?-1837), jugeant qu'il devait aller chercher des renforts, ne se présenta pas à St-Eustache où il devait faire jonction avec Chénier, qui tomba au combat le 14 décembre 1837. Girod ne put que s'enfuir et, le 17 décembre 1837, il se brûla la cervelle alors qu'il allait être capturé. Son erreur au moment critique lui a valu de passer devant l'histoire pour un lâche.

ses chers petits fusils. Et puis j'en suis venu à l'opinion que de 1963 à 1970, le terrorisme québécois a été une expérience académique froidement menée des USA. Quand j'ai vu s'envoler Mario Bachand, pauvre garçon sans aucun moyen, pour les îles Saint-Pierre et Miquelon, question d'emmerder les Français, j'ai fondé le Rhinocéros<sup>3</sup>, toujours renfrogné et bien portant, et dont la plus grande victoire est de l'avoir emporté sur celui d'Ionesco. Ionesco, rencontrant Marcel Rioux, a bien voulu admettre sa défaite.

Je lis, très impressionné, des best-sellers américains. Une de mes filles, Marie, est bibliothécaire (comme une fille de Langevin<sup>4</sup>, d'Albert Brie<sup>5</sup> et de Robert Élie<sup>6</sup> - assez curieuse cette influence du père!) et m'en signale les meilleurs. Et puis je fabrique, sans trop me presser, mes deux derniers livres: *Le Pas de Gamelin* et un recueil de contes dont le titre reste hésitant: *Contes du pays perdu* ou *Contes de l'adieu*, je ne sais trop encore. J'ai eu 61 ans, le 20 janvier dernier, et j'ai enfin admis un déclin qui, depuis cinq ou six ans, me faisait horreur. Il est ennuyeux tout simplement. Il s'agit de ne pas en faire étalage et d'acquiescer une vertu à laquelle je n'avais eu recours, la discrétion.

En bonne amitié,

Jacques Ferron

Je fais aussi quelques menus travaux, servant parfois de consultant à monsieur de Beaubien du Conseil des Arts. Ainsi, je viens de recommander qu'on aide Jean Éthier-Blais, que je

---

<sup>3</sup> Le Parti rhinocéros fut fondé à l'automne 1963.

<sup>4</sup> L'écrivain André Langevin a notamment écrit *Poussière sur la ville*, roman paru en 1953.

<sup>5</sup> Albert Brie publiait à cette époque des pensées, maximes et aphorismes dans *Le Devoir*. Ils ont été compilés dans *Le mot du silencieux* (1978) et *Le retour du silencieux* (1989).

<sup>6</sup> Robert Élie, romancier, auteur, entre autres, de *La fin des songes* (1950).

n'aime guère, à cause du paysage lunaire de Sudbury<sup>7</sup>, comme quoi les vapeurs sulfureuses n'ont pas que des inconvénients. Et ce matin, avant vous, j'écrivais à Mgr Haziël Aganier, auditeur extrajudiciaire du Tribunal ecclésiastique de Montréal «en vue d'une déclaration de nullité religieuse d'un mariage» dans une cause tout à fait farfelue... Le plus farfelu est de paraître par moments un Monsieur respectable -- c'est justement un des effets de la vertu de discrétion.

---

<sup>7</sup> L'écrivain et critique Jean-Éthier Blais (1925-1995) est né à Sturgeon Falls, près de Sudbury, où il a par ailleurs fait ses études classiques.

[59]

le 13 avril 1982

Cher Jacques Ferron,

Je m'extirpe lentement de la glu universitaire, j'ai enfin un petit moment pour vous répondre. Vous aurez, j'espère, reçu le numéro de *Liberté* contenant votre conte<sup>1</sup>, et j'espère que nous n'aurons pas fait trop d'erreurs en le retranscrivant. Ceux qui m'en ont parlé l'ont beaucoup aimé. Vous savez que, si vous avez d'autres textes à publier, nos pages vous sont ouvertes. Par ailleurs, le Schirm paraîtra bientôt (début mai -- peut-être aurez-vous envie de venir au lancement?) et je vous en enverrai un exemplaire: le témoignage de Schirm n'est pas banal, c'est le moins qu'on puisse dire. Vous avez raison: le fait qu'il soit étranger n'y est pas pour rien. Comme en chimie, c'est un catalyseur, et l'eau de notre bocal prend des teintes que nous ne discernions pas, ou mal. Schirm est un héros (si ce mot a encore un sens), moins par ses actes, somme toute anodins, voire déplacés, que par sa rectitude, sa foi, sa détermination, son sang-froid, son goût de vivre (mais pas à tout prix ni n'importe comment).

D'autre part, nous avons reçu un manuscrit que j'ai envie de vous donner à lire, je vais vous dire pourquoi. Il s'agit de la traduction (par son neveu, je crois) de l'autobiographie (en fait écrite par un journaliste anglais, «dictée» par lui) de J.E. Bernier<sup>2</sup>, capitaine et explorateur de l'Arctique, publiée en 1939 à Ottawa, jamais lue par les francophones(!). Bernier raconte ses soixante ans en mer et bien que ce soit un peu long, c'est intéressant à plusieurs points de vue, comme du Conrad parfois, mais aussi comme témoignage de ce qu'était la

---

<sup>1</sup> «Le glas de la Quasimodo», *Liberté*, n° 140, mars-avril 1982, p.11-36.

<sup>2</sup> Navigateur, Joseph-Elzéar Bernier (1852-1934) sillonna les mers arctiques canadiennes. En 1909, il dévoila solennellement à l'île Melville une plaque proclamant la souveraineté canadienne sur l'Arctique. Ses souvenirs furent réédités dans *Les mémoires de J.E. Bernier. Le dernier des grands capitaines*, Montréal, Quinze, 1983, 205 p.

vie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du nôtre. Ce Bernier était un fonceur, un pionnier; trop peu souvent nous reconnaissons-nous en de tels personnages. Je ne dis pas que j'admire ce Bernier, qui parle plus de Wolfe que de Montcalm, d'argent et de commandement que de métaphysique -- si je puis dire, il avait, même en mer, les deux pieds sur terre... Comme des Anglais (Williamwood, un certain E.T.(?), un certain A.H.H.(?)) ont fait des préfaces, avant-propos, etc., j'ai pensé à vous pour une postface, sachant qu'à la fois le fleuve et la vie avant les MacDonald vous sont chers -- mais ce n'est qu'une idée et peut-être que ça ne vous tente pas du tout. Si vous êtes curieux et ne fût-ce qu'éventuellement intéressé à écrire quelques pages sur ce Bernier (que nous publierons à l'automne), dites-le moi et je vous envoie la version française.

Votre «discrétion» vous honore et m'impressionne: puissé-je ne pas oublier, quand elle servira, votre leçon.

Bien à vous,

FH

[60]

17/04/82

Cher François Hébert,

Pour cette postface, je vous conseille Gérard Pelletier<sup>1</sup>: il a un compte à régler avec le capitaine. Son grand-père, constructeur de goélette, en laissa partir une sans s'être fait payer. Ce fut sa ruine, le départ vers les États-Unis, puis le laborieux retour au pays, Nicolet, les grandes voiles de l'Action Catholique...

Pourquoi ce capitaine Bernier a-t-il écrit en anglais? Mon Dieu! il en fut de même pour un des chefs-d'œuvre de notre littérature: *Le rêve de Kamalmouk*<sup>2</sup>. Il ne faut peut-être pas le dire, mais Marius Barbeau<sup>3</sup> l'a d'abord publié en anglais, à Toronto, avant de le repêcher au lasso, si je puis dire. J'ai le plus grand respect pour ces Prométhéens. Le colonel Amyot<sup>4</sup>, par exemple. Il alla aux USA apprendre l'industrie, revint à Québec, fonda la *Dominion Corset*, et ce fut lui qui paya le monument Garneau sur la colline parlementaire où notre cher historien est aussi confortablement assis qu'un habitant, premier marguillier d'une petite paroisse perdue, dans sa cuisine.

Un livre qui nourrit nos père après la Conquête fut le récit d'un naufragé, le Père Crespel<sup>5</sup>. Il avait pris place, le

---

<sup>1</sup> Journaliste, Gérard Pelletier (1919-1997) fit le saut en politique fédérale avec Jean Marchand et Pierre Trudeau en 1965. Il fut dans le gouvernement de ce dernier successivement secrétaire d'État puis ministre des Communications. Il se retira de la politique active en 1975.

<sup>2</sup> Barbeau, Marius, *Le rêve de Kamalmouk*, Montréal, Fides, 1948, 231 p.

<sup>3</sup> Anthropologue et folkloriste, Marius Barbeau (1883-1969) a consacré sa vie aux recherches sur le folklore et les traditions populaires, particulièrement ceux des peuples autochtones.

<sup>4</sup> Georges-Élie Amyot (1856-1930) fut une des figures les plus importantes du monde des affaires de son époque: il fut, entre autres, président de la *Quebec Paper Box*, de la *Dominion Corset* et de la Banque nationale du Canada.

<sup>5</sup> Emmanuel Crespel (1703-1775) était un Récollet français qui publia en 1742 le récit du naufrage de son bateau au large de l'île d'Anticosti; son témoignage frappa assez l'imagination des Canadiens pour connaître plusieurs rééditions au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

malheureux, sur un vaisseau piloté par un Canadien. Les vaisseaux français passèrent, pas le sien. Nous étions pris, plus moyen de sortir. Et si d'aventure, on était enlevé, quelle difficulté pour revenir! C'est le thème de *l'Enfant perdu et retrouvé*<sup>6</sup>, autre fabuleux succès de librairie. Et je vous avoue avoir écrit *Le Saint-Élias*<sup>7</sup> et lui avoir donné pour capitaine un nommé Maheu (le fondateur de *Parti pris*) pour rompre le verrou du Golfe, pour donner une porte à notre pays. Maheu m'avait déjà dit: «Il n'y a pas moyen de s'en sortir seul. J'ai remarqué que tous ceux qui l'ont fait ont tourné mal...»

Je me laisse aller à la dérive\* ...

En bonne amitié,

Jacques Ferron

---

<sup>6</sup> Cholet, Pierre, *L'enfant perdu et retrouvé*, Montréal, Beauchemin, 1950, 124 p.

<sup>7</sup> *Le Saint-Élias*, navire du roman du même nom, parcourait les mers, contribuant ainsi à rompre l'isolement dans lequel les Canadiens étaient confinés au XIX<sup>e</sup> siècle. Le capitaine du Saint-Élias porte en effet le nom du militant indépendantiste Pierre Maheu (1939-1979).

\* Ou plutôt, j'entrevois la suite, la bagarre du PSQ et du RIN, Maheu dans l'un, moi dans l'autre... La difficulté d'être, au fond. (Note de Ferron).



[61]

28-4-82

Cher Jacques Ferron,

J'ai passé la semaine dernière à Québec pour le Salon du livre et j'en reviens épuisé, grippé, vidé. Imaginez: côtoyer pendant des journées les Léandre Bergeron, Lise Payette, Jean Royer<sup>1</sup> et autres vedettes du chô-bizz littéraire local. Qu'allais-je y faire, me demanderez-vous. Eh bien, donner le prix Robert-Cliche, entre autres! Votre sœur, Madeleine cette fois, se trouvait là, sur l'estrade d'honneur, avec moi (et un maire, un ministre, Naïm Kattan<sup>2</sup>, etc.); elle avait l'air un peu perdu et ça me l'a rendue sympathique. Tout le contraire de Marcelle, non?

Autre sujet: j'envisage de faire un livre fait de témoignages d'écrivains sur le mythe des Plaines d'Abraham. N'est-ce pas que cette petite bataille a pris d'immenses proportions dans nos têtes, à notre insu ou pas? Pensez-vous que c'est une bonne idée? Et vous tente-t-elle personnellement? Je vous transmets votre cachet pour «Le Glas» et vous salue bien fraternellement. J'ai hâte de lire vos derniers contes.

FH

---

<sup>1</sup> L'écrivain Jean Royer était à cette époque critique littéraire au *Devoir* et dirigeait la revue de poésie *Estuaire*.

<sup>2</sup> Le romancier, nouvelliste et dramaturge d'origine irakienne Naïm Kattan dirigeait à cette époque le Service des lettres et de l'édition du Conseil des Arts du Canada.

Cher François Hébert,

Domage que Paul Claudel soit mort! Il avait son idée, je crois, sur les Plaines d'Abraham. *L'Échange* le laisse entendre. Cette bataille bizarre a pour le moins libéré Bougainville<sup>1</sup> qui, dès 1763, avec l'aide d'Acadiens, fondait un établissement aux Malouines. Et Bougainville est le prédécesseur de De Kerguelen<sup>2</sup>, cet amiral fou, naviguant avec sa maîtresse, qui croyait trouver dans l'Antarctique une terre de miel et de lait; il avait demandé au Roi sa part d'Acadiens, trop pressé cependant pour les attendre. Vous aurez deviné qu'il a inspiré à Claudel son *Soulier de satin*.

J'ai été heureux de vous rencontrer lors de cette folle réunion où l'on fit rendre gorge aux Anglais. Du moins j'ai eu l'impression que mon ami Ellenwood venait faire amende honorable, la corde au cou, pour se faire pardonner le Révérend Ellenwood<sup>3</sup> qui, coiffé d'un tuyau de poêle, avait traversé le Québec sans rien y voir. Et j'ai entendu Madame Betty Bednarski<sup>4</sup> parler anglais pour la première fois -- un anglais plat. Élevée en Angleterre, belle-fille de l'Architecte de l'île de Wight, elle aurait pu en tirer de meilleures sonorités. «Pourquoi ne nous traduisez-vous pas comme nous le faisons?», a demandé Ellenwood.

---

<sup>1</sup> Voir lettre 33, n. 2.

<sup>2</sup> Voir lettre 33, n. 1.

\* Noté dans la marge: Son grand-père, missionnaire presbytérien.

<sup>3</sup> Le Révérend Ellenwood, père de Ray Ellenwood, un des traducteurs de Ferron, évoque le personnage du Révérend Soçauze dans «Les deux lys», conte publié dans *La conférence inachevée*. Ce personnage unilingue, qui incarne une certaine volonté d'assimilation de la minorité francophone, a une attitude qui offre un contraste marqué avec la francophilie de Ray Ellenwood; ce retournement explique aussi sans doute la méfiance professée par Ferron à la fin de la lettre. Ferron se plaisait à intégrer des personnes ayant existé et possédant un lien avec lui ou sa famille à ses œuvres de fiction.

<sup>4</sup> Betty Bednarski, traductrice et critique de Jacques Ferron.

La lèpre qui nous a tenus à l'écart nous donnerait à présent autorité. Je reste méfiant et garde le grelot à portée de main.

Amitiés,

Jacques Ferron

[63]

21 mai 1982

Cher Jacques Ferron,

J'ai recommencé à écrire. Au fond, avais-je cessé? Je crois que je n'en serai jamais capable -- de cesser, je veux dire. Mes neurones ont pris ce pli, et vogue la galère. Ce n'est pas facile, vous vous en doutez, après *La Mourre*, cette folle équipée dans un vaisseau fantôme. Mais j'ai pris le parti, suivant en cela votre conseil, non de refaire ce livre impossible, mais de raconter l'histoire de son auteur, atteint de presque toutes les maladies mentales, devenu une manière de spectre et essayant de redevenir un homme. Comment dire? Je ne suis pas allé dans l'au-delà, mais j'ai toutes les peines du monde à en (?) revenir. Mon principal problème est la distance à créer entre moi et cet auteur; l'emploi de la troisième personne du singulier n'est qu'une technique et ne résout pas la difficulté. Je m'acharne. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec tout ça.

*Patience dans l'azur*<sup>1</sup> de H. Reeves est un livre qui m'a vivement intéressé. Je savais des choses, mais tout ça est mis en ordre de façon remarquable. Les recherches des savants sur le temps et sur l'espace valent bien les balbutiements des poètes; tantôt elles inspirent ceux-ci, tantôt confirment leurs intuitions. L'idée que je suis composé de millions de quarks me stupéfie. Reste la question: pourquoi tout ça, nous, l'univers, etc. plutôt que rien? J'imagine Dieu même se la posant,

---

<sup>1</sup> Reeves, Hubert, *Patience dans l'azur. L'évolution cosmique*, Sillery, 1981, Presses de l'Université du Québec, 258 p. /

[63]

21 mai 1982

Cher Jacques Ferron,

J'ai recommencé à écrire. Au fond, avais-je cessé? Je crois que je n'en serai jamais capable -- de cesser, je veux dire. Mes neurones ont pris ce pli, et vogue la galère. Ce n'est pas facile, vous vous en doutez, après *La Mourre*, cette folle équipée dans un vaisseau fantôme. Mais j'ai pris le parti, suivant en cela votre conseil, non de refaire ce livre impossible, mais de raconter l'histoire de son auteur, atteint de presque toutes les maladies mentales, devenu une manière de spectre et essayant de redevenir un homme. Comment dire? Je ne suis pas allé dans l'Au-delà, mais j'ai toutes les peines du monde à en (?) revenir. Mon principal problème est la distance à créer entre moi et cet auteur; l'emploi de la troisième personne du singulier n'est qu'une technique et ne résout pas la difficulté. Je m'acharne. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec tout ça.

*Patience dans l'azur*<sup>1</sup> de H. Reeves est un livre qui m'a vivement intéressé. Je savais des choses, mais tout ça est mis en ordre de façon remarquable. Les recherches des savants sur le temps et sur l'espace valent bien les balbutiements des poètes; tantôt elles inspirent ceux-ci, tantôt confirment leurs intuitions. L'idée que je suis composé de millions de quarks me stupéfie. Reste la question: pourquoi tout ça, nous, l'univers, etc. plutôt que rien? J'imagine Dieu même se la posant,

---

<sup>1</sup> Reeves, Hubert, *Patience dans l'azur. L'évolution cosmique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1981, 258 p.

perplexe, en regardant à la télévision les derniers développements du loufoque conflit des Malouines<sup>2</sup>.

Amitié,

FH

---

<sup>2</sup> Les Malouines, occupées par le Royaume-Uni depuis 1832, furent attaquées puis occupées en avril 1982 par l'Argentine qui en revendiquait la propriété. L'armée britannique en reprit le contrôle complet le 14 juin 1982, sans toutefois que ne soit réglé le différend entre les deux pays.

26/05/82

Cher François Hébert,

En 1810, les Argentins repoussèrent les Anglais qui, portés sur le corned beef, s'attaquaient à la pampa par le Rio de la Plata. Il ne leur en fallut pas plus pour penser qu'ils pouvaient se débarrasser des Espagnols, le firent et donnèrent à Bolivar<sup>1</sup> sa mission libératrice. Et les voici revenus à la gloire de leurs origines, en guerre avec cette Angleterre providentielle. Les Malouines n'est pas une affaire loufoque; beaucoup de petites nations y retrouveront leur fierté. *Che Argentina!* *Che* est un idiotisme qui traduit une admiration amoureuse.

Mais soyez sans crainte: ces Malouines me ramènent à votre sacré livre. Cherchant la vie de Bougainville, je suis tombé sur celle de ce fol amiral de Kerguelen qui, avec une Louison dans sa cabine, partit à l'assaut de l'Antarctique comptant y trouver, par-delà ses murailles glacées, un continent de miel et de lait, le paradis, quoi! Et ce fut un beau désastre, un peu comme celui de Don Rodrigue dans *Le Soulier de satin*. J'ai relu la pièce de Claudel, excellent modèle de composition pour qui veut flirter avec le grandiose sans sombrer dans la confusion et la parlote. Et vous êtes drôlement bien motivé: après avoir inspiré une sorte d'horreur à Gilles Marcotte, devenez par magie son *che* François Hébert. J'oublierais un peu le diable. Dieu vous sera plus propice. Il a d'ailleurs besoin de vous. Le Verbe laissé à lui seul est une manière de vent cosmique. Dans le ciel noir Dieu est dément. C'est Adam qui

---

<sup>1</sup> Les Anglais n'ont pas, en 1810, attaqué l'Argentine. Au contraire, ils ont apporté leur soutien à l'insurrection qui débuta en cette année et qui mena à la proclamation de l'indépendance argentine en 1816. Quant au libérateur Simón Bolivar (1783-1830), s'il a contribué de façon décisive à l'indépendance de plusieurs pays d'Amérique latine, il n'a jamais participé à l'insurrection argentine. Il s'activait plutôt, en 1810, à libérer la Colombie.

nomme les choses. Fournissez-vous d'un vocabulaire correct, harnachez-le. Il parlera (ou écoutera) de très-haut, quitte à déléguer sa distante autorité au Roi d'Espagne, comme c'est le cas dans *Le Soulier de satin*. L'ennui dans notre pays, assez plat, j'admets, c'est que nous manquons d'instances intermédiaires et qu'il n'est pas facile de travailler en hauteur... Tiens! Gilles Marcotte en Roi d'Espagne, investi par l'ancien dément, le Tout-Puissant bien harnaché, portant sur sa tête la calotte rose du ciel.

Je vous souhaite bien du plaisir, *che* Hébert.

Jacques Ferron



[65]

19 juin 1982

Cher Jacques Ferron,

Vous me parlez souvent de ce Kerguelen: ses avatars ne sont-ils pas René Daumal<sup>1</sup>, Hubert Aquin? S'il existe une biographie de ce curieux voyageur, indiquez-moi où je puis la trouver. À propos de drôles de ziques, je tombe sur un fait divers du *Devoir* au sujet d'un certain Jean Clermont<sup>2</sup>, accusé pour la nième fois de vol et qui se dit descendant d'Éric le Rouge et fils légitime du maréchal von Paulus<sup>3</sup>. Condamné, il dit à l'auditoire: «On me condamne sans preuve; c'est le Canada, que voulez-vous.» Pas mal.

Je travaille, mais c'est laborieux, très: un mois pour cinq pages; pas mon rythme ancien! Difficile de m'y faire. Mille hésitations, ratures, doutes, déceptions, recommencements. Est-ce que ça fera un roman? On le saura en l'an 4000.

Che Ferron, franchement, quel intérêt trouvez-vous à nos tribulations?

Je serai en Espagne en juillet, à Londres un peu, à Paris surtout (a/s Julio Cortázar, 4 rue Martel, Paris 75010).

FH

P.S. Ducharme: «Je suis un habitant.»

---

<sup>1</sup> René Daumal (1908-1944), poète français proche des surréalistes qui s'intéressa à la métaphysique, à la spiritualité et à l'inconscient.

<sup>2</sup> Voir Deshaies, Guy, «Un descendant d'Éric le Rouge coupable de viol», *Le Devoir*, 4 juin 1982, p. 4, et Deshaies, Guy, «Coupable de viol, Clermont demande d'être interné deux ans», *Le Devoir*, 18 juin 1982, p. 3.

<sup>3</sup> Il s'agit vraisemblablement du maréchal Friedrich Paulus (1890-1957). Ce militaire allemand, chargé par Hitler de prendre Stalingrad, fut capturé par les Soviétiques le 2 février 1943, suite à plusieurs mois de combats acharnés.

[66]

24/06/82

Cher François Hébert,

Qu'entendez-vous par nos tribulations? L'adversité par elle-même ou l'adversité considérée dans un sentiment religieux? Les premières rebutent, les autres sont salutaires. Quel intérêt trouverais-je à vos tribulations? Vous n'en auriez pas que j'éprouverais de l'intérêt pour vous tout simplement parce que je vous connais un peu, curieux d'en apprendre davantage... Je pourrais vous retourner la question.

De l'évier, dans mon bureau, une araignée sort et monte dormir au sec dans le fond du verre à boire. J'ai immédiatement averti l'homme de ménage, un Belge qui me trouvait déjà un peu bizarre, de la laisser en paix. Si je protège cette visiteuse, je dois lui ressembler. J'écris des lettres comme elle tisse sa toile, comptant vous y prendre un peu<sup>1</sup>.

L'Amiral de Kerguelen, un avatar d'Hubert Aquin? Aquin m'a toujours paru sérieux, bien mis. La dernière fois que je l'ai vu, il portait même un œil de verre, surpris que je m'en rende compte: «C'est que vous êtes médecin.» Ma profession l'intriguait probablement. Moi, qu'il fût irlandais. En Irlande, les poètes sont rois et ne doutent de rien. Tel ce fameux Monsieur Joyce qui, avant même d'avoir écrit, entrait dans les théâtres sans payer en disant à la guichetière qu'il était James Joyce<sup>2</sup>. Aquin se cherchait-il un continent clément dans l'Antarctique, comme l'amiral? Cela se pourrait. Il connaissait la navigation et nous nous accordions sur Hamlet, prince danois qui délivre l'Angleterre de la douane d'Elseneur<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Ferron avait d'abord écrit: «content que vous me répondiez.»

<sup>2</sup> Voir «Des sables, un manuscrit», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 107-108.

<sup>3</sup> La ville d'Elseneur, au Danemark, est située à un endroit où la Baltique n'a que cinq kilomètres de large. La couronne danoise y avait établi une douane qui taxait les navires désireux d'y passer. Comme en

La vie d'Yves de Kerguelen, votre libraire vous la trouvera, mais demandez-lui pour commencer celle de Bougainville qui, libéré de Québec, fonde les Malouines, publie son voyage dans le Pacifique, surtout intéressant par le supplément de Diderot.

Votre Jean Clermont a de quoi intéresser un fabulateur. L'Union des Écrivains devrait en réclamer la charge. Dans un très beau livre sur l'Ouest canadien, *Le regard de Louis Goulet*<sup>4</sup>, l'auteur, aveugle, cela va de soi, a pour Égérie une négresse de la Louisiane, descendante de feu le Roi de France.

Au fait, mon cher Hébert, je vous trouve la moustache assez triste. Pourquoi ne pas profiter de votre voyage à Paris? Nous manquons de Bonaparte, pour voir l'impératrice Eugénie, elle vous donnera la recette de Napoléon III<sup>5</sup> et vous en imposerez à ces Messieurs de la Langue Française -- une révélation pour moi. Je les ai découverts à une réception que donnait Jean Marcel. Hermine Beauregard, du défunt *Petit Journal*, qui n'y est pourtant qu'une secrétaire, s'en trouve bien. Moi, je me suis trouvé plutôt honteux de tous mes livres publiés à compte d'auteur.

Vous me prêterez votre moustache et je ferai une réclamation au gouvernement.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

témoigne la pièce de Shakespeare, l'Angleterre, nation commerçante, se plaignait de cette entrave au négoce.

<sup>4</sup> Il s'agit en fait de *L'espace de Louis Goulet*, roman de Guillaume Charette, Winnipeg, Éditions Bois-Brûlés, 1976, 204 p.

<sup>5</sup> Charles Louis Napoléon Bonaparte (1808-1873), neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, présida la Seconde République puis se proclama au moyen d'un coup d'état empereur de France en 1852. Il régna sous le nom de Napoléon III jusqu'à l'avènement de la III<sup>e</sup> République en 1870. L'impératrice Eugénie, sa femme, est une comtesse espagnole qu'il a épousée en 1853.

[67]

Montego Bay, 24 août 82

Cher Jacques Ferron,

Ne me demandez pas ce que je fais ici, je me le demande assez moi-même, parmi tous ces touristes qui se sentent obligés de s'amuser -- en fait, j'étais fatigué d'écrire et j'ai eu besoin de repos, avant d'affronter les collègues et les étudiants.

Je crois avoir assez avancé une série de textes assez courts, mais qui ont une sorte de cohérence, sinon tout à fait maîtrisée, en tout cas plus sûre que *La Mourre* dont je n'aime plus rien, sauf le titre et peut-être quelques lignes ici et là.

Mon séjour à Londres et à Paris a été très agréable et comme dirait Jarry, j'aurai encore une fois tenté d'apprendre comment aller de Montréal à Montréal par mer. Curieusement, je me serai trouvé à tous les endroits, à Londres et à Paris, où il y aura eu des attentats, non au même moment heureusement, mais un peu avant -- à *Regent Park* où l'IRA a fait sauter un kiosque à musique (la musique elle-même?), dans le quartier latin, au Goldenberg où l'on a mitraillé des clients -- horreur.

J'espère que vous travaillez encore à vos contes et que nous pourrons les lire bientôt.

Je lis en ce moment *Le Roman de Renart* -- l'auteur a dû se souvenir de vous pour son goupil!

Je vous salue bien bas (près de l'Equateur!).

FH

[68]

01/09/82

Cher François Hébert,

Vos ancêtres ont sans doute été trop longtemps sédentaires, vous courez par tout le monde, et vous voici en Jamaïque. La curiosité de mon père en aurait sans doute été piquée. Quand il passa des boissons blanches, dégoûté par un hocquet [*sic*] qui lui avait duré plus d'une semaine, aux boissons brunes, il choisit un rhum de la Jamaïque qui lui fit voir des croix noires, plus inquiétantes encore que le hocquet [*sic*] et d'autant plus fâcheuses que nous ne le prenions guère au sérieux. On lui demandait quelque chose, il répondait:

-- Tu choisis mal ton temps pour me demander ça: je vois des croix noires.

Et, au lieu de détourner le regard, il les fixait avec angoisse. Surtout il augmentait ses rasades de rhum de la Jamaïque. Il finit par y ajouter de la strychnine et en finit avec son voyage. Il avait cinquante-sept ans<sup>1</sup>. J'en ai soixante-et-un. Même sédentaire, j'ai l'impression d'avoir la tête dans le vide.

*La Mourre* est certes un beau titre. Il vous obligera à faire un beau livre, voire même à vous y oublier. La compagnie d'un auteur est toujours embarrassante. Les heures que vous y passerez seront noires, seront vides, sinon mortes. «*La Mourre*» représente assez bien l'acte d'écrire.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Joseph-Alphonse Ferron est décédé en 1947. L'auteur explique les circonstances entourant sa mort dans *L'Appendice aux Confitures de coings*.

[69]

[septembre 1982]

Cher Jacques Ferron<sup>1</sup>,

Pour rire un peu, ce qui ne nuit jamais, nous préparons à *Liberté* un numéro de pastiches et je me suis assez amusé à essayer d'écrire une sorte d'escarmouche comme il me semble que vous l'auriez faite. Je ne sais trop si Jean Marcel a le sens de l'humour: je l'espère car on ne rit et on ne met en scène que des gens pour qui l'on a une certaine estime. Évidemment, la plupart des gens ne pardonnent pas qu'on ne les admire pas; les autres sont mes amis. Parler sincèrement des gens, comme on les connaît, et pas seulement de leur image publique, choque, et c'est jouer avec le feu; mais les gens ordinaires ont droit aussi, de temps en temps, à leur Watergate. Je préfère les salauds aux bigots. Je crois que vous me comprenez.

Amicalement,

FH

---

<sup>1</sup> Mot écrit par François Hébert au bas d'un texte intitulé *La perruque de Jean Marcel*.

[70]

08/09/82

Cher François Hébert,

Je dirai simplement à Jean Marcel que vous êtes un hurluberlu que je ne connais pas. Chauve à sa sortie des Trinitaires, niant contre toute vraisemblance qu'il se nommait Paquette<sup>1</sup>, il était un singulier personnage, fort intéressant, une manière de gnome du savoir. Il m'a marqué de l'intérêt, je ne l'en ai pas empêché. L'air de ne pas me soucier de mon œuvre, en sous-main j'en ai toujours soigné la publicité et deviné de quelle utilité pourrait m'être Jean Marcel. J'ai beaucoup correspondu avec lui, surtout quand il était à Poitiers, et il m'a instruit, je dois l'admettre. En même temps, j'assistais à sa transformation, à l'apparition de sa perruque -- la première ne tenait guère et il devait, la main sur la tête, empêcher le vent de l'emporter. Aujourd'hui elle ne bronche pas et il est devenu un petit monsieur fort coquet, porté sur les dames qui, prétend-il, l'entourent de mille sollicitations. Pour être à leur disposition, il a rompu avec sa femme puis avec Diane Potvin. Et il admet, comme je le lui suggère, flatteur, que les universitaires sont les derniers grands aristocrates, universels, qui ne connaissent pas de frontières. De fait, grâce à sa fameuse *Chanson de Roland*<sup>2</sup>, il va partout dans le monde. Quelle différence entre ce petit monsieur soigné et l'espèce de monstre espagnol que j'ai connu! En même temps, par un chassé-croisé bizarre, il a accepté de porter le nom de son père, un pauvre homme, dont il ne voulait pas entendre parler durant sa première étape, quand il semblait sortir d'un tableau de Vélasquez. Évidemment, *Le Joual de*

---

<sup>1</sup> Jean Marcel est le nom de plume de Jean-Marcel Paquette.

<sup>2</sup> Marcel, Jean, *La chanson de Roland. Version moderne en prose*, Montréal, Vlb éditeur, 1980, 118 p.

*Troie*<sup>3</sup> ne lui a pas nui, lui permettant de s'introduire au milieu de ces marquis -- dont Monsieur Ricard -- que sont ces messieurs de la Langue Française qui m'ont bien surpris lors d'une fête luxueuse qu'il leur offrait et dont j'ai dû vous parler -- je pensais qu'ils étaient de bons diables, aussi gueux que moi, et tous bénévoles.

En somme, cher François Hébert, après ce pastiche, il ne m'est plus possible de vous connaître... D'ailleurs, est-ce que je vous connais? Je vous ai vu une fois, moustaches pendantes, dans une brasserie mal famée, et ne vous ai rien dit, que je sache: à cette époque, vous n'aviez rien publié, vous étiez un quidam. Et puis, dois-je vous avouer, dans votre pastiche, je trouve que vous diminuez fort le «jeune» Godbout en le comparant à Trudeau, ce garçon des bons pères jésuites, de la *Champlain Oil* et de la contrebande américaine<sup>4</sup>, tout Premier ministre qu'il soit: la carrière de Godbout est autrement plus savante et personnelle. Et il s'en occupe, croyez-m'en. Il finira pape comme le fut déjà Jean Bruchési ou même Pie XII qui faisait manger les petits oiseaux dans sa main pendant que, lui, il mourait de faim en se contentant de la gelée royale. Votre personnage le mieux réussi est sans doute le chanoine Marcotte et c'est probablement parce que vous l'aimez bien. Vous avez une âme d'enfant de chœur avec un certain talent pour le mot juste.

D'une certaine façon, la perruque dans le cas de Jean Marcel est le mot juste, celui qui le stigmatise le mieux et qu'il ne vous pardonnera jamais.

Mi-figue mi-raisin, avec mes amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>3</sup> Marcel, Jean, *Le joual de Troie*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 236 p.

<sup>4</sup> Ferron fait allusion au père de Pierre Elliott Trudeau, dont il a déjà été dit qu'il aurait réalisé sa fortune dans des affaires de contrebande d'alcool, avant de fonder la *Champlain Oil*, qu'il vendit ensuite à fort prix à l'*Imperial Oil*.



[71]

11 sept. [19]82

Cher Jacques Ferron,

Certes, vous ne me connaissez pas. Moi non plus, je ne vous connais pas. Autrement, nous écririons-nous? En outre, je ne me connais pas moi-même; je n'ai jamais franchi le seuil du temple de Delphes au fronton duquel, dit-on, figurait le fameux conseil de Socrate. Vous-mêmes, vous connaissez-vous? J'entends évidemment: profondément, tous les recoins? Je déteste ceux qui croient savoir ce qu'ils disent, font, sont. Bien sûr, il en faut, de ceux qui jouent un rôle, *leur vie*, comme si le monde était un théâtre (ce qu'il est du reste, mais quelle pièce joue-t-on?). J'ai moins de chance et le sentiment d'en être exclu, tout en sachant que je n'y échappe pas plus qu'aucun autre mortel, d'où quelques-unes de mes contradictions et de mes malencontreuses tentatives de *jouer à jouer un rôle*, et notamment ce pastiche de vous, cette perruque à votre œuvre, empruntée à l'un de vos courtisans, *volée* plutôt -- et vous dites que j'ai «une âme d'enfant de chœur»! Si vous voulez -- mais comme Villon! (Sauf le génie.) Villon ne devait pas avoir beaucoup d'amis; seulement des compères. Lui aussi, il trouva refuge à l'Université: sans cette protection, c'était un homme mort. Quant à Molière, si dans ses pièces il avait donné *des noms* à ses bigots et femmes savantes, il aurait eu de sérieux ennuis: la protection du Roi aurait-elle été suffisante? J'en doute. Même en se taisant prudemment, il aura eu besoin de la protection royale, je crois. On a perdu de vue la grandeur qu'il y avait à être Inquisiteur (je n'ai pas dit: *tortionnaire*, *salaud*, *délateur*); aujourd'hui, on se contente de *déetectives*. Tant pis si Jean Marcel, Paquette si vous y tenez, ne me pardonne pas; mais Jean Lemoyne<sup>2</sup> et d'autres vous ont-ils

---

<sup>2</sup> Ferron s'est à quelques reprises moqué de Jean Lemoyne, notamment dans *Le ciel de Québec*.

absous? Ce qui anciennement était sacré, ne l'est plus; ce qui aujourd'hui l'est, selon moi, ne l'est pas (l'argent! la propriété! la vie privée! le travail! les femmes! les autos! les paraplégiques, pour lesquels on refait tous les trottoirs!). Notez bien que je n'ai rien contre ces gens (*sic*) -- mais contre les valeurs qu'ils représentent -- et il est sûr que, dans ce que je pourrais appeler pompeusement *ma guerre*, d'innocentes victimes sont écorchées au passage, et que j'en souffre avec elles. En vous lisant, j'aurai cru que vous pensiez, ici et là, un peu comme moi; mais il se peut que le pont qui nous relie soit érigé sur des piliers de malentendus.

Je viens de relire le pastiche en question, et je me rends compte que ce pauvre Marcel, pour qui j'ai de la sympathie, ne mérite pas qu'on mette les rieurs entre son crâne et sa perruque: me voici pris de remords et reculant. Je referai mon texte; oubliez le premier, qu'il reste entre nous. Je serai plus prudent à l'avenir, moins sauvage et me contenterai de scalps symboliques. Il est plus noble de ne pas tuer quand on a quelqu'un en joue, ou de tirer à côté, question de donner une petite frousse. Je ne m'aime pas beaucoup en justicier; si les gens veulent se damner, c'est leur affaire. L'enfer est démocratique et la place ne manque pas. C'est comme votre Rosaire: à la fin, traitons-le de maudit fou et passons à autre chose. Et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de me contredire, et de réapprendre que charité bien ordonnée...

Quant aux marquis de l'Université, eux, je les connais, et vous avez raison: ce ne sont pas des gueux comme vous et moi, et surtout pas des bénévoles. Ce sont les voyageurs de commerce de *la culture*, à laquelle je préfère le culte et l'agriculture, comme Antonin Artaud.

Amitiés,

FH

[72]

[septembre 1982]

Cher Jacques Ferron<sup>1</sup>,

Voici la version remaniée, pour conclure cette affaire, et merci d'avoir signalé mon imprudence -- sauf vous, personne n'a encore le beau rôle dans le texte, mais personne n'est trop magané je crois.

Amitiés,

FH

---

<sup>1</sup> Ajouté à la fin du texte de la seconde version de *La perruque de Jean Marcel*, intitulé *Les assiettes vous pardonnent*.

[73]

18/09/82

Cher François Hébert,

Je vous connais si peu que je ne saurais médire à votre propos. Par contre je n'ai pas tellement aimé votre pastiche, c'est d'abord qu'il est assez incongru de se moquer d'un "courtisan", ensuite que je pourrais être beaucoup plus méchant que vous m'y mettez. La perruque de Jean Marcel, j'aurais dit son casque à poil et j'aurais parlé de sa barbe, du peu de visage qui lui reste et de ses gilets bariolés, du médiéviste devenu oiseau chanteur et qui se croit irrésistible, capable de proposer à ma nièce Babalou, la fille de Marcelle, le voyage d'Italie aux frais de l'Université, bien entendu, et l'embarras de Babalou, prenant conseil de sa tante Merluche (Madeleine) pour se défilier du bel oiseau sans le blesser. La Merluche lui fournit la formule et quand elle la débita à Jean Marcel, celui-ci simula la surprise: quoi! il ne l'avait jamais invitée en Italie!

Oui, certes, il a été mon courtisan, je ne l'en ai pas empêché, je l'ai plutôt encouragé, mais il n'y a rien perdu, je l'espère, comme je ne tiens pas à perdre en le renvoyant -- et ce serait le renvoyer que de me moquer de lui. Un autre universitaire que j'ai cultivé fut Gérard Bessette. Malheureusement il est aussi, comme vous, un écrivain, un écrivain sérieux, appliqué, et nullement un improvisateur comme moi. Notre commerce a mal fini, je me suis trop avancé, acceptant d'aller lui servir de père à Kingston lorsqu'il convola avec une Polonaise. Le diable s'est mis alors entre nous et il ne m'a pas ménagé dans *Le Semestre*, un bon ouvrage quand même, sauf que le coxsackie dont il croit mourir et qui lui aurait laissé une faiblesse pépère à la vessie, est un virus anodin. Thériault le fascinait et je serais porté à croire que *La guerre du feu* de Rosny aîné, qui est un super-Thériault, lui aurait donné l'idée de refaire le livre par le

dehors, ce qui était un exercice de style impressionnant. Je parle de lui avec révérence dans un petit ouvrage que j'achève et qui s'intitule *le Pas de Gamelin*. Quand je travaillais à Saint-Jean de Dieu, en 1970, il venait m'y voir une fois par semaine et je lui avais donné en analyse une de mes patientes, ancienne putain, dont il m'a laissé un rapport intéressant<sup>1</sup>.

Vous me demandez si je me connais dans tous mes recoins. Mais non! Et je n'y suis pas du tout intéressé, car jamais je n'ai cru à ce qu'on appelle la vie intérieure. Il n'y a rien là que ténèbres et l'on vit à la périphérie de soi, quitte à se prendre pour un sapin comme l'excellent abbé Labelle<sup>2</sup>.

Vous ai-je dit que je suis grand-père depuis le 6 juin par ma fille aînée Chaouac<sup>3</sup>? Elle est repartie hier au soir pour Vancouver après avoir passé deux mois à Saint-Lambert, trouvant moyen de se tromper d'avion à Ottawa, ce qui nous a valu deux téléphones durant la nuit du procréateur, un dénommé Lenkstrom, le premier pour nous inquiéter, le second pour nous apprendre qu'elle arriverait avec deux heures de retard. Chaouac est née le 15 avril 1947 en Gaspésie. Elle ne s'est pas trop pressée pour avoir sa fille, laquelle, élevée en anglais, n'aura probablement pas grand'chose à me dire.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet «Le Pas de Gamelin», dans *La conférence inachevée*, Montréal, Lanctôt éditeur, "Petite Collection Lanctôt", 1998, p. 69-70.

<sup>2</sup> Le curé Antoine Labelle (1834-1891) a été un ardent promoteur de la colonisation des Laurentides. Il a contribué par ses efforts infatigables à la fondation de nombreux villages et s'est à l'époque mérité le surnom de *Roi du Nord*.

<sup>3</sup> Voir lettre 39, n. 1.

[74]

20.10.82

Cher Jacques Ferron,

Moi, je n'ai qu'un enfant, il a quatorze ans et il veut, avec une fermeté qui frise l'obsession, devenir batteur, former un groupe rock et: 1) enivrer les foules venant l'admirer au Forum; 2) séduire toutes les filles comme James Bond; 3) devenir millionnaire. Pour l'instant, il m'appauvrit, vu le prix exorbitant: 1) de l'instrument dit «batterie» et qui a quelque chose, comme son nom, de militaire; 2) de l'insonorisation de la pièce où ses exercices auront lieu (une petite fortune), vu la fragilité de mes tympans (moins forts que les peaux de ses tambours) et de mes nerfs. Dans le temps, les curés auraient dit que le diable s'est emparé de lui, un diable à la queue qui se termine par une fiche électrique et qu'on branche un peu partout. Ça promet: 1) pour moi; 2) pour la nation, si elle existe, car il paraît qu'ils sont tous, les jeunes, comme lui, mon fils très Américain (qui a pourtant passé son été avec sa mère, Américaine, au Nicaragua, et déteste Reagan comme si ce dernier lui avait fait quelque chose -- eh bien, un jour il lui faudra affronter ses contradictions).

J'ai passé un après-midi à me promener sur le Mont St-Hilaire, les arbres flambaient, c'était de toute beauté, avec au loin les bleus en dégradé de l'horizon -- et j'ai visité l'église où il y a les toiles d'Ozias Leduc, pas vilaines du tout: beaucoup de douceur et d'intelligence (du cœur), du génie parfois (avec un peu d'académisme ici et là). Qu'aura retenu Borduas de tout cela, dilapidant presque tout le legs? Des fois, je me sens si loin de notre temps que je me sentirais davantage à l'aise avec des cannibales, ou des martiens.

Labelle? Un abatis, plutôt qu'un sapin: le colon contre

l'autochtone. Non?  
Amitié,

FH

Cher François Hébert,

À quatorze ans, il me paraît assez normal d'entrer dans la Terre Promise avec batterie et tintamarre, laissant derrière soi le père, en principe grimpeur et montagnard. Il vaut mieux en tout cas que celui-ci ne suive pas: il pourrait se trouver de la parenté avec les Gabaonites<sup>1</sup>, maudits, porteurs d'eau et fendeurs de bois. Relisez le Livre de Josué. Je l'ai fait et ne comprends pas, mais pas du tout, qu'on s'énerve avec le massacre de quelques Palestiniens. Ou plutôt je me l'explique: la religion baisse et l'on ne connaît plus guère la sainte Bible.

Vous avez eu un juste recul et, brave montagnard moustachu, vous vous êtes retrouvé dans les splendeurs muettes du mont Saint-Hilaire. Et puis [illisible] vous êtes redescendu par le versant arrière, dans le passé, vous arrêtant prier, comme il se doit, dans l'église décorée par Ozias Leduc. Et là, vous vous en prenez à Borduas, le fils spirituel qui aurait dilapidé le legs. Vraiment, mais comment?

Borduas n'a pas eu, que je sache\*, d'église à décorer. Il est revenu de France en pleine crise. Jovette Bernier<sup>2</sup> rentra par le même bateau. Il ne cessait de lui dire à l'oreille: «Jovette, je t'aime! je t'aime!» Et penchée, au bastingage, elle apercevait distinctement dans la mer les tableaux en blanc et en noir, fort postérieurs, ses derniers. «Je les ai reconnus

---

<sup>1</sup> Le Livre de Josué est le sixième livre de la Bible. Il raconte comment Josué parvint, entre le onzième et le neuvième siècle avant notre ère, à faire entrer les Hébreux en Terre Promise. C'est aussi sous sa direction qu'ils s'emparèrent de Jéricho en faisant tomber la muraille de la ville au son de trompettes. Josué parvint aussi à arrêter le cours du soleil lors de la bataille de Gabaon, qui opposa Josué à cinq rois cananéens. Ferron fait allusion à cette miraculeuse suspension du temps dans «Le Chichemayais», *La conférence inachevée*, Montréal, Lanctôt éditeur, "Petite Collection Lanctôt", 1998, p. 101-114.

\* Une (ajouté dans la marge).

<sup>2</sup> Voir lettre 12, n. 3.



lorsqu'il les a peints», me dira la vieille dame, née avec le siècle, dont j'ai signé le certificat de décès, l'an dernier. Les taches noires auraient été des têtes de requins, les blanches, des reflets de nuages.

Avant d'en finir ainsi, plutôt que d'étouffer dans son petit bureau de l'École du meuble - où il était en quelque sorte séquestré, il a mis quelque tintamarre dans la couleur.

Amitiés,

Jacques Ferron<sup>3</sup>

Lors de son séjour à Paris, la rumeur surréaliste ne parvint même pas à ses oreilles. Il aidait une équipe à décorer une église de banlieue. Il l'emmena voir à ma sœur Marcelle et cela lui semblait pompier comme ce n'était pas possible.

---

<sup>3</sup> Ferron a parlé de l'automatisme et de Borduas dans plusieurs de ses textes. Voir en particulier «Maître Borduas», dans *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p. 176-179. Ferron évoque également le rôle joué par le peintre au sein du mouvement dans «Claude Gauvreau», *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, p. 202-264.

[76]

Montréal, le 11 novembre 1982<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Ma mère est morte quand j'avais treize ans. La mère de mon fils, dont je me suis séparé en 1976 et qui est allé vivre à Paris, où elle a épousé un Argentin, et un romancier très connu, épousant ainsi ses causes politiques, atteinte d'aplasie médullaire depuis son séjour cet été au Nicaragua, est morte au début de la semaine dernière, la veille du jour où mon fils devait avoir quatorze ans. Coïncidence? Je ne sais trop. Je reviens de Paris avec mon fils. Elle a été enterrée dans le cimetière de Montparnasse, non loin de Baudelaire. Elle n'aurait pas voulu d'une cérémonie religieuse. Il n'y eut donc qu'une mise en terre. Chacun jeta une fleur dans la fosse, et notamment Gabriel Garcia Marquez et Marie-Claire Blais. À un moment donné, un chat noir avec des taches blanches\* sur le dos passa tout près de la fosse, et je me suis dit que c'était la défunte qui nous narguait, peut-être. Peut-être pas. Comment lire ce genre de signe? Comme vous dites, la religion baisse. Ce qui nous fait une belle jambe. Toute la colonie latino-américaine de Paris s'y trouvait. Ce fut à la fois beau et triste. Je me suis senti comme un intrus parmi tous ces exilés qui rêvent de révolutions, moi qui suis un agnostique en ces matières profanes. Leur altruisme m'émeut et m'agace à la fois. Quel motif peut-on avoir de se charger du destin des autres? Qu'est-ce que la pureté? La charité? La responsabilité? Et jusqu'où un homme peut-il assumer *tout ce qui arrive*? Si je n'ai guère de réponses, au moins je ne cesse de me poser des questions. La morte a écrit des nouvelles, dont l'une s'intitule: «Ce n'est jamais le mort qu'on pleure.» Ce fut une semaine difficile, mais je m'en remets et mon fils s'est remis

---

<sup>1</sup> Lettre dactylographiée.

\* Un Borduas? (ajouté dans la marge).

à sa batterie, au tintamarre dont vous m'avez si bellement parlé à propos de Borduas et que vous voyez (ou entendez) dans la rencontre entre les requins et les nuages.

Amitié,

FH

[77]

18/11/82

Cher François Hébert,

Tout cela est terrible et je vous en plains. Je n'ai pas très bien saisi d'abord. Dans votre lettre du 20 septembre, vous m'appreniez que votre fils avait passé l'été au Nicaragua avec sa mère, puis, dans celle du 11 novembre qu'elle était morte à Paris d'une leucose, maladie similaire à celle de ce Suisse de la rive dorée de Zurich, auteur de *Mars*<sup>1</sup>, roman où il déclare la guerre au monde entier avec les accents terribles des *Damnés de la terre*<sup>2</sup> -- du moins m'a-t-il semblé -- et Fanon souffrait de leucose. Votre fils est bien jeune pour hériter d'une telle colère. Au moins l'exprime-t-il avec sa batterie et ce tintamarre le sauvera sans doute.

Votre douceur ne lui vaudrait rien. J'ai cru comprendre que vous auriez aimé que Borduas restât fidèle au bon et discret Ozias Leduc. Il avait gardé pour lui néanmoins un grand respect. En secret Leduc était peut-être son *Che*, interpellation argentine affectueuse qui signifie: «Oh toi, cher!» Dans ce monde de fureur et de guerre, on peut imaginer un *che* québécois, une valeur de repli et de tendresse.

En toute amitié,

Jacques Ferron

Faut-il assumer tout ce qui arrive? Oui, il me semble, mais chacun à sa façon, à la fois pour donner de la consistance à la première personne du singulier et lui garder sa singularité.

---

<sup>1</sup> Zorn, Fritz, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979, 260 p.

<sup>2</sup> Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspéro, 1963, 242 p.

[78]

24.11.82

Cher Jacques Ferron,

Mon fils est rentré précipitamment du Nicaragua parce que sa mère se trouvait mal et elle est rentrée à Paris, où elle vivait, en août. Sa santé n'avait jamais été bien forte mais elle s'en était toujours tirée et ça m'a étonné qu'il n'en aille pas de même cette fois-ci. Elle a été hospitalisée, en chambre stérile, durant deux mois. On m'a dit qu'il s'agissait d'une aplasie médullaire. Le traitement à la cortisone n'aura rien donné. Aucun donneur compatible n'aura pu être trouvé pour une greffe de la moelle. Les transfusions l'auront maintenue en vie quelque temps, mais les hémorragies se seront multipliées et finalement une infection pulmonaire aura eu raison d'elle. C'est ce qu'on m'a dit. Le médecin que vous êtes verrez sûrement d'un œil plus sagace toutes ces péripéties. Les gens m'auront offert leurs condoléances comme si j'étais encore son mari; or nous étions séparés depuis 1976. Ça me touche quand même, vu que d'une part nous avons conservé de profonds liens d'amitié; qu'aussi je reste le père de son -- notre -- fils; qu'enfin j'aurai quand même vécu avec elle pendant neuf ans et que sa mort donne à ce passé, même éloigné, un je ne sais quoi d'éternel, de glacé et de cristallin, à travers quoi je me vois comme si le temps, si peu que ce soit, s'était aboli, s'ouvrant à moi dans une sorte de simultanéité (plutôt que dans l'habituelle durée, fatale succession de points sur une ligne), où je vois des figures, des volumes -- le temps devenu espace. J'avais treize ans quand ma mère est morte, et celle de mon fils est morte la veille de son quatorzième anniversaire. Bref, j'ai été assez ébranlé et je n'ai trouvé [de] mieux, pour répondre à la secousse, que de réécrire, en brochant et en le

modifiant sans vergogne, le conte le plus cruel de Perrault,  
par ailleurs assez anodin mais qui finit mal.

Amitié,

FH

02/12/82

Cher François Hébert,

Je vous ai connu dans une brasserie, près de mon bureau, à Longueuil, peu après avoir vendu mon âme en demandant au Conseil des Arts la bourse de 18 000\$ pour écrire, prétendais-je, un livre intitulé *Le Pas de Gamelin*. En réalité j'achetais des chevaux à mes enfants. Je me croyais tout puissant et déjà j'avais perdu toute verve. Ce fut un désastre. Même l'exécution de Maski ne m'empêcha pas de survivre. Depuis je travaille comme un pauvre homme à établir, chevaux vendus, mes enfants. Et d'une certaine façon, dans mon abaissement, je m'estime chanceux. Je le dois, figurez-vous, à un Argentin, le docteur Negrete.

Étranges sont-ils, ces Argentins. Ils ont une sorte de culte pour les écrivains. Le mari de votre femme émerveille Negrete: «Il n'a jamais vécu en Argentine et pourtant c'est lui qui a le mieux compris l'Argentine.»

Je m'estime chanceux parce que je n'ai jamais mis mon œuvre au-dessus du bonheur de mes enfants. Peut-être comprendrez-vous mon étonnement de vous savoir un fils. Et je m'en inquiète, bien entendu. Parce qu'il fait beaucoup de bruit, j'ai relu le *Livre de Josué*, la victoire de Jéricho. C'est assez ridicule. À vrai dire, c'est ma femme qui m'a rassuré: «À cet âge, m'a-t-elle dit, il n'y rien de pire que le silence, le repli sur soi et sur son malheur.»

Et qu'ai-je découvert de surcroît? Que le plus grand miracle du monde, le cours du soleil arrêté pendant plus d'une journée, resté suspendu au-dessus de Gabaon, avait eu lieu au profit, non du peuple élu de Dieu, mais de gens fourbes, porteurs d'eau, fendeurs de bois, maudits, ces Gabaonites qui nous ressemblent fort, nous, Québécois.

Il n'y a avait pas dans *Le Rendez-vous* «un je ne sais quoi d'éternel, de glacé et de cristallin, comme si le temps, si peu

que ce soit, s'était aboli.» Votre écriture changera pour le mieux, je n'en doute pas, et surtout, surtout, votre fils sera sauvé.

Avec mes respects et mon amitié,

Jacques Ferron



[80]

6-1-83<sup>1</sup>

Cher (ou *che*?) Jacques Ferron,

Vous ne m'avez pas connu dans une brasserie, même si je m'y trouvais et vous ai salué (je venais de me séparer de Carol, morte le mois dernier); nous nous étions rencontrés ailleurs, à vrai dire dans une autre brasserie, la Grange à Séraphin je crois, rue Amherst, où André Major lançait un livre; et vous conversiez avec Jacques Godbout, lui disant que son meilleur livre était *L'Aquarium*<sup>2</sup> et que plus il écrivait, moins c'était bon. J'en suis venu à partager votre avis.

«Le mari de ma femme», comme vous dites, et l'expression me frappe, Julio Cortázar, est un homme très doux, d'une tendresse et d'une générosité incomparables, mais surtout d'une naïveté incroyable, que l'on embrigade dans tous les mouvements de contestation des régimes latino-américains, ce qui n'a pas manqué de nuire à la qualité de son œuvre, par ailleurs impressionnante -- les romans, *Les Gagnants*<sup>3</sup> et *Marelle*<sup>4</sup> surtout, et les nouvelles, *Gîtes*<sup>5</sup>, *Octaèdre*<sup>6</sup>, *Les armes secrètes*<sup>7</sup>, etc. Il n'est plus très jeune, mais c'est un géant, physiquement parlant, et on ne lui donnerait pas 55 ans; moralement parlant, parfois, on dirait un enfant\*. Cela me plaît, car je ne mets pas mon œuvre au-dessus de l'enfant en moi. Souvent, mon fils a tout de l'adulte. Métaphores que nos

---

<sup>1</sup> François Hébert avait daté sa lettre du 6 janvier 1982; toutefois, la séquence de l'échange prouve indubitablement que l'écriture de cette lettre remonte en fait au 6 janvier 1983.

<sup>2</sup> Godbout, Jacques, *L'aquarium*, Paris, Seuil, 1962, 156 p.

<sup>3</sup> Cortázar, Julio, *Les gagnants*, Paris, Fayard, 1979, 382 p.

<sup>4</sup> Cortázar, Julio, *Marelle*, Paris, Gallimard, 1966, 590 p.

<sup>5</sup> Cortázar, Julio, *Gîtes. Nouvelles*, Paris, Gallimard, 1968, 249 p.

<sup>6</sup> Cortázar, Julio, *Octaèdre*, Paris, Gallimard, 1976, 174 p.

<sup>7</sup> Cortázar, Julio, *Les armes secrètes*, Paris, Gallimard, 1963, 227 p.

\* Il était très jeune quand son père, qu'il n'a jamais revu, a quitté sa mère, encore vivante: elle vit à Buenos Aires et doit avoir plus de 90 ans.

œuvres, métaphores de nos enfants, comblant maigrement les abîmes de notre insatisfaction. Mais pour les dieux, ne serait-ce pas l'inverse? Nos enfants seraient eux-mêmes les métaphores de nos œuvres? Labyrinthes du *sens*! Périlleux parcours! Damnation de Nelligan!

Amitié,

FH

[81]

le 15 décembre 1982

LIBERTÉ

François Ricard,  
directeur.

*Ajouté à la main par François Hébert:*

Cher Jacques Ferron,

François Ricard me demande de vous transmettre cette invitation; je le fais en espérant que vous l'accepterez, nous aidant à faire de ce numéro sur l'histoire un moment mémorable dans l'histoire de nos si difficiles rapports avec nous-mêmes.

LIBERTÉ prépare, pour le printemps 1983, un numéro sur "L'histoire en question". Non pas sur l'histoire du Québec en particulier (quoique des considérations sur ce thème soient loin d'en être exclues), mais bien sur l'histoire comme discipline, comme savoir ou comme récit, et sur sa place dans la culture d'aujourd'hui. Il s'agit, à travers un ensemble de textes qui seront des "témoignages" personnels plutôt que des études, d'interroger diverses notions telles que le passé, le temps, la mémoire, ou bien des phénomènes comme l'utilisation politique de l'histoire, le rôle de celle-ci dans notre société, dans la littérature, dans l'imaginaire, dans l'idéologie, dans la publicité, etc.

Or votre collaboration nous a paru essentielle, et nous serions à la fois heureux et très honorés si vous acceptiez de nous donner un texte, dans lequel il s'agirait -- en quatre ou cinq feuillets -- d'exposer votre point de vue sur l'histoire, la place de l'histoire dans votre travail et dans votre pensée, les raisons de votre attachement à l'histoire ou de votre méfiance à son endroit, votre opinion sur les recours à l'histoire dans la société et la culture d'aujourd'hui, etc. Tout ce que nous vous demandons, c'est que votre texte soit aussi personnel que possible, LIBERTÉ ne prétendant pas dans ce numéro faire concurrence aux revues savantes, mais refléter plutôt un ensemble diversifié de points de vue sur la question, provenant aussi bien de "professionnels" de l'histoire que d'écrivains.

Notre date de tombée est fixée au 15 février 1983. Je joins à cette lettre la liste des collaborateurs éventuels, ainsi que mon texte et celui de Lise Noël, qui est avec moi la co-responsable de ce numéro. Ces textes, naturellement, sont encore à l'état de brouillons, mais ils vous donneront une idée de la perspective dans laquelle ce projet de numéro a été conçu.

Nous comptons beaucoup sur votre collaboration, sans laquelle ce numéro ne pourra pas avoir la qualité et la diversité que nous voulons lui donner.

Vôtre,

F. Ricard

*Ajouté à la main par F. Hébert:*

Les textes de Lise Noël (ci-joints) m'ont intéressé. Le mien (qui ne figure pas ici), «Revoir le Dragon», dit assez le contraire de celui de F. Ricard.

Dites-moi si notre projet (je l'espère) vous tente.

Amitiés,

F. Hébert

[82]

29/01/83

Cher François Hébert,

Dans la perspective éternelle, celle qui nous permet d'éberluer la prescience de Dieu et de n'être pas soumis à la prédestination, le présent n'est pas antérieur à l'avenir, ni postérieur au passé. Le catholique y trouve son avantage, non l'histoire.

Hélas! c'est le catholique qui l'a emporté sur le fabricant d'historiettes<sup>1</sup> et je me sens incapable de répondre à l'invitation de monsieur Ricard.

Je vous prie de m'en excuser,  
Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Le texte assez obscur de cette lettre gagne à être éclairé par ce passage d'une lettre inédite et à peu près contemporaine de Ferron à John Grube, déposée au Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec: «Je suis assez content d'être catholique, d'une religion à la fois autoritaire et libératrice, hostile à la prédestination. En toute logique, celle-ci devrait découler de la prescience divine. Eh bien, non! Dans la perspective éternelle, les temps sont confondus, l'avenir n'apparaît pas comme postérieur au passé, ni par conséquent déterminé par lui. Dieu s'en trouve quasiment éborgné. Tant pis pour lui. Et vive le pape!» (lettre non datée, Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale du Québec).

07/06/83

Cher François Hébert,

Il a fallu que je relise avec attention les nouvelles de madame Carol Dunlop<sup>1</sup> pour que j'en saisisse la cruelle beauté, l'amalgame du narrateur et de la dame blanche, l'impasse absolue, le piège mortel qu'est devenu cet hôtel dont la sortie est devenue un «tableau-route en carton-pâte».

L'ombre blanche s'étend sur vos petits chaperons rouges<sup>2</sup> qui ne sauraient se comparer au mien<sup>3</sup> qui n'était qu'un amusement et correspond à un moment de l'histoire, aujourd'hui oublié: qui sait que Duplessis avait interdit l'usage de la margarine?

Avec mes amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Dunlop, Carol, «Travail de nègre», *Liberté*, n° 146, avril 1983, p.26-43.

<sup>2</sup> Hébert, François, «En rôdant autour du petit chaperon rouge», *Liberté*, n° 146, avril 1983, p. 44-59.

<sup>3</sup> «Le petit Chaperon Rouge», *Contes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 223-227. Le gouvernement de Maurice Duplessis avait interdit la vente de la margarine afin de protéger les producteurs laitiers québécois. Dans le conte de Ferron, la petite fille va livrer à sa grand-mère non pas un petit pot de beurre, mais de la margarine rapportée d'Ontario...

[84]

8 juin 1983<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

De tous mes pauvres amis à qui j'aurai infligé la lecture de mon indigeste roman d'il y a deux ans, c'est finalement vous, je pense, qui m'aurez le mieux guidé en me suggérant d'écrire plutôt l'histoire de son auteur (pas facile, on se connaît très mal). Après un certain nombre d'errances, j'ai finalement réussi (relativement) à accoucher d'un enfant de ce roman, et qui n'est pas un roman mais une sorte d'envolée d'une cinquantaine de pages -- où l'auteur se prend pour un autre; et pour cet autre, je me suis servi du Kerguelen dont vous m'aviez parlé, qui dans mon petit livre s'occupe de créer un personnage à son image, de toutes pièces et très dérisoirement. J'aurai mobilisé les souvenirs (vifs) que j'ai de Rabelais; et ça a donné quelque chose de la farine de *La fille de Christophe Colomb*<sup>2</sup> de Ducharme, avec un côté Lautréamont et sans doute quelque chose de moi, plus difficile à identifier. (Ferais-je dans le genre plagiaire, comme VLB? Puissé-je cependant choisir des modèles plus intéressants! Il est vrai qu'il a lu Cervantès, Melville; mais ce qu'il en fait, aye! aïe!) Je n'ose pas vous envoyer mon manuscrit sans vous en demander la permission; je ne voudrais pas abuser de votre amitié et de votre temps, de votre patience. (J'ai aussi fait une pièce de théâtre<sup>3</sup>, avec des vrais fous et des faux fous: ça m'a pas mal appris.)

Que lisez-vous, qu'écrivez-vous? Mais surtout, comment va la santé? (Ce que vous me dites de Duplessis et de la margarine

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur le papier officiel de la revue *Liberté*.

<sup>2</sup> Ducharme, Réjean, *La fille de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1969, 232 p.

<sup>3</sup> Hébert, François, *Les Anglais*, Québec, Édit. du Beffroi, 1987, 166 p.

est extraordinaire, inimaginable!)  
Amitié,

FH



[85]

07/07/83

Cher François Hébert,

Vous m'excuserez du mois que j'ai mis à vous répondre. J'avais un fâcheux tremblement de main que je ne tenais pas à vous montrer malgré le plaisir que vous m'offriez en me proposant la lecture de votre curiosité. Oui, j'aimerais bien la lire s'il est encore temps. Je me demande comment vous avez pu y mettre le Kerguelen qui croyait trouver le paradis dans l'Antarctique et dont Claudel s'est souvenu dans *le Soulier de satin*. Je vous lirai avec d'autant plus de plaisir que, n'osant guère écrire, j'ai tout le temps pour le faire.

Je trouve un peu drôle que vous ne sachiez pas l'amour de Duplessis pour nos vaches et le danger que la margarine leur faisait encourir. Il appréciait aussi les académies où l'on fumait le cigare, «tous fins causeurs et fils de cultivateurs.»

Amitiés,

Jacques Ferron

[86]

8 juillet 1983<sup>1</sup>

Cher Jacques Ferron,

Merci de votre mot. Désolé d'apprendre que votre santé n'est pas à son meilleur -- j'espère que vous allez mieux, que vous avez recommencé d'écrire.

Je vous prête mon texte<sup>1</sup> (vous seriez aimable de me le renvoyer, je n'ai pas beaucoup de copies). *La Mourre* est son ancêtre. Celui-ci est plus bref, plus contrôlé (je pense) (malgré les apparences). J'ai aussi suivi votre idée, qui était de parler de l'auteur plutôt que de personnages. De Kerguelen je me suis servi fort librement, comme vous verrez, ne connaissant de lui que ce qu'en disent les dictionnaires, et ce que vous m'en aurez dit. Plus ou moins consciemment, je me suis inspiré de Rabelais (un peu) mais surtout de Lautréamont et du Ducharme de *La fille de Christophe Colomb* (et de moi-même -- dans quelle mesure? je ne saurais le dire). Cela vous plaira-t-il? Des fois je me dis que c'est un immense fatras; d'autres fois... mais vous connaissez bien cette perplexité qui est la nôtre devant l'enfant, l'acte accompli... (Je vais relire *le Soulier de satin* auquel vous faites référence.)

Je viens de lire votre *Salut de l'Irlande* (que je n'avais pas lu et qui m'a plu, m'a souvent fait sourire).

Le cigare et la vache: étaient-ce donc les archétypes de Duplessis? Lévesque: la cigarette (rapetissement) et l'auto (la culture plutôt que la nature)?

Portez-vous bien. Je reviens de Cape Cod au début d'août.

FH

---

<sup>1</sup> Lettre écrite sur le papier officiel de la revue *Liberté*.

<sup>1</sup> Hébert, François, *Monsieur Itzago Plouffe*, Québec, Édit. du Beffroi, 1985, 96 p.

[87]

12/07/83

[À François Hébert]

L'auteur fait trop de façon au lecteur<sup>1</sup>. Je le trouve un peu cabotin. Pourtant le sujet ne s'y prête pas. Je préférerais un récit glacial.

Amitiés,

---

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Ferron parle de *Monsieur Itzago Plouffe*, de François Hébert, Québec, Éd. du Beffroi, 1985, 96p.

[88]

17/04/84

Cher François Hébert,

Un mélange de Voltaire et de Claude Gauvreau, un livre à part qu'il me faudra relire pour vous en parler<sup>1</sup>. Je reste perplexe et un peu agacé.

Amitiés,

Jacques Ferron

---

<sup>1</sup> Ferron parle d'un roman de François Hébert, *L'histoire de l'impossible pays*, Montréal, Éd. Primeur, 1984, 187 p.

Cher Jacques Ferron,

Merci de votre mot et de votre réaction qui est aussi la mienne: je reste perplexe et agacé devant ce livre inachevé, inachevable, *impossible*. Bon, rentrons dans le possible, revenons sur terre. Partir est facile tant qu'on ne sait pas qu'il n'y a aucune destination -- mais alors, revenir où? Tinamer ne se posait pas des questions aussi idiotes que moi: hors le bon et le mauvais côté des choses, que serait le troisième côté des choses, d'où on les verrait vraiment? Je suis aveugle d'esprit. Enfin, *quand j'y pense...* Pardon de vous ennuyer avec tout ça.

J'étais à Bruxelles quand Cortàzar est mort, j'allais le voir la semaine suivante. Décidément, mes voyages à Paris sont funéraires! Juliò était un être d'une grande bonté -- mais on dirait qu'avec la bonté, il y a toujours de la naïveté: la sienne était politique et je pense qu'on se sera beaucoup servi de lui. [...].

Amitiés,

F. Hébert

---

<sup>1</sup> Lettre rédigée sur du papier à en-tête de l'Université de Montréal.



Lettres et écriture:

incidences de la correspondance

dans l'œuvre de Jacques Ferron

## INTRODUCTION

Notre projet consistait à l'origine dans l'établissement et l'édition de la correspondance échangée par Jacques Ferron et François Hébert, accompagnée d'une présentation et d'un essai. En rendant disponible la correspondance croisée des deux écrivains et non seulement, comme c'est souvent le cas, les lettres d'un seul épistolier, sans leur contre-partie, nous souhaitions que le lecteur ait le loisir d'apprécier la façon dont Ferron interagissait avec son correspondant, révélatrice à plusieurs égards de la manière et du style de l'épistolier. En plus d'accroître le corpus épistolaire ferronien disponible et de permettre la mise au jour de lettres et d'informations inédites, l'analyse de cette correspondance voulait aussi favoriser une meilleure connaissance de ce pan considérable et pourtant relativement méconnu de l'œuvre de l'écrivain que constitue sa correspondance. Or, c'est précisément pour cette dernière raison qu'il nous a paru, au moment de la rédaction de cet essai, opportun d'en élargir la perspective.

S'est imposée à nous la nécessité de mieux mettre en relief non seulement les rapports d'une seule correspondance avec l'œuvre de l'écrivain, mais aussi les incidences dans l'œuvre ferronienne de l'épistolaire. Les lettres ne sont pas seulement



## INTRODUCTION

Notre projet consistait à l'origine dans l'établissement et l'édition de la correspondance échangée par Jacques Ferron et François Hébert, accompagnée d'une présentation et d'un essai. En rendant disponible la correspondance croisée des deux écrivains et non seulement, comme c'est souvent le cas, les lettres d'un seul épistolier, sans leur contrepartie, nous souhaitons que le lecteur ait le loisir d'apprécier la façon dont Ferron interagissait avec son correspondant, révélatrice à plusieurs égards de la manière et du style de l'épistolier. En plus d'accroître le corpus épistolaire ferronien disponible et de permettre la mise au jour de lettres et d'informations inédites, l'analyse de cette correspondance voulait aussi favoriser une meilleure connaissance de ce pan considérable et pourtant relativement méconnu de l'œuvre de l'écrivain que constitue sa correspondance. Or, c'est précisément pour cette dernière raison qu'il nous a paru, au moment de la rédaction de cet essai, opportun d'en élargir la perspective.

S'est imposée à nous la nécessité de mieux mettre en relief non seulement les rapports d'une seule correspondance avec l'œuvre de l'écrivain, mais aussi les incidences dans l'œuvre ferronienne de l'épistolaire. Les lettres ne sont pas seulement

importantes dans les œuvres de fiction de Ferron dans une perspective d'analyse thématique: elles y jouent souvent un rôle révélateur d'une part, parce qu'elles éclairent le texte lui-même, mais aussi d'autre part parce que les observations formulées par Ferron nous permettent d'en savoir plus long sur sa correspondance et sur sa conception de l'art épistolaire.

Il nous a également paru opportun de relever certaines ressemblances particulièrement remarquables entre les œuvres de Ferron et ses lettres afin de mieux comprendre la manière épistolaire ferronienne et, plus généralement, la façon dont l'écrivain composait ses textes, c'est-à-dire en reprenant la matière de ses anciens textes pour la retravailler. Le mouvement de reprises et de réappropriations successives qui marque l'œuvre de Ferron constitue également un des traits les plus notables de sa manière épistolaire, car il emprunte souvent la matière de ses lettres à d'autres lettres, de même qu'à des textes antérieurs. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il serait intéressant de comparer les lettres de l'écrivain avec certains textes publiés et divers documents inédits, déposés dans le Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec, notamment les journaux qui, comme nous le verrons, offrent chez Ferron une certaine parenté avec la lettre.

Les similitudes observées entre la correspondance et quantité de textes publiés ou inédits de l'écrivain

semblaient soulever la question du destinataire de ces écrits, tout comme la comparaison de lettres ferroniennes entre elles, plusieurs lettres à peu près contemporaines présentant des ressemblances frappantes. Une étude isolée de la seule correspondance avec François Hébert n'aurait pas permis de mettre au jour cet aspect jusqu'ici peu étudié de la manière épistolaire de Ferron, qui est au surplus fort révélatrice de la relation de l'écrivain avec le destinataire de ses lettres. Comme nous le verrons, la juxtaposition de lettres similaires envoyées à divers destinataires comporte en effet, par les recoupements et les variantes qui s'y révèlent, de nombreux enseignements sur les rapports de Ferron avec son destinataire. Cette question du lecteur, à travers l'écriture de textes tardifs comme *le Pas de Gamelin*, a vivement préoccupé Ferron.

Il nous est donc apparu utile, pour une meilleure compréhension des correspondances ferroniennes, de ne pas nous limiter à la seule correspondance que nous nous proposons d'établir. Cette perspective élargie s'est imposée à nous afin d'assurer une meilleure connaissance d'un aspect relativement peu connu de l'œuvre de Jacques Ferron: sa correspondance.

## CHAPITRE I

### **Importance et rôle de la lettre dans l'œuvre ferronienne**

La correspondance de Ferron constitue encore un ensemble mal délimité, en voie d'exploration, mais apparaît déjà sans nul doute comme une zone importante au regard de ses autres écrits. Si l'ensemble de son œuvre témoigne de son intense activité d'écriture, la masse des lettres de Ferron, impressionnante, indique aussi à quel point l'écrivain s'est investi dans cette pratique épistolaire. Une statistique s'avère à ce titre particulièrement éloquente: grâce à l'inventaire du Fonds Jacques-Ferron dressé par la Bibliothèque Nationale du Québec, on dénombre pas moins de trois cent vingt-six correspondants à l'écrivain.

Au-delà de ce nombre, qui est considérable, une autre chose frappe, soit la très grande variété des correspondants ferroniens. S'ils sont assez majoritairement associés au monde littéraire, ils forment un ensemble disparate, composé de personnes issues de milieux, de générations et d'endroits divers. Entre Betty Bednarski et Gérard Bessette, ou entre François Hébert et John Grube, il est difficile de trouver un dénominateur commun, sinon Ferron lui-même.

Si la littérature occupe une place de choix dans les lettres de Ferron, cela est fort naturel, étant donné l'importance qu'elle a prise dans sa carrière et sa vie. Toutefois, ce qui varie d'un correspondant à l'autre, c'est l'approche, le ton, l'importance effectivement accordée à divers sujets, qui pouvaient être modulés différemment en fonction de l'identité du destinataire. La diversité des lettres de Ferron est à l'image de la très grande variété de ses activités, dont on trouve partout la trace.

La production épistolaire ferronienne joue donc sur un grand nombre de registres. Que ce soit en tant que professionnel, en tant qu'écrivain cherchant à faire publier ou traduire un texte ou en tant que militant aux multiples prises de position politiques, Ferron a dû écrire nombre de lettres propres à faire avancer sa cause ou à le servir dans la conduite de ses nombreuses affaires. Ferron profitait généralement de l'écriture de ces lettres pour échanger avec ses correspondants sur les divers sujets ou idées qui l'intéressaient particulièrement au moment de leur rédaction. Le choix du sujet ou de l'idée s'imposait généralement en fonction du profil du correspondant, même si l'on pourra observer nombre de recoupements entre des lettres à peu près contemporaines adressées par Ferron à plusieurs personnes différentes.

Ferron a également entretenu une abondante correspondance avec son frère Paul et ses sœurs Madeleine et Marcelle, de même qu'avec son père. Ces lettres familiales, destinées à des proches, explorent un tout autre registre que le corpus que nous publions. Si la consultation de ces lettres privées fait à l'heure actuelle l'objet de restrictions à cause de leur contenu très personnel, les lettres adressées par Ferron à son père et à sa mère ont récemment paru dans une livraison des «Cahiers Jacques-Ferron»<sup>1</sup>. Des plus anciennes, qui remontent à la période où Ferron fréquentait le Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières, jusqu'à celles, plus soignées, écrites durant les années de formation de l'écrivain au collège et à ses débuts professionnels, on voit peu à peu prendre corps la manière de l'épistolier que nous connaissons, dans le registre bien particulier de la correspondance personnelle, assez différent de celui des autres correspondances ferroniennes publiées à ce jour.

La masse imposante des lettres de l'écrivain témoigne non seulement de leur importance dans le quotidien de Ferron, mais également, sans aucun doute, du plaisir qu'il retirait de cette

---

<sup>1</sup> *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiottes et autres textes*, édition préparée et commentée par Ginette Michaud et Patrick Poirier, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», n<sup>os</sup> 1-2, 1997, 444 p. Sont également en préparation une édition des *Lettres à ses sœurs* et de la correspondance avec Madeleine Ferron et Robert Cliche, toutes deux à paraître chez Jacques Lanctôt éditeur en 1998 et 1999. Un choix de lettres avec Marcelle Ferron est paru dans un numéro d'*Études françaises* sur "L'automatisme en mouvement", vol. 34, n<sup>os</sup> 2-3, «Lettres à Jacques Ferron», p. 235-253.

activité épistolaire. Ferron a en effet écrit nombre de lettres non seulement parce qu'il avait affaire à ses correspondants, mais également parce qu'il préférait recourir à ce type de communication pour entrer en relation avec les autres ou échanger avec eux, alors que d'autres possibilités s'offraient également à lui.

La lettre, outre qu'elle semble procurer une indéniable satisfaction à son auteur, est un moyen d'expression privilégié de l'écrivain. Elle lui sert, non seulement pour échanger avec un destinataire précis, mais aussi à exprimer publiquement ses vues sur les sujets qui lui tiennent à cœur. La lecture des *Lettres aux journaux*<sup>2</sup> permet de constater combien Ferron a pris part aux débats qui agitaient la société québécoise de son temps, et dans quelle mesure il a usé de la lettre pour promouvoir ses idées.

### **Lettres posthumes**

Nous avons pu apprécier l'importance de la lettre chez Ferron, ne serait-ce que du strict point de vue quantitatif. Nul doute que Ferron, écrivain, homme de lettres, leur réservait un rôle particulier dans l'économie de son œuvre. Ainsi, il écrivait à John Grube: «Notre correspondance en effet présente quelque intérêt, mais pas pour le moment. [...] Pour

---

<sup>2</sup> FERRON, Jacques, *Les lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur, 1985, 592 p.

Ferron a également entretenu une abondante correspondance avec son frère Paul et ses sœurs Madeleine et Marcelle, de même qu'avec son père. Ces lettres familiales, destinées à des proches, explorent un tout autre registre que le corpus que nous éditons. Si la consultation de ces lettres privées fait à l'heure actuelle l'objet de restrictions à cause de leur contenu très personnel, les lettres adressées par Ferron à son père et à sa mère ont récemment paru dans une livraison des «Cahiers Jacques-Ferron»<sup>1</sup>. Des plus anciennes, qui remontent à la période où Ferron fréquentait le Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières, jusqu'à celles, plus soignées, écrites durant les années de formation de l'écrivain au collège et à ses débuts professionnels, on voit peu à peu prendre corps la manière de l'épistolier que nous connaissons, dans le registre bien particulier de la correspondance personnelle, assez différent de celui des autres correspondances ferroniennes publiées à ce jour.

La masse imposante des lettres de l'écrivain témoigne non seulement de leur importance dans le quotidien de Ferron, mais également, sans aucun doute, du plaisir qu'il retirait de cette

---

<sup>1</sup> *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*, édition préparée et commentée par Ginette Michaud et Patrick Poirier, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», n<sup>os</sup> 1-2, 1997, 444 p. Sont également en préparation une édition des *Lettres à ses sœurs* et de la correspondance avec Madeleine Ferron et Robert Cliche, toutes deux à paraître chez Jacques Lanctôt éditeur en 1998 et 1999. Un choix de lettres avec Marcelle Ferron est paru dans un numéro d'*Études françaises* sur "L'automatisme en mouvement", vol. 34, n<sup>os</sup> 2-3, 1998, «Lettres à Jacques Ferron», p. 235-253.



activité épistolaire. Ferron a en effet écrit nombre de lettres non seulement parce qu'il avait affaire à ses correspondants, mais également parce qu'il préférait recourir à ce type de communication pour entrer en relation avec les autres ou échanger avec eux, alors que d'autres possibilités s'offraient également à lui.

La lettre, outre qu'elle semble procurer une indéniable satisfaction à son auteur, est un moyen d'expression privilégié de l'écrivain. Elle lui sert, non seulement à échanger avec un destinataire précis, mais aussi à exprimer publiquement ses vues sur les sujets qui lui tiennent à cœur. La lecture des *Lettres aux journaux*<sup>2</sup> permet de constater combien Ferron a pris part aux débats qui agitaient la société québécoise de son temps, et dans quelle mesure il a usé de la lettre pour promouvoir ses idées.

### **Lettres posthumes**

Nous avons pu apprécier l'importance de la lettre chez Ferron, ne serait-ce que du strict point de vue quantitatif. Nul doute que Ferron, écrivain, homme de lettres, leur réservait un rôle particulier dans l'économie de son œuvre. Ainsi, il écrivait à John Grube: «Notre correspondance en effet présente quelque intérêt, mais pas pour le moment. [...] Pour

---

<sup>2</sup> FERRON, Jacques, *Les lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur, 1985, 592 p.

se survivre un peu, il faut laisser des petits amuse-gueule à la postérité<sup>3</sup>».

La lettre, d'abord destinée à un individu en particulier devient, dans un temps posthume à l'auteur même, lisible par tout un chacun, et cesse d'être un document privé, pour venir s'ajouter à la somme des écrits que l'écrivain laisse à la postérité, bref, à l'espace de son œuvre. À ce titre, la correspondance d'un homme de lettres ne manque pas de susciter l'intérêt, que l'épistolier soit vivant ou non. Bien souvent, la source de cette curiosité peut consister dans la recherche d'informations de nature biographique ou susceptibles d'accroître les connaissances sur la genèse et l'évolution des différentes œuvres de l'écrivain. Mais, bien plus qu'une source d'épanchement pour l'auteur ou de connaissance exégétiques pour le lecteur, la correspondance peut aussi occuper une place de grande importance. À ce titre, les observations formulées par Gilles Lapointe sur l'activité épistolaire de Borduas nous semblent pouvoir être transposées au cas de Ferron :

Pour le chef de file du mouvement automatiste, la pratique épistolaire apparaît bien plutôt comme un lieu essentiel, propice aux développements hardis de l'écriture, ces brusques envolées accompagnant pour ainsi dire chacune de ses "prises de conscience". [...] l'édition des lettres du peintre nous forcera à réinterpréter tout autrement une activité d'écriture qui a surtout servi de source documentaire aux biographes, mais qui a rarement été lue [...] pour elle-même<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> FERRON, Jacques, *Une amitié bien particulière*, p. 194.

<sup>4</sup> LAPOINTE, Gilles, *L'envol des signes. Borduas et ses lettres*, Montréal, Fides, "Nouvelles Études québécoises", 1997, p.9.

Pour sa part, Ferron pressent et prévoit que sa correspondance saura stimuler l'intérêt des lecteurs qui lui survivront. C'est pourquoi il en parle dans la lettre citée plus haut comme des «amuse-gueule» destinés à la postérité. Mais, au-delà de leur habituelle fonction documentaire, Ferron a-t-il l'intuition de la valeur de ses lettres? Il semble que oui: comme nous le verrons, ses lettres remplissent un rôle prévu à l'avance, notamment celui de soutenir l'intérêt envers l'œuvre de l'écrivain même après son décès. En effet, si les nouveaux éléments apportés par la publication de la correspondance sont susceptibles de raviver la curiosité envers la personne et l'œuvre de l'écrivain, leur mise au jour se révèle au surplus un nouvel élément du corpus ferronien qui, par son ampleur cachée, ne manquera pas d'attirer l'attention.

Conscient de l'importance qu'un écrivain doit attacher à la promotion de son œuvre, et visiblement préoccupé par cet aspect<sup>5</sup>, Ferron réserve donc en quelque sorte des inédits pour la période qui suivra sa mort. Ainsi, Ferron écrivait-il à Jean Marcel:

Au sujet de mes petits papiers épars, ils sont bien où ils sont. On écrit pour se survivre: un écrivain doit se préparer du posthume.  
[...] Ces petits papiers vont avec ma correspondance et mon journal<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> «L'air de ne pas me soucier de mon œuvre, écrivait Ferron, en sous-main j'en ai toujours soigné la publicité» (lettre 73, datée du 8 septembre 1982, à François Hébert).

<sup>6</sup> Lettre inédite à Jean Marcel, le 7 janvier 1966.

Contrairement, par exemple, à des écrivains, notamment du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui faisaient circuler leurs lettres ou ne faisaient rien pour en décourager la diffusion immédiate, Ferron leur assigne une place précise dans l'ordonnement de son œuvre: il ne souhaite pas faire lire ses lettres de son vivant. Il croit que son œuvre doit, pour lui survivre, continuer de se révéler, entretenant de cette manière l'intérêt des lecteurs même après sa mort. Aussi, peut-être notre travail lui-même, qui contribue à mettre au jour cette partie demeurée inédite de l'œuvre de Ferron, se prête-t-il au dessein de l'auteur, en participant à un processus de mise en valeur soigneusement élaboré par Ferron...

### **L'épistolaire dans les textes ferroniens**

Nous avons précédemment fait ressortir la place particulière occupée par la lettre dans l'œuvre de Ferron telle que conçue par son auteur. Maintenant que sa fonction et sa position ont été un peu mieux définies, sans doute serait-il opportun d'évaluer et de situer cette présence de la lettre dans l'ensemble des textes de Ferron.

En effet, la lettre est souvent utilisée par Ferron dans diverses œuvres de fiction. Un survol rapide des différentes occurrences de la lettre dans le corpus ferronien nous permettra de mieux connaître les vues de Ferron sur l'épistolaire et d'apprécier la valeur toute particulière qu'il prêtait à ce genre. Nous verrons que, plus qu'un simple thème

ou artefact littéraire, la lettre occupe une place de choix dans l'œuvre ferronienne.

En 1975, les Éditions Leméac ont fait paraître un recueil en deux volumes regroupant des textes précédemment parus dans divers journaux et revues, et jusqu'alors difficilement accessibles du fait de leur éparpillement. Ces *Escarmouches*<sup>7</sup> permettent principalement au public lecteur de prendre toute la mesure de l'engagement de Ferron dans les divers débats de l'époque, qu'ils touchent la politique, la société, la médecine ou la littérature. Elles auront également pour effet de mettre au jour une vaste part de son œuvre, soit ses multiples contributions à divers périodiques, parmi lesquelles on compte des historiettes, des articles d'opinion et de critique littéraire, des lettres adressées à des journaux et autres textes polémiques.

Assez curieusement, on trouve, à la tête de ce recueil, une lettre personnelle de Ferron, adressée à Pierre Baillargeon en 1948<sup>8</sup>, comme si l'auteur avait voulu relier sa correspondance privée à toute la masse des textes épars (expression que nous empruntons à Jean Marcel, qui l'a utilisée dans sa préface aux *Escarmouches*) qu'il publiait alors. Cette lettre qui,

---

<sup>7</sup> FERRON, Jacques, *Escarmouches. La longue passe* (t. 1 et 2), Montréal, Leméac, 1975, 391 et 227 p. Une anthologie préparée par Jean-Marcel Paquette, qui réunit dans un seul volume les *Escarmouches* jugées les plus significatives, vient de paraître, *Escarmouches*, Montréal, Leméac, coll. "Bibliothèque Québécoise", 1998, 356 p.

<sup>8</sup> «Lettre à Pierre Baillargeon», *Escarmouches*, t. 1, p.13-16.

contrairement à tous les autres textes des *Escarmouches*, était demeurée jusqu'alors inédite<sup>9</sup>, signalait l'existence du corpus épistolaire ferronien, grand absent de l'anthologie présentée par Leméac.

La position particulière de cette lettre à Pierre Baillargeon a selon nous valeur d'indice, et force est d'admettre qu'aucune compilation des textes épars ferroniens digne de ce nom ne pouvait omettre d'au moins signaler l'existence du corpus épistolaire de l'auteur, même si la publication de ce dernier n'apparaissait alors pas opportune.

Le choix de cette lettre appelle également quelques observations. Tout d'abord, la lettre à Pierre Baillargeon n'a rien de personnel ou d'intime: il s'agit plutôt, pour Ferron, de s'attaquer à l'attitude de Baillargeon, que les préoccupations sociales de Ferron laissent indifférent. Dans «Monsieur! Ah Monsieur!», texte publié dans *La conférence inachevée*, Ferron disait de Baillargeon, ce «petit bourgeois d'Outremont qui tenait boutique d'esprit», qu'«[i]l n'aimait guère les grands principes, les drapeaux, les chevaux, les bateaux. Hors la langue, la façon de dire et d'écrire, rien ne comptait<sup>10</sup>». La lettre, qui pourfend l'indifférence de son correspondant vis-à-vis des luttes sociales, trouve ainsi sa

---

<sup>9</sup> La bibliographie de Pierre Cantin nous apprend que la lettre n'a pas été publiée avant 1975.

<sup>10</sup> «Monsieur! Ah! Monsieur!», dans *La conférence inachevée*, Montréal, Lanctôt éditeur, "Petite Collection Lanctôt", 1998, p. 175.

place toute naturelle dans le recueil parce qu'elle s'approche de la lettre ouverte.

Cette lettre, qui est «mon manifeste et [...] le journal de ma pensée s'acheminant vers le communisme<sup>11</sup>», a à la fois une portée personnelle en ce qu'elle traduit les idées de Ferron, et valeur d'exemple parce qu'elle s'élève contre l'attitude de Baillargeon, opposé à tout engagement ou prise de position de l'artiste sur le plan social, partisan de l'art pour l'art. Ferron publie donc cette lettre privée à cause de sa portée, qui dépasse de beaucoup celle de son destinataire; le fait même qu'il l'ait en sa possession permet de se demander si elle a effectivement été envoyée, et si Baillargeon l'a lue<sup>12</sup>. Chose certaine, en en faisant le premier texte de ses *Escarmouches*, Ferron a attiré l'attention sur sa correspondance, sans toutefois réellement se commettre à en publier une partie.

Dans un autre registre que celui de la prose d'idée ou de l'essai, aucune œuvre de fiction ferronienne n'accorde une place aussi importante à l'épistolaire que *Les roses sauvages*<sup>13</sup>, roman publié par Ferron en 1971, qui raconte l'histoire d'un employé d'une maison de commerce nommé Baron,

---

<sup>11</sup> «Lettre à Pierre Baillargeon», *op. cit.*, p.16.

<sup>12</sup> Ferron ne garde pas généralement copie des lettres qu'il envoie, comme en témoigne le Fonds de la Bibliothèque Nationale du Québec, où les correspondances croisées sont rarissimes.

<sup>13</sup> *Les roses sauvages. Roman*, préface de Betty Bednarski, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, Vlb éditeur, Coll. «Courant», 1990, 247 p.

que la perte de sa femme atteinte de folie et son incapacité à communiquer avec sa fille Rose-Aimée rendront fou jusqu'à le pousser au suicide.

Dans ce livre où des sentiments très forts sont dépeints par l'auteur avec une grande sobriété, les dialogues ne jouent qu'un faible rôle dans l'expression des sentiments ressentis par les personnages. Les descriptions y occupent la part la plus large. Or, un des moyens privilégiés employés par Baron pour exprimer son amour à sa femme et à sa fille Rose-Aimée est précisément l'écriture épistolaire. La séparation de Baron et de sa femme lorsqu'il est en voyage d'affaires, puis de Baron et de sa fille lorsque Rose-Aimée est élevée en Acadie, donne en effet lieu à nombre de lettres dont la particularité est de rompre avec l'habituel circuit expéditeur/destinataire.

Ainsi, lors des déplacements occasionnés par son travail, Baron écrit à sa femme «pour lui rendre compte de sa journée. Elle de son côté [...] s'était rendu compte qu'il ne lui arrivait jamais rien et qu'elle n'avait à lui dire que des répétitions de formules banales<sup>14</sup>.» La lettre joue, pour Baron, le rôle d'un journal, d'un compte rendu; étant donné la profession de Baron, qui travaille comme administrateur, il est difficile de résister à la tentation de comparer ses lettres à une écriture comptable portées au grand-livre conjugal, Baron

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.29-30.



s'acquittant d'une dette envers sa femme en lui envoyant les informations auxquelles elle est en droit de s'attendre lorsque son mari est au loin. Par ailleurs, l'écriture épistolaire joue pour l'épouse un rôle de révélateur; confrontée au texte de ses lettres, elle en vient à réaliser la vacuité de son existence: «Toutes ses lettres lui avait appris son humiliation<sup>15</sup>», résume le narrateur. À partir de ce moment, elle ne vivra plus en paix et sombrera peu à peu dans la dépression qui finira par avoir raison d'elle.

Après la mort de sa mère, la petite Rose-Aimée est confiée par Baron à des amis acadiens. Pour pallier la distance qui le sépare de sa fille, Baron lui écrit quotidiennement: «il commença de lui envoyer des lettres écrites de sa haute et ferme écriture, d'abord des manières de contes, puis des rapports de ses journées dans sa maison d'affaires<sup>16</sup>». Aux *comptes*, Baron ajoute des *contes* pour sa toute jeune fille: la fiction naît ici de l'existence d'un destinataire spécifique, et l'invention d'histoires devient pour Baron un moyen de rejoindre son enfant.

La lettre apparaît tout au long du roman comme un moyen privilégié d'auto-expression et d'auto-révélation de ses émotions pour celui qui la compose; toutefois, son efficacité comme instrument de communication apparaît pour le moins

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.47-48.

incertaine. En effet, si Baron peut donner libre cours à tout l'amour qu'il porte à sa fille à travers l'écriture de ses lettres, Rose-Aimée paraît peu touchée par la correspondance qu'elle reçoit de son père:

malgré la bonne volonté de Baron, [elle] s'ennuyait d'un ennui qui venait de fort loin, à partir des interminables lettres que Patrick ou sa femme se faisaient un devoir de lui lire et qu'elle n'entendait guère tout en feignant d'être attentive [...]. Pourtant Baron les écrivait avec beaucoup d'attention, en y mettant des détails simples, des traits saugrenus qui amusaient Patrick et sa femme, et si Rose-Aimée y prenait un peu de plaisir, c'était justement à cause de leur amusement<sup>17</sup>.

Toutes ses lettres ne permettront pas à Baron de gagner l'affection de sa fille qu'il aime follement, car l'enfant s'attache plus volontiers à ses gardiens, effectivement présents, qu'à son père qui tente de compenser pour son absence au moyen d'une abondante correspondance. L'écriture quotidienne de ces lettres réchauffe par ailleurs le cœur de Baron, qui ne se sent plus d'amour que pour sa fille, à un point tel qu'il n'aura aucune envie de donner suite à son attirance pour Ann Higgitt.

L'échec de la communication épistolaire entre Baron et sa femme, puis entre Baron et sa fille, s'explique par son incapacité à établir une véritable réciprocité dans l'échange. Comme l'observe Jean-Pierre Boucher, «c'est à lui-même [que Baron] écrit, utilisant l'écriture comme un miroir<sup>18</sup>»; le

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>18</sup> BOUCHER, Jean-Pierre, «*Les roses sauvages: recueil et intertexte*», *Studies in Canadian Literature*, XIII:1, 1988, p.83.

critique remarque aussi qu'Ann Higgit avait bien vu que Baron «ne communique pas, mais s'enferme en lui-même<sup>19</sup>». En effet, Baron s'avère incapable de se défaire de sa réserve et de communiquer son amour autrement qu'au moyen de formules simples, de comptes rendus impersonnels et de contes qui, s'ils tiennent d'une attention délicate, ne parviennent pas à atteindre la petite Rose-Aimée. Cette incommunicabilité révélée par les lettres ruine la relation entre Baron et sa fille, ce qui a pour effet de faire tomber Baron dans un désarroi qui graduellement le mène à la folie.

Dans sa descente aux enfers, les lettres ont également une fonction auto-révélatrice. En effet, vint un moment où Baron

était lui-même désespéré. Il l'apprenait par ses lettres où il s'appliquait à ne pas trop se répéter et où il en était à peu près arrivé, dans l'impuissance où il était, à parler au nom de Dieu, lui qui auparavant n'était guère croyant<sup>20</sup>.

Rendu à ce point, Baron, gagné par la folie, se place au-dessus de tout, s'investit de l'autorité divine, confond son amour pour sa fille et son amour pour sa femme; il perd sa réserve, et ses lettres deviennent autant de témoignages de ses sentiments.

Les lettres de Baron perdent leur caractère personnel alors que la folie le gagne. Dans sa déraison, Baron perd de vue la destinataire de ses ultimes lettres, et se laisse complètement

---

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Les roses sauvages*, p.121.

gagner par son mal. Il envoie ses lettres en poste restante dans un chimérique paradis ensoleillé, Casablanca, sans trop savoir si elle sont adressées à sa femme ou à sa fille. C'est finalement cette dernière qui, s'arrêtant par hasard au bureau de poste de cette ville, recevra les lettres. C'est en les lisant qu'elle prend la mesure de la folie de son père et décide de rentrer à Montréal pour le revoir.

La lettre a ici valeur de témoignage, tout comme dans la *Lettre d'amour soigneusement présentée* qui suit le roman. Si les lettres de Baron ne sont pas citées une seule fois dans *Les roses sauvages*, Ferron se sert dans le texte joint au roman de la lettre comme d'un document particulièrement propre à révéler ce que ressent Aline Dupire, la folle à qui il attribue la lettre. Comme le remarque Jean-Pierre Boucher, la *Lettre d'amour*, loin d'être une simple annexe au roman, «couronne le recueil». En effet, Aline Dupire y «donne sa version des faits alors que l'épouse de Baron est morte sans pouvoir parler. La lettre d'Aline c'est, venue d'outre-tombe, la voix de l'épouse de Baron qui se fait enfin entendre<sup>21</sup>». La *Lettre d'amour* remplit donc une fonction particulière dans l'économie du recueil: elle «dévoile la genèse du roman dont on vient d'achever la lecture et lie la fiction au réel<sup>22</sup>». Cela «s'accorde avec [l]a conception [ferronienne] de la littérature qui doit retourner à la réalité pour la transformer, [sans

---

<sup>21</sup> Jean-Pierre Boucher, art. cité, p.84.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.85.

quoil elle n'est qu'une abstraction<sup>23</sup>». La lettre sert donc, dans *Les roses sauvages*, à illustrer les différents états d'esprit des personnages qui l'écrivent; puis, dans la *Lettre d'amour*, la «vraie» lettre d'Aline Dupire permettra de jeter un éclairage essentiel sur le roman que nous venons de lire.

Dans *Rosaire*<sup>24</sup>, la correspondance sera encore utilisée comme document à verser au dossier de l'affaire qui intéresse le docteur Ferron et comme révélateur des sentiments du narrateur. La différence entre la façon dont les lettres sont utilisées dans *Rosaire* et *Les roses sauvages* tient à la nature du genre dont relèvent les deux textes. Dans *Rosaire*, la lettre n'est pas seulement un indice ou un symptôme: citée à l'appui d'un texte qui met en scène des faits vécus, elle témoigne de la véracité du récit. Pas moins de six lettres sont mentionnées dans le texte; certaines y sont même reproduites dans leur intégralité. En effet, comme le faisait remarquer Ferron dans une lettre à François Hébert: «*Rosaire* a le même thème que *Cotnoir*. *Cotnoir* fut écrit, *Rosaire* vécu. Si l'on excepte quelques fions, il n'y a aucune invention. J'ai transcrit le journal d'une affaire où je m'étais donné beaucoup de mal<sup>25</sup>.»

L'inclusion des lettres rédigées par Ferron dans l'exercice de sa profession a pour effet d'attester de la réalité de ce

---

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Rosaire*. Précédé de *L'Exécution de Maski*, Montréal, VLB éditeur, 1981, 197 p.

<sup>25</sup> Lettre 37, datée du 14 juin 1981.

qui est relaté. Elle a aussi pour fonction de montrer au lecteur quel emportement déraisonnable Ferron a mis dans cette affaire, une impétuosité que le narrateur reproche au médecin à plusieurs reprises tout au long du texte. Les lettres ne se justifient pas uniquement pour montrer l'évolution du dossier de Rosaire auprès des diverses autorités médicales et sociales, mais surtout pour permettre au narrateur de faire une critique documentée de la conduite du médecin.

Dans ses lettres, le médecin s'attaque, pour le bien du patient qu'il souhaite sauver de l'internement, à des confrères de même qu'au service social diocésain. Elles témoignent, comme l'avance le narrateur, d'un «goût indécent de vous-même, de la glorification de votre amour-propre<sup>26</sup>». Elles ont donc pour rôle de permettre au médecin de se mettre en scène, de se donner une image favorable de lui-même et de mener ses divers combats. Le narrateur fait remarquer que la lettre au docteur Loignon, annexée au récit, «n'a pas d'autre utilité que de vous rassurer sur l'état d'esprit de Rosaire [...] et de vous faire une belle âme aux dépens du confrère. Et grands dieux, quelle hauteur! On dirait la reine de Saba<sup>27</sup>».

La lettre a donc pour fonction de permettre à celui qui l'a écrit de se convaincre lui-même, bien autant que son destinataire; elle l'aide également à se forger un personnage.

---

<sup>26</sup> *Rosaire*, p. 128.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.134.

Dans une lettre ultérieure, le docteur Ferron aurait voulu s'accuser de l'inconduite du fils de Rosaire pour éviter que l'adolescent ne soit pénalisé par son école, mais il décide de ne pas envoyer la lettre, jugeant que: «Vous vous étiez trop mis en évidence, car il n'y a rien de plus compromettant que la folie et l'on ne s'en passionne pas sans y ajouter sa part<sup>28</sup>.» L'écriture de la lettre donne lieu à des passages à l'acte qui paraissent après coup regrettables. C'est ainsi que l'on peut constater, par la lecture de *Rosaire*, à quel point la lettre occupait une place importante chez Ferron, notamment dans la clarification et l'expression de ses sentiments: le fait que cette dernière lettre n'ait jamais été envoyée indique bien à quel point elle répondait d'abord à un besoin chez celui qui l'avait écrite.

La correspondance apparaît encore dans une autre œuvre ferronienne tardive, soit *Le pas de Gamelin*. Dans cette importante œuvre demeurée inachevée<sup>29</sup>, Ferron démultiplie et met en scène sa propre personne, que l'on peut retrouver divisée en plusieurs personnages (Maski, Salvarsan, Notaire) qui constituent autant d'instances qui le représentent

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.188.

<sup>29</sup> Seuls quelques fragments du manuscrit ont été publiés. Parmi ceux-ci, on compte des historiettes, *L'exécution de Maski*, *Gaspé-Mattempa* et divers fragments intégrés au recueil *La conférence inachevée*, dont un fragment homonyme, souvent confondu avec l'ensemble du manuscrit. Pour un synopsis complet du manuscrit, le lecteur est invité à consulter le mémoire de Patrick Poirier, *Au sujet de l'autre Ferron: expérience de l'écriture au seuil de Gamelin*, Département d'Études françaises, Université de Montréal, 1994, 188 p.

totalement ou partiellement. Comme le fait remarquer Patrick Poirier:

partagée entre Notaire et Maski, son interlocuteur privilégié, la narration du *Pas de Gamelin*, ainsi décousue, voire même dédoublée, oscille incessamment entre ces deux voies/voix, fluctuant entre le "je" et le "il" au même titre que les conversions identitaires de l'auteur-narrateur et de ses "figures fictives déléguées, nommées Maski ou Jérôme Salvarsan<sup>30</sup><sup>31</sup>».

Or, on remarquera que les relations entre les personnages du *Pas de Gamelin*, d'une complexité quasi inextricable, sont largement entretenues par voie épistolaire. Ainsi, dans un fragment publié en 1995, intitulé «La berline et les trois grimoires», le narrateur, Notaire, dit de Salvarsan: «Nos jeux sont mêlés depuis [1966, année où il va le rejoindre au Mont-Thabor<sup>32</sup>]. En fait, ils l'étaient déjà par l'âge et la même origine, par notre correspondance que nous entretenons depuis 1945. L'initiative lui en revient<sup>33</sup>». Dans un autre fragment intitulé *Maski*, ce dernier écrit, encore à propos du docteur Salvarsan: «je suis surpris de recevoir une lettre de Salvarsan. [...] Je réponds et nous n'avons pas cessé de nous écrire depuis, liés par correspondance sans que jamais le mot

---

<sup>30</sup> MICHAUD, Ginette, «De Varsovie à Grande-ligne: l'œuvre in extremis», *Littératures*, 1992, n<sup>os</sup> 9-10, p. 85.

<sup>31</sup> POIRIER, Patrick, *Au sujet de l'autre Ferron: expérience de l'écriture au seuil de Gamelin*, p. 37.

<sup>32</sup> Cet établissement fictif évoque le Mont-Providence, institution pour enfants où Ferron a travaillé à la même époque. Ferron s'y retrouva alors au milieu d'un «combat d'arrière-garde contre la psychiatrie en train de chasser les Sœurs de la Providence de chez elles» (*Le désarroi*, p. 89); c'est aussi à ce moment qu'il travailla pour la première fois parmi les personnes atteintes de folie.

<sup>33</sup> «La berline et les trois grimoires», dans *L'autre Ferron*, sous la direction de Ginette MICHAUD, avec la collaboration de Patrick Poirier, Montréal, Éditions Fides-Cétuq, "Nouvelles Études québécoises", 1995, p. 305.



amitié n'ait été prononcé<sup>34</sup>». La correspondance met en rapport les personnages, souvent séparés par les événements (la guerre, les affectations professionnelles, etc.); si elle n'est que peu ou pas citée, elle permet au moins aux personnages de s'informer des autres, de même que de colliger de l'information qui permettra aux personnages de parler les uns des autres en connaissance de cause.

Un fragment du manuscrit publié par Ferron en 1982, *L'Exécution de Maski*, raconte la genèse fictive du *Pas de Gamelin*. Dans ce court texte, Notaire dit à Maski: «Mon livre! Pourquoi parles-tu toujours de mon livre, Maski? Ce sera encore le tien, comme tous les autres que j'ai signés. Cette fois, j'utiliserai notre correspondance. Tu m'as écrit beaucoup de lettres, sais-tu<sup>35</sup>?» L'élimination de Maski au moment même de son apogée constitue probablement l'un des moments les plus marquants du *Pas de Gamelin*, car ce geste crucial marque une volonté très nette de mettre fin à l'emprise de la personne de l'auteur et de sa biographie sur son œuvre et sur celui qui l'écrit. La difficulté de la mise en œuvre de cette résolution contribuera de façon importante à rendre infranchissable le *Pas de Gamelin*.

La correspondance joue un rôle d'importance dans un autre texte extrait du *Pas de Gamelin*, *Gaspé-Mattempa*. Placée à

---

<sup>34</sup> «Maski», dans *L'autre Ferron*, p.280.

<sup>35</sup> *Rosaire précédé de L'exécution de Maski*, p.31.

l'origine du grand œuvre inachevé, elle sert également de fondement à l'écriture de *Gaspé-Mattempa*. Le narrateur, Salvarsan, raconte l'arrivée et le séjour de Maski en Gaspésie. Il explique pourquoi ce dernier a choisi la médecine comme profession et la Gaspésie comme lieu d'établissement en se servant largement des renseignements contenus dans les lettres qu'il recevait de Maski. Salvarsan, établi en Beauce, disposant d'une position somme toute enviable, raconte donc le séjour gaspésien de Maski, médecin de peu de fortune installé dans une région qui peut à peine le soutenir. Selon Marcel Olscamp, «ce bref ouvrage représente sans doute un fascinant dialogue entre l'homme indispensable que fut le docteur Ferron en Gaspésie et le prospère médecin beauceron qu'il aurait pu devenir<sup>36</sup>»; ajoutons que, dans le récit, la correspondance est le lieu même de ce dialogue.

L'échange épistolaire fictif, bien qu'il ne soit pas reproduit mais seulement mentionné tout au long du texte, joue un rôle important pour les deux personnages. Arrivé en Gaspésie, Maski, qui rêve d'être écrivain, commence à écrire à Salvarsan:

Voici donc le compère Maski en scène, candidat écrivain dans son rôle de médecin et d'envoyé de Dieu. Enfin, du moins je l'espérais; il allait pouvoir me parler de la Gaspésie [...]. C'était mon souhait; il fut exaucé au-delà de mes espérances. Le candidat écrivain, doutant peut-être de son élection, en tout cas trop pris par la médecine pour donner carrière à un deuxième roman,

---

<sup>36</sup> OLSCAMP, Marcel, «Faire œuvre utile», dans *Gaspé-Mattempa*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, p.11.

s'était rabattu sur la correspondance, et ses lettres se mirent à arriver à Saint-William-de-Buton [...] <sup>37</sup>.

Cet extrait montre bien comment la correspondance peut faire partie intégrante de la pratique littéraire pour Ferron, et notamment se présenter comme une solution de remplacement quand le temps pour donner suite à des projets de longue haleine fait défaut. Nous verrons plus loin comment Ferron conçoit les rapports de sa pratique épistolaire avec l'écriture de son œuvre.

Le narrateur de *Gaspé-Mattempa* a donc écrit le texte en se servant des lettres qu'il avait conservées. Ainsi, en réfléchissant sur son échange avec Maski, Salvarsan remarque: «Dans cette correspondance il y a surtout du sien, oui, forcément, bâton, marcassin: mes lettres toutes parties, il ne me reste que les siennes <sup>38</sup>.» Ces lettres de son interlocuteur rendent possible l'écriture de *Gaspé-Mattempa* par Salvarsan qui, en conservant les lettres de Maski, a pu garder un souvenir de son interlocuteur. Cette conservation fictive des lettres évoque une pratique ferronienne réelle, qui mène à l'expérience du *ressouvenir*, partie importante du rapport qu'entretient Ferron avec ses correspondants et sur laquelle nous reviendrons dans le prochain chapitre.

---

<sup>37</sup> *Gaspé-Mattempa*, p.24.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.25. Notons que cette observation est corroborée par les lettres réelles du Fonds Jacques-Ferron...

Une autre particularité de *Gaspé-Mattempa* est la publication, avant le texte, d'un "Avant-dire" qui reprend essentiellement une lettre envoyée par Ferron à Clément Marchand, le premier éditeur du texte. C'est Clément Marchand qui proposera à Ferron de placer la lettre en tête de *Gaspé-Mattempa* parce que, à ses yeux, «elle [en] condense l'esprit. Elle contient en effet les éléments d'un avant-dire qui situera le lecteur par rapport aux événements qui vont suivre<sup>39</sup>». L'inclusion de cette lettre montre bien, comme l'a finement observé Clément Marchand, l'importance de la circulation entre l'œuvre et les lettres, échange fertile dont nous tenterons plus loin de donner un plus vaste aperçu, après avoir voulu ciconscrire dans ce premier chapitre la place tenue par les lettres dans le texte même des œuvres publiées de Ferron.

---

<sup>39</sup> «Lettre du 8 mai 1980», à Clément Marchand, dans *L'autre Ferron*, p.332.

## CHAPITRE II

### **La lettre: miroir, écran, fenêtre**

La lettre permet à Ferron d'échanger avec ses correspondants, de s'ouvrir à eux, de les connaître. Elle rend possible une ouverture à l'autre qui n'est pas sans effet sur lui, parce qu'elle lui fournit l'occasion de se définir par rapport à son interlocuteur, non seulement à travers l'écriture épistolaire, mais aussi à travers la lecture des lettres qu'il reçoit. Nous verrons comment l'altérité est, pour Ferron, capitale dans la construction de sa propre image, dans la prise de conscience et la précision des contours de sa propre individualité.

Si elle donne lieu à un contact avec l'autre, la lettre a aussi ceci de particulier qu'elle est d'abord produite par une personne qui se retrouve face à elle-même pour écrire à un autre absent, dont la réalité reste donc, à un certain égard, abstraite. C'est pourquoi, bien qu'adressée à une autre personne, elle est susceptible d'aider son auteur à se dessiner au moyen de son écriture épistolaire.

Avant de se pencher sur la fonction de la lettre dans le commerce de Ferron avec les autres -- relation aussi bien personnelle que littéraire --, il serait sans doute opportun d'apprécier son importance dans le rapport que l'écrivain entretient avec lui-même. En effet, si Ferron multiplie tout au long de son œuvre les déclarations contre ce qu'il est convenu d'appeller *la vie intérieure*, ses écrits montrent qu'il a pourtant mené une longue introspection, et ce par le biais de l'écriture, entreprenant, pour reprendre les mots de Ginette Michaud, «une manière d'auto-analyse à peine déguisée<sup>1</sup>» dans de nombreux textes autobiographiques, parmi lesquels on compte notamment *La créance*<sup>2</sup> et *L'Appendice aux Confitures de coings*<sup>3</sup>.

Le désir d'autobiographie se fait plus pressant chez Ferron à partir des années soixante-dix -- ce dont témoigne une part importante de sa production littéraire de l'époque --, mais il n'en a pas pour autant été absent auparavant. Bien que la recherche à caractère autobiographique ne dominait pas aussi ostensiblement ses œuvres, elle n'en demeurait pas moins une donnée de l'écriture ferronienne, car Ferron s'est souvent servi de ses souvenirs ou de ses expériences pour composer ses œuvres, en plus d'y glisser d'abondantes allusions à des

---

<sup>1</sup> MICHAUD, Ginette, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», *Voix et images*, XVIII:3, printemps 1983, p.515.

<sup>2</sup> *Papa Boss*, suivi de *La créance*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1990, 151 p.

<sup>3</sup> *Les confitures de coings*, suivi de *L'Appendice aux Confitures de coings* ou *Le congédiement de Frank Archibald Campbell*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1990, 195 p.

personnes ou des événements publics marquants. De plus, avant que les interrogations sur sa propre personne n'occupent le devant de la scène, Ferron, par le biais de sa correspondance, prenait note de ce qui l'intéressait, écrivait ce que ses expériences ou ses lectures du moment pouvaient lui inspirer.

Si les lettres ferroniennes sont riches en renseignements sur les intérêts littéraires de l'écrivain, elles sont plus parcimonieuses en ce qui a trait à la vie intime de leur auteur. Ferron ne se révèle en effet qu'en de très rares occasions, de façon sporadique. Comme l'observe encore Ginette Michaud, «le lecteur qui souhaiterait naïvement enfin découvrir dans [l]es lettres privées [de Ferron] le visage derrière le masque en restera pour ses frais; comme ailleurs dans l'œuvre, les lettres ne lui livreront jamais qu'un masque devenu visage<sup>4</sup>».

Si les lettres de Ferron ne tiennent pas du journal intime et révèlent relativement peu d'informations inédites sur l'homme qui se cache derrière le personnage public et le polygraphe qui multiplie les publications, elles n'en jouent pas moins un rôle particulier, s'apparentant, comme le remarque Ginette Michaud, à celui d'un «journal intellectuel<sup>5</sup>», qui nous permet de «jet[er] un éclairage [...] sur [l]es apprentissages

---

<sup>4</sup> Art. cité, p. 508.

<sup>5</sup> MICHAUD, Ginette, «Lire à l'anglaise», dans *L'autre Ferron*, p. 142.

et [l]a formation [de Ferron] comme lecteur et écrivain<sup>6</sup>». Elles contiennent en effet plusieurs allusions à ses lectures, premières impressions formulées à chaud qui montrent la genèse de certaines idées chères à l'auteur, la source de nombre de textes, de même que l'évolution de l'écrivain sur les plans littéraire et intellectuel. Ces idées, captées sur le vif, sont souvent le fruit d'une formulation inspirée par les circonstances, qui reprend bien souvent une réflexion amorcée préalablement par l'écrivain, sans cependant lui donner une forme définitive et achevée. Elles ont plutôt valeur, pour leur auteur, d'exercice, de variation, d'essai. Le caractère informel et (momentanément) confidentiel de la lettre permet à Ferron une liberté de ton et de propos accrue, une hardiesse qui n'est pas aussi lourde de conséquences que dans un texte dûment destiné à la publication.

Le geste même de l'écriture épistolaire contribue donc à façonner les idées de Ferron, participe d'un processus de mise en forme qui peut préexister à l'écriture de textes, voire même le poursuivre et l'approfondir dans certains cas, lorsque Ferron revient sur des sujets qu'il a déjà abordés sous une autre forme ou dans un autre contexte. La lettre offre à l'écrivain l'occasion de repenser, de réécrire, de reformuler ou de redéfinir soit ses idées et ses opinions, soit ses positions, pour les attraper au vol ou pour éventuellement les

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 142.



incorporer à un texte, ou encore simplement pour le plaisir et l'exercice que lui procure la perpétuelle réinvention d'un matériau connu exigée par l'écriture épistolaire. De même, Ferron consigne dans ses lettres des souvenirs, des anecdotes et des impressions dans qui, sans tenir d'une écriture diariste comme telle, ressemblent beaucoup à un journal par le travail du souvenir et de la mémoire, par la reconstitution du passé indispensable à toute autobiographie.

La «perméabilité<sup>7</sup>» de l'écriture de la lettre et de celle du journal remarquée par Roger Duchêne est manifeste chez plusieurs auteurs. Il semble que, chez Ferron, la lettre remplit en quelque sorte le rôle dévolu au journal, qu'elle remplace dans une certaine mesure; cela pourrait expliquer en partie le petit nombre de journaux laissés par Ferron, ainsi que leur caractère épisodique et discontinu. Ferron semble plutôt élaborer ses conceptions et ses idées à l'intérieur de l'espace épistolaire, en présence d'un témoin dont nous examinerons plus loin la place: le destinataire.

La lettre et le journal se distinguent en effet fondamentalement quant à leur destination. Alors que la lettre est écrite pour une autre personne, le journal se conçoit comme un genre dont le premier bénéficiaire est son propre auteur (on

---

<sup>7</sup> DUCHÊNE, Roger, «Le mythe de l'épistolière: Mme de Sévigné», dans BOSSIS, Mireille (édit.), *L'Épistolarité à travers les siècles*, Stuttgart, Éd. Franz Steiner Verlag, 1990, p.25.

peut également, tout comme pour la lettre, le supposer dans maints autres cas plus ou moins directement destinés à la postérité). Chez Ferron, le journal est un instrument du souvenir, à conserver pour le bénéfice de son propre auteur. C'est ainsi que, dans un paragraphe quasi programmatique situé dans la première entrée d'un très bref journal qu'il a tenu entre le 20 juillet et le 28 août 1981, Ferron explique la visée de son entreprise diariste:

Hier, le bonhomme Henri Brodeur qui a soixante-dix-huit ans soutenait que j'en avais au moins soixante-dix. Il est vrai que je suis vieux et ahuri, au pied de la grande muraille blanche. Je n'avais pas jusqu'aujourd'hui éprouver (*sic*) besoin de tenir journal. Puisque je continue de vivre sans avenir, il me faut consigner ce qui m'arrive, autrement je l'oublierai<sup>8</sup>.

Le journal a ici clairement pour fonction de servir au souvenir des jours passés par l'auteur qui en conserve ainsi une trace écrite. Ce témoignage échappe bien entendu à l'auteur s'il écrit des lettres qu'il devra poster.

Les diverses expériences d'écriture diariste tentées par Ferron ne s'étendent, avant d'être abandonnées que sur de très courtes périodes: ainsi, par exemple, les deux journaux que nous citerons plus loin pour les fins de la comparaison avec les correspondances ferroniennes ne couvrent respectivement que des périodes très courtes, soit du 19 avril au 5 mai 1976, et du 20 juillet au 28 août 1981. Ferron n'a jamais, à notre connaissance, poursuivi de telles entreprises sur des périodes

---

<sup>8</sup> Manuscrit du Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale du Québec, boîte 21, chemise 5, 2.94.2, f.1.

plus longues. Peut-être pouvons-nous déjà avancer l'hypothèse que la présence d'un destinataire, dans le cas de la lettre, constitue un puissant aiguillon, qui stimule davantage l'écrivain que l'écriture trop solipsiste d'un texte pour son seul usage. Par exemple, Ferron écrit dans son journal, le 24 avril 1976:

Tinamer m'a accompagné à l'église de St-Marc où, seul, j'ai communié.  
Savoir s'humilier.  
D'abord en avoir les moyens ensuite le faire sans s'abaisser  
par respect pour les humbles<sup>9</sup>.

Ce passage laconique du journal de Ferron contraste avec la lettre, bien plus détaillée, qu'il tire de cette expérience et envoie à John Grube. Cette lettre, datée du 3 juillet 1976<sup>10</sup>, revient sur cet épisode, dont elle fournit la première véritable mise en forme écrite. Le journal se distingue de la lettre par la quantité d'informations, de notes et d'injonctions que Ferron formule à sa propre intention, soit pour s'en souvenir en se relisant, soit comme dans le passage cité plus haut, pour s'exhorter à faire quelque chose.

Le journal se signale également de manière toute pragmatique par son utilité éventuelle pour celui qui l'écrit: conservé, il peut servir à des fins de consultation, d'information et de remémoration à qui le tient. Cependant, si Ferron y consigne nombre de faits reliés à son quotidien ou glanés à travers ses

---

<sup>9</sup> Manuscrit du Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale du Québec, boîte 20, chemise 19, 2.83.1, f.2.

<sup>10</sup> *Une amitié bien particulière*, p. 125-128.

lectures, son écriture ne donne pas lieu à une invention de soi aussi poussée que dans les lettres. En effet, il semble que chez Ferron, la présence d'un lecteur joue le rôle d'un catalyseur, tandis que le journal, produit en circuit fermé, ne profite pas de la présence stimulante de l'autre et ne prendra, peut-être pour cette raison, que peu d'importance comparativement à la lettre, qui s'est en définitive emparée de plusieurs attributs et fonctions du journal.

Roland Barthes, dans un texte intitulé «Délibération<sup>11</sup>», a formulé quelques observations relatives au journal intime. Les doutes qu'il émet quant à la valeur de cet exercice d'écriture nous permettront de mieux apprécier les rapports de Ferron avec l'écriture diariste. Si Ferron a en premier lieu voulu assigner à son journal la mission de préserver la mémoire du temps qui passe, Barthes, de son côté, constate que

[...] si je relis mes pages de journal plusieurs mois, plusieurs années après les avoir écrites, j'éprouve un certain plaisir à me remémorer, grâce à elles, les événements qu'elles relatent, et, plus encore, les inflexions (de lumière, d'atmosphère, d'humeur) qu'elles me font revivre<sup>12</sup>.

Toutefois, le journal, en tant qu'instrument du souvenir, ne peut remplir cet office que de façon imparfaite, car il entretient, à cause des conventions qui régissent ce genre d'écriture, un singulier rapport avec la réalité. En effet, la sincérité que souhaite exprimer le diariste n'est, comme le

---

<sup>11</sup> BARTHES, Roland, «Délibération», dans *Œuvres complètes*, t. III. 1974-1980, Paris, Editions du Seuil, 1995, p. 1004-1014.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 1004.

remarque Barthes, «qu'un imaginaire au second degré<sup>13</sup>». Cela fait en sorte que le diariste est, «par statut, condamné à la simulation<sup>14</sup>», car «toute émotion étant copie de la même émotion qu'on a lue quelque part, [le diariste se voit contraint de] rapporter une humeur dans le langage codé du Relevé d'Humeurs, [et donc de] copier une copie<sup>15</sup>». Le caractère figé du genre limite l'écrivain, qui se voit en quelque sorte emprisonné à l'intérieur des limites d'une forme «qu'on ne peut subvertir<sup>16</sup>».

L'écriture épistolaire, plus libre, n'est pas soumise à d'aussi fortes contraintes. Cette «subversion» dont parle Barthes, et qui est possible dans la pratique du genre épistolaire, fait en sorte que plusieurs écrivains envisagent leur correspondance comme une partie de leur œuvre, comme le résultat d'un véritable travail littéraire. Aussi Ferron ne consacre-t-il pas la même énergie à son journal qu'à ses lettres. Alors que le premier lui sert en quelque sorte de carnet où il compulse des notes laconiques permettant de préserver certaines informations précises ou qui enregistrent de façon sommaire des événements, les lettres, elles, font l'objet d'une véritable élaboration. Elles approfondissent et prolongent ce qui n'avait été souvent que noté dans le journal.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 1004.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 1015.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*

Pour Barthes, l'écriture du journal appelle une déception: celle de la relecture. L'opinion du diariste sur son journal suivrait en effet une «courbe inexorablement descendante<sup>17</sup>». Cela s'expliquerait entre autres, selon Barthes, du fait que «le Journal est un "discours" (une sorte de parole "writée" selon un code particulier), [et] non un texte<sup>18</sup>». Exercice voisin de la transcription, écriture de la parole, le journal n'appartient pas à proprement parler au domaine du texte. Aussi les possibilités qu'il offre sont-elles plus restreintes sur le plan de l'écriture.

Ferron, lorsqu'il écrivait ses lettres, tenait peut-être ce qui s'apparente par plusieurs aspects à un journal, mais son activité englobait bien plus. En effet, par le soin et l'importance qu'il consacrait à son activité épistolaire, on peut voir qu'il lui accordait la valeur d'une production proprement littéraire, ce que nous aurons l'occasion d'approfondir dans le prochain chapitre. Ferron a su, comme pour un texte, travailler la forme épistolaire, la subvertir pour reprendre l'expression barthésienne. De plus, la lettre garde pour lui un attrait même après la rédaction car, loin de perdre à la relecture, que l'expédition au destinataire a en principe rendu impossible, elle permet au contraire à Ferron de remplir plusieurs fonctions qui relèvent généralement du journal comme, nous le verrons, la connaissance de soi-même et

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.1013.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.1012.

de ses idées. À la déception de la relecture du journal se substitue le plaisir de la préservation du souvenir de l'autre, qui contient aussi une certaine image de l'épistolier. La lettre a donc sur le journal l'avantage de la présence de l'autre, puissant stimulant, ainsi que celui que lui confère sa forme, plus propice à une mise en forme et un travail littéraire.

### **La lettre comme construction d'une image de soi**

Si la lettre est tout ensemble un chantier et un laboratoire, elle joue aussi un rôle pour la personne même de Ferron qui, à travers l'écriture épistolaire, se construit, s'expérimente, s'invente. Ainsi, comme le remarque Bernard Beugnot à propos des lettres de Zola, «l'épistolier, avant d'être un écrivain ou un artiste, est un artisan de soi<sup>19</sup>». L'écriture épistolaire constitue donc un travail sur l'image extérieure et sur la *persona* de l'écrivain. Ferron cherche souvent par ses lettres à se composer une image publique qui lui serve non seulement dans ses rapports avec autrui, mais également dans sa propre conception de lui-même. Celle-ci peut fluctuer avec le temps et varier en fonction des correspondants. Ainsi, les lettres à John Grube du début des années soixante-dix nous montrent un Ferron magistral, pugnace et désireux de mettre au jour les mensonges officiels sur la Crise d'Octobre, tandis que les correspondances avec François

---

<sup>19</sup> BEUGNOT, Bernard, «De l'invention épistolaire: à la manière de soi», dans Mireille BOSSIS (édit.), *op. cit.*, p. 36.

Hébert et Julien Bigras nous le révèlent plus réservé, doutant de lui-même et cherchant à se distancier du personnage qui était le sien. Dans ce dernier cas, Ferron cherche à l'évidence à défaire une certaine image d'autorité, il tente de faire ressortir sa faiblesse et son peu d'assurance, se défilant devant les demandes incessantes de son correspondant qui, lui conférant une autorité si grande que Ferron en est effrayé, voudrait en faire son maître, tant sur les plans philosophique que littéraire. Ferron se présente donc de manière différente à chacun de ses correspondants, en fonction de ses intérêts et de sa position publique et personnelle.

C'est donc pour une très large part à travers sa correspondance que Ferron conçoit et modifie l'image qu'il veut projeter, et l'écriture de la lettre se fait dès lors l'instrument de cette construction au moins partielle qui sert les fins de l'épistolier comme celles de l'homme. Comme le remarque Martine Reid à propos des lettres de Fromentin, l'un des «traits particuliers» de la lettre est «le rôle qu'elle joue [...] dans la mise en forme et l'exposé d'un récit sur soi<sup>20</sup>». Reid remarque que chez Fromentin la lettre «se présente comme le *champ d'élaboration* d'une fiction sur soi<sup>21</sup>»; il est loisible de croire que, chez Ferron, la lettre donne également lieu à la construction d'une telle image de soi qui n'est pas

---

<sup>20</sup> REID, Martine, «Lettres de jeunesse. Fromentin correspondant», *Poétique*, n° 93, 1993, p.59.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.57.



toujours en plein accord avec la réalité, mais influencée par les illusions et fantasmes de l'auteur.

C'est donc à travers l'écriture épistolaire que l'écrivain s'invente dans l'instant. Ce caractère expérimental différencie la lettre de l'autobiographie. La correspondance est, comme l'affirme Françoise Van Rossum-Guyon

le creuset où s'éprouve la personnalité de l'écrivain, le lieu où les matériaux bruts de la vie quotidienne sont soumis à une première transmutation, l'espace où se déploient, au cours des jours et des années, les étapes d'une transformation<sup>22</sup>.

Ce travail presque journalier s'apparente à celui réalisé par l'autobiographie, à ceci près que le récit autobiographique a pour fonction assignée d'«essayer de manifester l'unité profonde d'une vie, [de] manifester un sens, en obéissant aux exigences souvent contraires de la fidélité et de la cohérence<sup>23</sup>». L'autobiographie révèle l'image que l'auteur voudra laisser à la postérité. Tout comme la correspondance, elle possède une certaine parenté avec la fiction. Ainsi, selon Philippe Lejeune, «l'autobiographie n'est qu'une fiction produite dans des conditions particulières<sup>24</sup>»; son travail d'auto-imagination la rapproche donc de la correspondance. Son caractère définitif et arrêté la différencie toutefois de la

---

<sup>22</sup> VAN ROSSUM-GUYON, Françoise, «La correspondance comme laboratoire de l'écriture. George Sand (1831-1832)», *Revue des sciences humaines*, n° 221, 1991, p. 99.

<sup>23</sup> LEJEUNE, Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Librairie Armand Colin, 1971, p.21.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.30.

lettre, de même que son ambition d'englober toute une vie et de témoigner de sa signification.

Ferron, même s'il a déjà produit d'importants textes autobiographiques, n'a jamais à proprement parler publié d'autobiographie<sup>25</sup>. Le caractère partiel, voire fragmentaire, de l'autobiographie ferronienne est particulièrement remarquable<sup>26</sup>, et si certaines scènes fondamentales comme celle de la naissance ou de la mort de l'auteur<sup>27</sup> ont été reconstituées dans des textes mêlant réalité et fiction de manière quasi inextricable, l'écrivain ne paraît pas avoir souhaité raconter l'ensemble de son existence en se conformant aux règles propres à l'autobiographie classique ou traditionnelle. Jusque dans son ultime recueil, *La conférence inachevée*, l'intérêt de Ferron pour l'investigation autobiographique ne s'est pas démenti. Mais si le but habituel de l'autobiographie est de faire *a posteriori* émerger le sens de l'existence grâce à une mise en forme rétrospective, les textes autobiographiques ferroniens, dispersés, souvent inachevés, montrent bien que cette quête du sens n'a pas connu l'aboutissement habituel. En effet, si Ferron a tenté, notamment dans *Le Pas de Gamelin*, de mettre au jour ce sens qui

---

<sup>25</sup> Au sens entendu par Philippe Lejeune, soit un «récit rétrospectif en prose qu'une personne fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personne» («Le pacte autobiographique», *Poétique*, n° 14, 1973, p.138).

<sup>26</sup> Voir à ce propos la parution posthume de ses textes autobiographiques dans l'édition des *Papiers intimes*.

<sup>27</sup> Présentées respectivement dans *La créance* et *Les deux lys*.

est l'objet de toute quête autobiographique, l'échec de ce projet montre bien que ce sens précisément s'est dérobé et que l'entreprise, par voie de conséquence, n'a pu être menée à terme. Georges Gusdorf a dit de l'autobiographie qu'elle consistait en «la recherche [d'un] centre<sup>28</sup>» autour duquel gravitait finalement l'existence de celui qui l'écrit.

La recherche du centre est, pour le rédacteur de l'autobiographie, la détermination du lien propre à fonder l'équilibre d'un univers personnel. La vie s'émiette au jour le jour, et d'instant en instant. L'autobiographe fait un effort pour remonter la pente de la dégradation de ses énergies personnelles; il tente de regrouper, dans la conjonction d'une simultanéité plénière des faits et des valeurs, ces indications contradictoires qui se dispersent au fil de la durée<sup>29</sup>.

Chez Ferron, le «centre» qui donne son unité à l'autobiographie et finalement à la vie, n'a pas été trouvé. L'autobiographie ferronienne, loin de ramener l'existence de l'auteur vers un centre, est au contraire emportée par un mouvement centrifuge. L'existence de l'auteur est donc racontée dans plusieurs textes épars, dont la dispersion et parfois même l'inachèvement disent la difficulté de cette quête de soi. L'écriture épistolaire, propice aux interrogations, reprises et remises en question, apparaît dans cette perspective comme un instrument de toute première importance dans la recherche introspective de Ferron.

---

<sup>28</sup> GUSDORF, Georges, «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov.-déc. 1975, p. 971.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.973.

### **La lettre ferronienne: quel destinataire?**

La lettre joue, comme nous l'avons démontré, un rôle considérable dans le rapport qu'entretient Ferron avec lui-même. Elle est généralement conçue comme l'instrument d'une communication interpersonnelle par ceux qui l'écrivent. Son statut est toutefois infiniment plus complexe, du fait de sa composition même, qui a lieu en l'absence de l'interlocuteur, au gré de l'épistolier. La question de la destination de la lettre se pose avec acuité chez Ferron, tout comme chez nombre d'épistoliers consacrés.

En effet, le destinataire n'apparaît pas en général complètement absent de l'échange épistolaire; il y tient une place importante, entre autres, parce qu'il permet au destinataire de se définir par rapport à lui. Il sert aussi de support à l'imagination et à l'écriture épistolaire de Ferron. Donc, même si la lettre n'est pas le lieu d'un échange direct entre Ferron et ses correspondants -- nous préférons imaginer que les relations y suivent un tracé plus oblique que proprement linéaire --, leur présence exerce tout de même une influence marquante sur l'écriture épistolaire ferronienne.

Alain Buisine observe que la lettre est d'abord et avant tout écrite pour le bénéfice du destinataire:

Les plus brillants épistoliers, remarque-t-il, sont sans aucun doute ceux qui ne se soucient jamais de leurs destinataires. La lettre si hypocritement adressée à autrui se complait avant tout dans le culte du *moi*. Rien de plus fortement subjectif, de plus insidieusement

complaisant même que l'épistolaire où l'autre est mon miroir: je ne lui écris que pour mieux m'identifier à moi-même. Bien qu'adressée à l'autre, une lettre s'envoie d'abord à soi-même. Le retour à l'expéditeur n'est pas un accident du commerce postal, c'est en fait sa véritable économie<sup>30</sup>.

Le destinataire agit donc autant sur le destinataire par ce qu'il lui inspire que par ce qu'il lui a effectivement écrit. La lettre paraît ainsi souvent servir davantage les fins narcissiques de celui qui la compose que celles d'une véritable communication.

Après avoir tenté de montrer comment les lettres de Ferron assumaient plusieurs fonctions d'auto-connaissance sans rapport direct avec la communication interpersonnelle, il serait bon de relever dans la correspondance ferronienne quelques situations épistolaires qui permettront d'interroger le rapport au destinataire de la lettre ferronienne, de même que son rôle et son statut.

Les lettres de Ferron contiennent plusieurs passages qui, d'un correspondant à l'autre, se recourent de façon plus ou moins exacte. Ainsi, par exemple, Ferron écrit en 1981 à plusieurs de ses correspondants pour lancer un mouvement de protestation contre le projet fédéral de rapatriement unilatéral de la Constitution canadienne. Ferron emploie à ce moment une formulation très semblable du problème qui l'occupe, formulation dont les variations paraissent assez peu

---

<sup>30</sup> BUISINE, Alain, *Proust et ses lettres*, p.13.

significatives d'un correspondant à l'autre, surtout lorsqu'on sait qu'il composait généralement ses lettres sans rédiger de brouillons. Voici ce qu'écrit Ferron écrit à François Hébert:

[...]j'ai commencé une cabale. Le vieux Chanoine<sup>31</sup> a déjà eu son timbre d'Ottawa, commémorant son héros incongru: qu'il le digère, ce sera long, mais en attendant, pas de monument, il y aurait l'air d'une grenouille en soutane. Le monument qu'il faut ériger, c'est à la gloire du *Déserteur*, deux fois conscrit, qui a été conséquent, qui a mangé de la misère, qu'on a honni. C'est d'autant plus important, urgent de lui élever ce monument que cette fois on nous impose ni plus ni moins la conscription à perpétuité<sup>32</sup>.

Dans une lettre envoyée à John Grube et datant du même jour, on peut lire:

[...] je me mets avec vous contre le projet de la Saint-Jean-Baptiste d'élever un monument au vieux chanoine. Il a eu son timbre d'Ottawa pour commémorer son héros incongru, Dollard des Ormeaux: qu'il le digère, ce sera long. En attendant, comme on veut nous conscrire de nouveau, cette fois à perpétuité, élevons un monument au *Déserteur*. Vous y reconnaissez, mon cher John, une idée angérienne<sup>33</sup> que je vous dois. J'ai commencé une cabale et, si jamais ce monument surgissait, vous viendriez, arborant le lys d'Orange, le bénir<sup>34</sup>.

On retrouve également une allusion à cette idée sur le dos de l'enveloppe d'une lettre envoyée par Ferron à Julien Bigras la journée suivante: «Conscription 1981: à la place de Groulx qui sur un piédestal aurait l'air d'une grenouille en soutane,

---

<sup>30</sup> Ferron parle ici de Lionel Groulx.

<sup>31</sup> Lettre à François Hébert, 26 novembre 1981 (lettre 55).

<sup>33</sup> Ferron fait ici référence à François-Albert Angers.

<sup>34</sup> FERRON, Jacques, "Lettre du 25 novembre 1981", dans *Une amitié bien particulière*, p. 175. Notons au passage que cette dernière image ne peut manquer de faire écho au à celle du Pasteur Soçauze dans "Les deux lys", ultime texte de *La conférence inachevée*.

qu'on élève un monument à la gloire des Déserteurs des deux dernières guerres<sup>35</sup>.»

Le projet de Ferron ne manque pas de signification ni d'intérêt. Les citations reproduites ici nous paraissent particulièrement remarquables par leur indéniable proximité: elles ne sont pas seulement très proches du point de vue des idées exprimées, mais aussi par les termes mêmes employés. Cette situation paraît justifier en soi, au moins dans le cas qui nous intéresse, une analyse plus poussée du rapport de Ferron avec son destinataire, qui n'est plus ici un individu singulier, mais plutôt posé comme faisant partie d'un ensemble de personnes auquel l'écrivain s'adresse par le truchement d'une lettre, qui garde de fait ici quelque chose de la lettre circulaire.

Ferron, bien entendu, n'envoie pas des copies identiques à tous ses correspondants. Il suffit de lire les trois lettres pour constater à quel point elles sont modulées selon leur contexte respectif, régies chacune par des pactes épistolaires plus ou moins implicites; c'est la raison pour laquelle Ferron n'accorde pas, par exemple, la même place au passage sur l'hommage à rendre au *Déserteur*. Il développe longuement son idée dans sa lettre à John Grube, car la question des relations entre le Québec et le Canada occupe depuis le début de leur

---

<sup>35</sup> BIGRAS, Julien et FERRON, Jacques, "Lettre du 26 nov. 1981", dans *Le désarroi*, p. 84.

échange une place centrale. De même, alors que la correspondance avec François Hébert touche assez souvent à la politique québécoise, Ferron consacre presque toute une lettre à son idée, non sans manquer de profiter de l'occasion pour taquiner à la fin de sa lettre François Hébert sur son amitié avec Gilles Marcotte qui, même s'il est reconnu pour ses positions fédéralistes, pourrait joindre la coalition que Ferron tente de mettre sur pied pour protester contre le geste posé par Ottawa en dépit de la volonté du Québec. Avec Julien Bigras, les débats politiques ne font pas habituellement partie des échanges entre les épistoliers; ils sont relégués bien loin derrière les considérations d'ordre privé, notamment sur la médecine et la folie. Cela explique probablement la position plus que marginale, extérieure, assignée par Ferron à l'exposition de son idée, qui se retrouve au dos de l'enveloppe contenant la lettre destinée à Julien Bigras.

Par ailleurs, les lettres de Ferron peuvent se ressembler en certains passages où il communique des impressions de lecture ou fait allusion à ses travaux et projets littéraires, de même qu'à certains événements personnels ou familiaux. Cette parenté de la lettre avec le journal, précédemment évoquée, est souvent manifeste. Ces recoupements, assez nombreux, permettent à la fois d'établir une certaine ressemblance de la lettre ferronienne avec le journal -- surtout avec un journal intellectuel -- et de soulever une fois de plus la nature de la relation de Ferron épistolier avec ses destinataires.



Le manuscrit inédit d'un journal tenu par Ferron en 1981 permet d'étoffer la comparaison. En effet, ce court journal rédigé entre le 20 juillet et le 14 septembre 1981<sup>36</sup> présente plusieurs ressemblances avec certaines lettres écrites par Ferron au cours de la même période. En plus de rendre compte, comme dans plusieurs de ses lettres, d'événements relatifs à sa famille et à sa personne, mais ici avec plus de détails, Ferron y consigne des notes de lecture et esquisse un certain nombre d'idées. Le journal contient, entre autres, une grande quantité d'observations inspirées par la lecture contemporaine d'un livre portant sur la vie de saint Vincent de Paul. Ferron semble s'intéresser de près à la vie de ce saint. Ce sujet avait d'ailleurs piqué sa curiosité depuis longtemps, car il lui avait inspiré une courte pièce de théâtre dans les années cinquante, *Nella Mariem*<sup>37</sup>. Ferron revient donc à son étude de la vie de saint Vincent de Paul une trentaine d'années plus tard, au moment où il recommence à tenir un journal. Si son journal lui sert à prendre des notes sur le sujet, ce sont les lettres qui lui serviront à mettre en forme ses idées. Alors que Ferron paraît se pencher de façon très sérieuse et attentive sur le sujet, il emploie un ton plus plaisant dans sa correspondance pour faire état d'une de ses hypothèses quant

---

<sup>36</sup> Bibliothèque nationale, Fonds Jacques-Ferron, boîte 21, chemise 5, 2.9.4.2.

<sup>37</sup> FERRON, Jacques, «Nella Mariem», *Amérique française*, XII:3, 1954, p.182-189. Ferron publia le premier acte de la même pièce, cette fois avec «Lella Mariem» comme titre, dans *le Devoir*, 31 mars 1966, p.33.

aux origines d'une partie de la population québécoise. Ainsi Ferron écrit-il à François Hébert:

Je pense de plus en plus que nous sommes Turcs. Vous savez qu'à Alger et à Tunis il y avait, en 1642, plus de trente mille esclaves chrétiens et renégats<sup>38</sup>, à tel point que Monsieur Vincent<sup>39</sup>, dans l'impossibilité de les racheter, se contenta de leur envoyer des missionnaires. Il y avait quand même des retours; des Turcs qui se convertissaient: qu'en faire pour les garder dans la foi? Les envoyer au Canada par La Rochelle. Et cela explique un peu pourquoi nous ne fûmes pas comme les Anglais, de bons colons qui restaient dans leurs paroisses, mais de fameux coureurs des bois qui infiltrèrent de toutes parts l'Amérique amérindienne.

La Tuque canadienne? Pourquoi pas la Turquie? Daoust est un patronyme arabe. Sans compter nos Turcot, nos Brunet, nos Bellemare (dont le a se prononce encore o après deux siècles)<sup>40</sup>.

Alors que le journal a seulement servi à la collecte d'informations susceptibles de renseigner Ferron sur la probabilité de ce qu'il avance, la lettre se révèle plutôt le lieu véritable où Ferron formule son hypothèse, et, au contact de l'autre, la met à l'épreuve. Ferron fait également part de son idée à Julien Bigras, cette fois en l'infléchissant en direction de son interlocuteur: Ferron se permet en effet de remettre en cause la généalogie de la famille Bigras et la conception particulière que son correspondant se faisait d'elle:

J'aurais dû vous dire [...] ma méfiance de vos origines. Rien de plus facile que de falsifier un registre d'état civil. Au XVII<sup>e</sup> siècle il y avait de trente à quarante mille esclaves et renégats chrétiens en

---

<sup>38</sup> Fait noté par Ferron dans son journal, en date du 7 août 1981.

<sup>39</sup> Ajouté dans la marge par Ferron: «Monsieur Vincent était au mieux avec les jésuites qui tenaient le Canada.» Il s'agit de saint Vincent de Paul.

<sup>40</sup> Lettre 39, datée du 24 août 1981. Ferron revient sur cette question de la prononciation dans "Le Chichemayais", dans *La conférence inachevée*, p. 110.

Barbarie (Alger, Tunis). Monsieur Vincent y fonde une colonie en 1642 pendant que les Jésuites [...] font du Canada une colonie strictement catholique. Or que faire des renégats, des galériens turcs convertis pour les empêcher de retourner en Barbarie: on les envoie au Canada par La Rochelle, métropole douteuse.

Cela expliquerait que les Canadiens, à l'encontre des Américains qui restent cantonnés dans leurs villages, aient fui le bague catholique parmi les nations amérindiennes [...]<sup>41</sup>.

Plus loin, Ferron ajoute:

Vous, cher Julien Bigras, supposément Fauvel, alias Laduquéisie (ou La Tuquéisie), vous me faites l'impression de venir de Barbarie [...]. Pour être Turc ou Mauresque, vous l'êtes certainement par un mélange de rapacité et de prodigalité<sup>42</sup>.

Ces répétitions d'une lettre et d'un correspondant à l'autre indiquent bien à quel point les lettres ferroniennes s'adressent parfois tout autant à une personne qu'à une figure de l'altérité avec laquelle l'auteur se met en rapport au moyen de l'écriture épistolaire. Ainsi, il peut arriver que la lettre soit, pour reprendre une expression employée par Vincent Kaufman dans le cas aussi singulier qu'exemplaire des lettres d'Artaud, «projetée[s] [...] au-delà de [leur] récepteur<sup>43</sup>». Kaufman souligne que dans les lettres adressées par Artaud à Jacques Rivière -- qui représentent, on le sait, un cas épistolaire limite --, Rivière

n'est pas pour autant le destinataire. Tout au plus est-il un relais, une figure arrachée à un Autre invisible, qui permet de faire parvenir la lettre à destination,

---

<sup>41</sup> "Lettre du 15 août 1981", *Le désarroi*, p.75-76.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>43</sup> KAUFMAN, Vincent, «Relations épistolaires. De Flaubert à Artaud», *Poétique*, n° 68, 1992, p.403.

c'est-à-dire précisément à l'Autre (ou encore: à tous les autres)<sup>44</sup>.

Ces lettres d'Artaud sont, selon Kaufman, «les supports d'un acte public de protestation, au-delà de toute dynamique intersubjective<sup>45</sup>». Chez Ferron, les similitudes et les répétitions entre les lettres sont monnaie courante. Les nombreuses reprises que l'on retrouve au fil de sa correspondance évoquent le mode de composition du texte ferronien même qui, comme on le sait, repose largement sur le repiquage et la réécriture. Les mêmes éléments y sont en effet combinés de façon analogue d'une version (d'une lettre) à l'autre, quoique de façon légèrement différente à chaque occasion, pour constituer autant d'expérimentations, de variations, de modulations de la même idée. Par ces différences et ces ressemblances, et avec une infinité de nuances, les lettres de Ferron nous révèlent les diverses facettes d'un écrivain changeant qui s'exprime et se révèle ainsi à lui-même à la manière d'un diariste. L'écriture épistolaire se différencie de celle du journal dans la mesure où les lettres sont, chacune de façon différente, colorées par l'identité du correspondant auquel Ferron s'adresse. Ce dernier, cependant, comme le montrent les ressemblances entre les lettres, n'occupe pas une place centrale dans ce processus: Ferron, avec une éventuelle publication de ses correspondances à l'esprit, écrit souvent à un destinataire particulier tout en paraissant

---

<sup>44</sup> KAUFMAN, Vincent, «Lettres ouvertes», dans Mireille BOSSIS (édit.), *op. cit.*, p.64.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.65. Nous soulignons.

s'adresser soit à l'Autre évoqué par Kaufman, ou à ceux qui pourraient un jour lire ses correspondances publiées.

La lettre personnelle peut aussi être destinée à une éventuelle publication. Le document personnel remplit alors un office supplémentaire en s'ajoutant, avec le passage du temps, à la postérité de l'auteur. Ferron, comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, réserve sa correspondance pour la période suivant sa mort, en souhaitant selon toute vraisemblance qu'elle soit publiée. Aussi peut-on se croire autorisé de penser que certaines explications concernant son œuvre, souvent réitérées à plusieurs correspondants, n'ont pas ces personnes pour uniques destinataires, mais également les lecteurs qui, dans l'avenir, auront accès à ses lettres<sup>46</sup>. Plusieurs passages à caractère exégétique ou justificatif donnent en effet parfois l'impression d'avoir été écrits non seulement à l'intention du destinataire de la lettre, mais aussi de la postérité. Par exemple, les jugements portés par Ferron sur *Rosaire*, récit dont il n'était visiblement pas satisfait, se retrouvent à plusieurs endroits dans sa correspondance. Ferron écrit à François Hébert que

*Rosaire* a le même thème que *Cotnoir*. *Cotnoir* fut écrit, *Rosaire* vécu. Si l'on excepte quelques fions, il n'y a aucune invention. J'ai transcrit le journal d'une affaire

---

<sup>46</sup> On pense tout particulièrement aux justifications fournies par Ferron à propos du manuscrit inachevé du *Pas de Gamelin*, par exemple, qui ne manquent pas d'intérêt et qui sont d'autant plus précieuses que, sans ces remarques épistolaires, l'échec du projet aurait été total: les lettres permettent au moins au lecteur de se faire une idée des enjeux qui étaient engagés pour Ferron et qui l'ont conduit à l'impasse.

où je m'étais donné beaucoup de mal. Et cela vient assez bien après *L'Exécution de Maski*; peu à peu je suis devenu pour moi un personnage encombrant dont j'ai voulu me débarrasser<sup>47</sup>.

Ferron déclare aussi à John Grube, le 15 juin 1981:

Mais hélas! *Rosaire* n'est pas écrit, il a été vécu, rien n'est inventé; il témoigne de mon impuissance et surtout que peu à peu je m'étais laissé envahir par mon personnage; et *L'Exécution de Maski* qui vient après [...] est la vaine tentative de me débarrasser de ce personnage si encombrant qui me réduisait à la plus complète solitude<sup>48</sup>.

Ferron, contrairement par exemple à Artaud dans sa correspondance avec Jacques Rivière, n'écrit pas ses lettres en faisant presque abstraction de la singularité de son destinataire. Par contre, ses lettres n'ont pas, comme les lettres de Borduas, «d'autre visée que de reproduire au plus près [l]e "langage parlé" [de la conversation], en multipliant les marques de "présence" de l'épistolier [de façon à] créer un espace d'échange entre un épistolier et son correspondant<sup>49</sup>». La lettre ferronienne paraît se situer entre les deux extrêmes de la lettre sans destinataire et de la lettre vue comme une tentative de recréer le naturel d'une discussion entre deux personnes. Comme nous le verrons plus loin, elle fait partie intégrante de l'appareil littéraire ferronien; elle n'a pas pour fonction de reproduire une conversation, bien que la présence d'un autre, d'un lecteur davantage que d'un

---

<sup>47</sup> Lettre 37, datée du 14 juin 1981.

<sup>48</sup> "Lettre du 15 juin 1981", op. cit., p.169.

<sup>49</sup> LAPOINTE, Gilles, op. cit., p. 57.

interlocuteur, influence indubitablement l'écriture épistolaire ferronienne.

Les lettres de certains écrivains, comme par exemple Artaud ou Kafka, s'éloignent par moments de façon assez marquée de la fonction dialogique de l'épistolaire, au profit d'une volonté plus ou moins consciente de donner à la lettre une valeur analogue à celle d'un texte littéraire. Comme le remarque Alain Buisine, entre *lettre* et *littérature* «l'intime parenté étymologique suffit à interdire une stricte opposition<sup>50</sup>» : c'est donc dire que la lettre et le texte ne peuvent être complètement dissociés, et que «la lettre n'est pas le dehors de l'orbite littéraire: bien plutôt son point de tangente, ou son point de friction<sup>51</sup>». Où se termine l'un, commencerait l'autre. Peut-être, comme Frédéric Berthet l'a suggéré à propos du cas exemplaire de Kafka, faut-il se demander si «par l'abandon de l'adresse [on] sort de l'espace de la lettre, pour entrer dans l'espace du texte<sup>52</sup>»? L'interrogation ne manque pas en effet de pertinence. Car si un texte, «ne [s]'adresse à personne, et en particulier<sup>53</sup>», il se différencie en principe de la lettre; toutefois, il appert souvent que la lettre, en se détachant de sa fonction dialogique, s'aventure hors du

---

<sup>50</sup> BUISINE, Alain, «L'écrivain public», dans *Les sujets de l'écriture*, sous la direction de Jean Decottignies, Lille, Presses universitaires de Lille, 1981, p.145.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.146.

<sup>52</sup> BERTHET, Frédéric, «L'amour des lettres», *Critique*, n° 367, décembre 1977, p. 1105.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 1105.

territoire qui lui paraît réservé, et s'insinue de façon plus ou moins délibérée dans «l'espace du texte».

**Le destinataire entre lettre privée et lettre publique:  
des frontières mouvantes**

Au-delà de son rôle en tant qu'instrument de communication, la lettre sert souvent les fins de celui qui l'écrit. Comme nous avons tenté de le démontrer, le destinataire interpelle une figure de l'altérité qui dépasse la personne du destinataire. Or, même si la lettre occupe une place importante dans le rapport que Ferron entretient avec lui-même en lui servant notamment de journal intellectuel, la présence d'un autre, d'un destinataire, d'un lecteur, exerce une influence déterminante sur la dynamique épistolaire ferronienne.

La lettre, nous l'avons vu, permet à son auteur de travailler à la définition de sa personne. Le destinataire de la lettre, bien qu'absent au moment de l'écriture, participe indirectement à ce processus en fournissant un point de comparaison à Ferron, à partir duquel il a la possibilité de se situer, de se définir, de s'étudier. Par exemple, si Ferron se définit généralement comme un souverainiste, il est porté à nuancer cette perception en fonction de l'identité de son interlocuteur. Un certain écart sépare en effet l'écrivain qui publie *Les confitures de coings* en 1972, et celui qui écrit peu après à John Grube: «Je suis beaucoup plus attaché au Canada qu'aux USA. Je trouve bête que, faute d'une révision



constitutionnelle faite en temps opportun, on nous ait poussés au séparatisme<sup>54</sup>.» On s'imagine mal Ferron confier cela à Jean Marcel ou à François Hébert, par exemple. De même, comme l'observe Ginette Michaud, «dans les lettres à ses correspondants anglophones (John Grube, Ray Ellenwood, entre autres), [Ferron] évoque ses lectures anglaises sur un ton beaucoup plus léger et libre (peut-être qu'il n'a pas la même image à préserver, que sa *persona* littéraire lui pèse moins?)<sup>55</sup>». On a parfois l'impression que Ferron cherche, dans ses lettres personnelles, à corriger la réputation d'indépendantiste "pur et dur" et de sympathisant felquiste qui lui est faite, en faisant montre d'une anglophilie en apparence incompatible avec les positions politiques qu'on lui prête. Que ce geste de correction de son image publique soit délibéré ou non, il reste que par ce travail, peu visible par ses contemporains, Ferron modifie son image en jetant sur elle un éclairage jusque-là inédit. En conséquence, cela obligera plus tard les critiques à réviser les conceptions héritées de la première réception de son œuvre, dans les années soixante et soixante-dix, et à envisager Ferron dans des perspectives nouvelles ou peu explorées.

Le destinataire fournit également un auditoire à Ferron: c'est devant lui que le personnage de l'épistolier prend vie. Comme on peut le soupçonner à la lecture des passages de

---

<sup>54</sup> *Op. cit.*, p. 59.

<sup>55</sup> MICHAUD, Ginette, «Lire à l'anglaise», dans *L'autre Ferron*, p. 161.

Rosaire cités dans le précédent chapitre, l'identité et les traits marquants du destinataire exercent sur la représentation que l'épistolier se fait de lui-même une grande influence. La relation à l'Autre joue un rôle fondamental dans cette mise en scène, ainsi que pour l'auteur lui-même. Elle est, comme le souligne Betty Bednarski, capitale dans l'œuvre même de Ferron:

L'œuvre de Ferron figure, sous diverses formes, un moi captif, tourné vers le dehors, se débattant aux frontières de lui-même pour se préciser. Se connaître, émerger à la conscience de soi, retrouver son âme: autant d'aspirations subjectives mais qui forcent l'interaction avec l'altérité. Le "néant", évoqué à la fin de l'œuvre et tant appréhendé, serait l'ultime privation, l'assombrissement du moi dans le moi, la disparition de toute altérité. Et c'est, au bord du néant, par l'altérité que le moi cherchera encore à s'affirmer<sup>56</sup>.

Cette motivation sur laquelle repose l'œuvre ferronienne nous semble également marquer son écriture épistolaire. L'Autre de l'œuvre ferronienne paraît, pour Betty Bednarski, être le pays québécois, et c'est en le définissant que Ferron chercherait le salut:

Sortir de soi pour se préciser, se dessiner, en un mot se sauver. Cerner et dessiner en même temps l'autre, le sauver lui aussi. [...] Voilà la double pulsion à laquelle répond l'œuvre de Ferron, non seulement dans ce qu'elle contient de plus explicite, mais par cette interaction dont elle est elle-même le lieu. Sauver le moi, sauver l'autre -- ambitions interdépendantes. L'œuvre est à la fois le lieu et l'enjeu de cette solidarité<sup>57</sup>.

C'est donc au moyen de l'exotopie que Ferron parvient par son œuvre à se définir. Si l'enjeu du salut paraît de moindre importance dans la correspondance, nul doute toutefois que la

<sup>56</sup> BEDNARSKI, Betty, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, coll. "Traduire, écrire, lire", éd. du GREF, 1989, p. 93.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 95.

lettre demeure un lieu important de ce travail sur sa propre image de soi. Comme l'observe Michel Foucault, «La lettre est à la fois un regard qu'on porte sur le destinataire (par la missive qu'il reçoit, il se sent regardé) et une manière de se donner à son regard par ce qu'on dit de soi-même. La lettre aménage une manière de face à face<sup>58</sup>.» Ce *face à face* ne manquera pas de nuancer la perception qu'a l'auteur de lui-même, et contribue à le façonner en tant qu'individu, tant du point de vue de sa propre perception que de l'élaboration de sa *persona*.

En plus de s'inventer lui-même, Ferron, dans sa correspondance, se plaît à fabriquer une image de l'autre qui fluctue elle aussi au gré de sa perception et de ses fantasmes. La lettre lui sert non seulement de fenêtre sur l'autre, mais aussi et peut-être surtout d'écran sur lequel il se plaît à projeter ce qu'il imagine de son correspondant, amalgame de perception et de réalité, d'observation et d'intuition. Ainsi, Ferron écrit à John Grube: «Un peu à cause de mon métier, je me plais à cuisiner les gens et il m'arrive d'en faire mon plat très rapidement<sup>59</sup>.» Ferron semble aimer jouer avec l'image de ses correspondants: il s'amuse à la façonner, à la déformer, à en souligner certains traits. C'est ainsi qu'il accentue surtout chez John Grube son origine canadienne-anglaise et son

---

<sup>58</sup> FOUCAULT, Michel, «L'écriture de soi», *Corps écrit*, n° 5, 1983, p. 17.

<sup>59</sup> "Lettre du 4 septembre 1972", dans *Une amitié bien particulière*, p. 28.

homosexualité. Grube se voit promu comme le représentant attitré de ces deux groupes, leur figure emblématique. Parce qu'il personnifie pour Ferron l'Autre canadien-anglais et homosexuel, Grube aura droit à la plupart des observations et commentaires de son correspondant sur ces deux groupes. Au moment du rapatriement unilatéral de la Constitution par Ottawa, Ferron lui écrit:

Hier, en revenant de mes consultations, j'ai écouté une ligne ouverte sur la question: des gens pleins d'émotion parlaient et j'ai partagé quelque peu cette émotion. Notre pays n'est plus guère que cette émotion tandis que vous, à dix contre un, vous pouvez fort bien vous en passer; vous aurez tout le morceau froidement, un Canada -- aliment congelé: dix minutes au four et manger. Vous êtes mesquins et ignobles<sup>60</sup>.

Dans cette lettre, la confusion entre John Grube, l'individu, et John Grube, figure de l'Autre anglais, est presque totale; et si cette confusion apparaît sporadiquement dans la correspondance, elle est dans ce cas d'autant plus déconcertante que Ferron, fidèle à son habitude, vouvoie son correspondant, ce qui rend difficile toute tentative visant à départager dans cette adresse la part réellement destinée à John Grube de celle qui revient à l'Autre anglais.

Avec Julien Bigras, Ferron emploie une constellation de termes reliés à la rapacité pour le décrire, tout en relevant chez son correspondant un désir de s'approcher de lui et de son œuvre qui tient de l'avidité. Bigras, après avoir raconté les

---

<sup>60</sup> "Lettre du 6 novembre 1981", dans *Une amitié bien particulière*, p. 171.

origines de sa famille avec force détails, frappe en effet Ferron par sa prodigalité, la passion avec laquelle il se raconte et se livre à lui: «un phénomène de générosité<sup>61</sup>», dira-t-il en soulignant surtout ce trait chez son correspondant. En demandant implicitement à Ferron un engagement égal au sien dans leur échange épistolaire, Bigras apparaît plus tard à Ferron, à cause de son insistance, comme un Turc, «par [son] mélange de rapacité et de prodigalité<sup>62</sup>», ce qui aura finalement raison de la patience de Ferron. Il demeure toutefois sensible à la solitude de Bigras, qui recèle en cela quelque chose de la «comète<sup>63</sup>». L'impression de Ferron est mitigée par une certaine inquiétude vis-à-vis de l'intensité du sentiment de son correspondant et de son extrême urgence. C'est pourquoi il lui écrit, le 9 juin 1981: «vous êtes ensorcelé et je vous crains<sup>64</sup>», tout en comparant les lettres de Bigras à celles d'un prisonnier. La construction du personnage de son correspondant évolue selon le cours de l'échange, mais elle doit beaucoup à la peur qu'a Ferron de voir Bigras le prendre comme maître. Ferron paraît en effet mal à l'aise sur le piédestal que lui érige Bigras, qui voudrait se constituer son disciple et qui paraît chercher en Ferron un maître à penser capable de remplacer celui avec lequel il venait de rompre. Le désir de proximité et de sincérité

---

<sup>61</sup> "Lettre du 22 avril 1981", dans *Le désarroi*, p. 55.

<sup>62</sup> "Lettre du 15 août 1981", dans *Le désarroi*, p. 76.

<sup>63</sup> "Lettres du 13 février et du 22 avril 1981", dans *Le désarroi* p. 19 et 55.

<sup>64</sup> "Lettre du 9 juin 1981", dans *Le désarroi*, p. 71.

complète exprimé par Bigras place également Ferron dans une position inconfortable.

En effet, comme nous le verrons plus loin, Ferron est loin d'user de l'épistolaire pour se livrer à ses interlocuteurs ou pour s'épancher. Comme les exemples de John Grube et de Julien Bigras le montrent, Ferron retient un certain nombre de traits chez son correspondant, souvent tirés de la lecture de ses lettres ou de ses autres contacts avec lui. Ferron ne connaît pas ses correspondants de façon intime; plusieurs d'entre eux, tel Julien Bigras, ne l'ont jamais rencontré. François Hébert n'a qu'entrevu Ferron dans des situations mondaines: on ne peut certainement pas affirmer que les deux hommes se sont connus, ou véritablement parlé. De François Hébert, Ferron retient son métier de professeur d'université, ainsi que son statut de jeune écrivain, de même qu'il s'attache à un trait physique, sa moustache, qu'il utilise périodiquement pour donner un aspect piquant à ses lettres. Ne connaissant pas personnellement son correspondant, Ferron puise dans son imagination et parmi les informations qu'il a glanées pour donner une certaine réalité à l'image qu'il se fait de lui. Avec Clément Marchand, Ferron se servira dans ses lettres de leur commune origine mauricienne, ainsi que de leur intérêt réciproque pour la littérature. La façon dont Ferron voit son correspondant, et l'angle qu'il choisit pour le considérer, a une incidence certaine sur le contenu de ses lettres et sur les sujets qu'il aborde avec lui.

Le plaisir d'écrire à un autre dont la réalité peu à peu s'impose à sa pensée, plutôt qu'à un lecteur bien défini, ravit Ferron. Il aime jouer avec l'identité de son correspondant, l'imaginer, le « cuisiner », comme il dit. Ses lettres contiennent nombre d'allusions visant le destinataire de façon plus ou moins implicite, du trait piquant jusqu'au rappel de souvenirs personnels ou communs propres à l'intéresser. La présence assurée par la lettre de personnes capables d'aiguillonner sa curiosité ou son imagination l'intéresse par-dessus tout. Les lettres de Ferron n'ont donc rien du soliloque; elle doivent au contraire être écrites pour un interlocuteur qui ne le laisse pas indifférent et dont il se préoccupe de façon plus ou moins amicale. Ferron tire énormément de plaisir de son singulier rapport avec ses correspondants; la relation avec un autre semble en faire tout le prix, mais il s'agit d'un autre quasi immatériel, dont l'existence n'est attestée sur le moment que par son témoignage manuscrit, d'un autre qui se doit, pour que le charme opère, de fasciner assez Ferron pour susciter chez lui une certaine identification mêlée de projection.

Cette précieuse trace écrite laissée par la relation avec l'Autre a une valeur élevée pour Ferron, qui conserve avec grand soin toutes les lettres qu'il reçoit. Il déclare ainsi à Pierre Cantin: «Tout ce que je conserve avec soin, ce sont les lettres que je reçois: de temps à autre, je les mets dans un sac qui va dans une grosse malle de pensionnaire, à la maison.

Cette malle est quasi pleine<sup>65</sup>.» L'importance que Ferron accorde à la préservation de son courrier offre un puissant contraste avec l'attitude qu'il adopte à l'égard de ses propres manuscrits. Ferron affirme en effet, dans une autre lettre à Pierre Cantin, avoir vendu sans arrière-pensée les manuscrits de textes publiés à un certain Monsieur Tessier, transaction qu'il justifie sans peine:

Quelle valeur peut avoir le manuscrit d'un livre publié? Toute la paperasse accumulée, les carnets, les journaux, sont beaucoup plus précieux. Or, j'ai pas mal accumulé. La rencontre du bonhomme m'a donné idée de recopier un carnet de Gaspésie. Chemin faisant, j'y ai trouvé un roman<sup>66</sup>.

Comme l'observe Ginette Michaud, tous les papiers de Ferron constituent pour l'écrivain un fonds, un trésor mémoriel dans lequel il puise aux fins du souvenir, et dont les matériaux peuvent lui servir dans l'écriture de son œuvre, et la malle qui renferme les lettres de Ferron formerait en quelque sorte «[l]e sous-bassement de l'œuvre littéraire<sup>67</sup>». De même, les lettres qu'il conserve soigneusement portent la trace de l'autre, du contact avec lui: outre leur intérêt documentaire certain, elles sont capitales dans la remémoration de l'autre. Le souvenir a ici une valeur sentimentale élevée, et la présence de l'autre, à travers toutes les traces qu'il dépose dans sa lettre (calligraphie, choix du papier, de l'enveloppe, témoignage d'événements passés), y participe.

<sup>65</sup> Lettre inédite à Pierre Cantin, 29 juillet 1982.

<sup>66</sup> Lettre inédite à Pierre Cantin, 30 juin 1972.

<sup>67</sup> MICHAUD, Ginette «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», *Voix et images*, p. 510.



Aussi, comme le remarquait Ginette Michaud, les lettres préservées par Ferron lui font vivre une expérience singulière, celle du *ressouvenir*<sup>68</sup>: «Le ressouvenir se distingue du souvenir qui relève de la mémoire volontaire, en ce qu'il tente de "redonner mémoire à ce qui avait été perdu"<sup>69</sup><sup>70</sup>». La lettre sert la mémoire de l'auteur: sa relecture rappelle des choses en apparence oubliées, qui ressurgissent à la faveur de ce processus. La lettre possède en tant qu'instrument du ressouvenir un précieux pouvoir déclencheur. La malle dans laquelle Ferron conserve ses lettres, dépositaires de souvenirs oubliés qui ne sont pas encore perdus et qu'il est possible de rappeler, renferme donc un contenu d'une valeur inestimable.

#### **La lettre à l'aune de la "théorie du moi" ferronienne**

La présence d'un autre lecteur et interlocuteur fait le prix de la lettre, qui en porte la trace et le souvenir parfois enfoui dans les tréfonds de la mémoire. En permettant l'expression subjective de même que l'interpellation d'un autre, elle remplit un double office. Comme l'observe Susan Lee Carrell, «la lettre réunit en elle toutes les virtualités du monologue et du dialogue, et c'est cette flexibilité, et non

---

<sup>68</sup> MICHAUD, Ginette, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», p. 509-536.

<sup>69</sup> Citation extraite de «Le pavillon de chasse», manuscrit inédit du *Pas de Gamelin*.

<sup>70</sup> MICHAUD, Ginette, «Expérience du ressouvenir et écriture palimpseste: le conte perdu de Jacques Ferron», *Voix et images*, XXII:2, hiver 1997, p. 321.

l'orientation exclusive vers le destinataire, qui crée [...] le caractère propre du discours épistolaire<sup>71</sup>». L'illusion de dialogue n'empêche donc pas la production d'un texte qui peut ressembler par moments à un monologue. Ferron était conscient de cette dualité inhérente à la lettre et de l'emprise possible du monologue sur l'écriture épistolaire. Dans une lettre à François Hébert, il fait état de l'effet que le discours monologique peut avoir sur ses lettres. Après avoir exposé certaines de ses conjectures sur la colonisation supposée du Québec par des musulmans envoyés ici par les jésuites, Ferron écrit :

Peut-être que je vous en ai déjà parlé? On n'est pas hanté sans quelques redites. Et le follet, que fait-il, pensez-vous? Il se laisse prendre à son feu qui jamais ne le brûle. Il faut croire qu'il luit froidement, lui, son propre soleil<sup>72</sup>.

La comparaison avec le follet qui «se laisse prendre à son feu» et devient «son propre soleil» évoque bien ici le caractère parfois monologique du discours épistolaire. On ne peut s'empêcher d'entendre, dans le mot «follet», une allusion à la folie, au danger qui guette le locuteur dont le discours deviendrait complètement autoréférentiel, voire fermé sur lui-même, explicité dans un des derniers contes laissés par Ferron, «Adacanabran». Le docteur Legris déclare en effet dans son «Conte du conteur à la tête fêlée» que «Les autres ne m'ont jamais servi qu'à m'écouter parler et à mesurer sur eux l'effet

---

<sup>71</sup> CARRELL, Susan Lee, *Le soliloque de la passion féminine ou Le dialogue illusoire*, Paris, Éd. Jean-Michel Place, 1982, p. 12.

<sup>72</sup> Lettre 39, datée du 24 août 1981.

de mes bons mots<sup>73</sup> »; le nom même du personnage suggère l'ivresse, comme si ce docteur (qui évoque irrésistiblement le docteur Ferron) se grisait de ses propres mots. L'inaptitude et le peu de goût du docteur Legris pour la communication, à laquelle il préfère le soliloque, sont en effet partie intégrante de sa folie et l'expliquent en grande partie: parmi les symptômes de sa dégradation, le conteur note qu'«À mesure que les années passaient, je relâchais ma surveillance, oubliant le client et redevenant mon principal interlocuteur<sup>74</sup>». Ce danger de folie inhérent au soliloque est bien explicité dans le conte, de même qu'il est suggéré dans cette lettre par l'exemple du follet. Cette comparaison cerne bien une caractéristique propre à l'expression en général et aux échanges épistolaires en particulier, et elle appelle un rapprochement avec ce que Ferron a déjà formulé dans sa *théorie du moi*, sur les rapports entre l'individu et ceux qui l'entourent.

La *théorie du moi*<sup>75</sup> élaborée par Ferron au cours des années soixante et soixante-dix expose sa conception des rapports entre le moi et les autres, entre l'individu et la collectivité. Selon Betty Bednarski, les idées de Ferron se développent autour de deux aspects centraux, soit

---

<sup>73</sup> «Adacanabran», dans *La conférence inachevée*, p. 216.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>75</sup> On retrouve l'essentiel de cette théorie dans les essais de *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 290 p. Voir plus particulièrement p. 131-199.

«l'impossibilité de communiquer avec l'autre et le danger qui guette celui qui tentera de se mettre en dehors de lui-même pour se percevoir dans le rapport d'autrui<sup>76</sup>». Dans cette série de courts textes recueillis dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, Ferron voit une «antinomie<sup>77</sup>» entre le moi et les autres; cette opposition fondamentale lui apparaît insurmontable, et les rapports interpersonnels lui paraissent de peu de secours:

Entre [les autres et le moi] certains rapprochements restent permis; ils se balancent avec quelque symétrie. Entre les autres et le moi, aucun accord ne se conçoit; dissemblables en tout, ils ne se touchent en rien. Leur seul rapport possible est fallacieux et réside dans une réciproque aliénation<sup>78</sup>.

Toutefois, si Ferron paraît se méfier grandement des rapports interpersonnels, marqués par la comédie et l'incommunicabilité, il ajoute que «Ce fut [...] en se prenant pour un autre, que la société du moi et des autres devint possible. [...] Pure hypothèse et aliénation réciproque, il en résulta néanmoins le plaisir de la conversation<sup>79</sup>».

Le peu de foi, voire la méfiance, qu'éprouve Ferron envers les relations interpersonnelles a très certainement une incidence sur son écriture épistolaire. L'interrelation du moi avec les autres paraît porteuse de danger; et Ferron, comme l'a

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.185.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.139.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.141. Notons au passage que ce "plaisir de la conversation" dont parle Ferron se retrouve dans la lettre, sans une véritable confrontation, potentiellement menaçante, avec l'autre.

remarqué Ginette Michaud, s'avère dans ses lettres fuyant, ondoyant: «Quel que soit le sujet abordé, Ferron écrit d'abord pour dire qu'il n'est pas là où on le suppose, pour déplacer la demande, pour éviter d'être pris à la lettre<sup>80</sup>.» C'est ainsi, comme nous l'avons vu, qu'il cherche à se défilier quand Julien Bigras souhaite faire de lui son maître et publier des textes en se réclamant de son nom. Ferron déconcerte souvent ses correspondants, ce qui constitue sans aucun doute une manière non seulement de les mystifier, mais aussi de garder ses distances, de même qu'il conserve ainsi une position stratégique avantageuse en les déjouant au moyen de la surprise. Ainsi, comme nous l'avons observé dans la présentation de la correspondance avec François Hébert, Ferron peut tour à tour osciller entre un ton sans chaleur et réservé, et des confidences sur des aspects troublants de son existence<sup>81</sup>. En effet, Ferron ne désire vraisemblablement pas établir des relations d'égal à égal avec ses correspondants: au contraire, il cherche généralement en toutes circonstances à être placé dans une position aussi avantageuse que possible vis-à-vis son correspondant. C'est ainsi que la plupart des correspondances que nous lui connaissons sont le résultat d'échanges entre lui et des personnes qui vouaient une grande admiration à son œuvre. De ce seul fait, Ferron occupe une

---

<sup>80</sup> MICHAUD, Ginette, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», p.533.

<sup>81</sup> Voir en particulier la lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1982 où, après que son correspondant lui eut envoyé une petite note à propos d'un lieu de villégiature en Jamaïque, Ferron répond en lui confiant de but en blanc la prédilection de son père pour le rhum de ce pays.

position avantageuse vis-à-vis de ses correspondants, et il ne fait pas le moindre doute qu'il n'est pas prêt à accepter moins, dans ses relations épistolaires, qu'une situation d'égalité. Une analyse de la correspondance entre Ferron et John Grube menée par Véronique Commend révèle en effet que la rupture de leur commerce épistolaire serait largement attribuable à l'influence grandissante exercée par François-Albert Angers sur John Grube. La lecture des lettres exclues du livre publié par Boréal en 1990 montre en effet que John Grube, de plus en plus séduit par la pensée de François-Albert Angers, aurait de la sorte échappé à l'emprise de Ferron. La perte de ce pouvoir, la relativisation de son influence auront irrité Ferron, qui marque son déplaisir à quelques reprises, avant que l'échange ne prenne fin<sup>82</sup>.

Ferron, à n'en point douter, retire une satisfaction certaine de la correspondance; il sait aussi y trouver son profit. Ses lettres lui ont en effet permis d'entretenir des échanges fructueux avec certains de ses traducteurs, éditeurs ou commentateurs, de conclure nombre d'affaires et d'obtenir plusieurs faveurs; elles ont à ce titre largement servi la promotion et la diffusion de son œuvre. Elles sont donc aussi le lieu où diverses transactions et ententes se concluent,

---

<sup>82</sup> COMMEND, Véronique, «Les correspondances de Jacques Ferron: témoignage d'un transfert épistolaire», communication donnée le 13 mars 1997, *Colloque interuniversitaire étudiant de lettres françaises et québécoises*, Université du Québec à Montréal. Les lettres de John Grube sont déposées dans le Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque Nationale du Québec.

entre autres, relativement à l'édition ou à la traduction de certains de ses textes. Ses lettres servent également aux échanges avec des critiques qui accroîtront la notoriété de son œuvre. Ces relations épistolaires, bien entretenues, jouent à ce titre un rôle important. Comme nous l'avons dit dans la présentation de la correspondance Ferron/Hébert, Ferron ne se cache pas d'avoir joué de ses relations avec des universitaires tel que Jean Marcel et Gérard Bessette afin de favoriser la diffusion de son œuvre. Ferron aborde même cette question délicate avec une franchise surprenante: il est en effet plutôt rare de voir un écrivain aborder de façon aussi directe cet aspect de son travail. Certes, Ferron, qui dans la lettre où il fait cet aveu, «cultive» un autre professeur d'université en la personne de François Hébert, s'amuse peut-être à choquer son correspondant, mais il demeure qu'il montre bien dans ce passage qu'il n'hésite pas exploiter ses relations privées pour les fins de son œuvre.

En effet, l'épistolier n'écrit pas seulement ses lettres à des fins littéraires ou de communication interpersonnelle. La correspondance ferronienne a aussi un indéniable aspect utilitaire: elle contient en effet un grand nombre d'offres et de demandes formulées par l'écrivain. Dès le collège, Ferron se servait de sa correspondance pour adresser à son père de multiples demandes de toutes sortes, principalement de nature

financière<sup>83</sup>. Il s'est par la suite toujours servi de ses lettres pour conduire de nombreuses affaires. Ainsi, sa correspondance a donné lieu à de nombreux échanges à caractère professionnel, notamment avec ses traducteurs Betty Bednarski et Ray Ellenwood. Ferron et François Hébert se sont aussi réciproquement rendu service, par exemple lorsque ce dernier a servi d'intermédiaire lors de la publication du conte ferronien, «Le Glas de la Quasimodo<sup>84</sup>» dans *Liberté*; Ferron "plaçait" de cette façon un de ses textes, tandis que François Hébert, de son côté, voyait la revue à laquelle il se consacrait bénéficier d'un excellent texte inédit. Ferron sait, en tant qu'épistolier, user avec une habileté consommée de toutes les ressources de son art pour formuler une demande, ou au contraire pour refuser une faveur quand il est lui-même sollicité, et il ne fait pas de doute qu'il a su, dans son commerce épistolaire, joindre l'utile à l'agréable.

### **Les lettres et le rapport à l'autre**

La correspondance de Ferron est donc le lieu d'un échange avec l'autre. Mais surtout, c'est par l'écriture épistolaire que Ferron élabore ses propres idées, les essaie au contact du lecteur privilégié qu'est le correspondant, généralement une personne choisie, intéressée à son œuvre. Si le rapport de Ferron avec ces correspondants lui permet de se définir lui-

---

<sup>83</sup> Voir les «Lettres au père», dans *Papiers intimes*, p. 167-267.

<sup>84</sup> «Le Glas de la Quasimodo», *Liberté*, n° 140, mars-avril 1982, p.11-37.



même à travers le travail d'écriture épistolaire et par le biais de sa réaction à l'image -- plus ou moins conforme à la réalité -- qu'il se fait de l'autre, Ferron ne semble pas concevoir sa correspondance comme un moyen de se rapprocher de l'autre sur le plan personnel. En effet, il ne se sert que très peu de sa correspondance pour se confier ou se révéler; il s'avère plutôt un correspondant réservé, sinon froid, qui, en accord avec la méfiance qu'il manifeste envers les relations avec les autres dans sa *théorie du moi*, use plutôt de sa correspondance à ses propres fins, personnelles ou littéraires. Car en plus de remplir une fonction pratique et de permettre à Ferron d'échanger avec les autres selon ses propres conditions, l'écriture épistolaire remplit aussi un important office au sein de la production littéraire ferronienne: ce sont ces rapports qui feront l'objet de notre prochain chapitre.

### CHAPITRE III

#### **Des lettres à l'œuvre**

Après avoir traité de l'importance de la lettre dans l'œuvre de Ferron, particulièrement sur le plan thématique, et après avoir examiné les rapports qu'elle lui permet d'entretenir avec lui-même et avec les autres, il nous paraît maintenant pertinent de nous intéresser à la relation qui existe entre la pratique épistolaire et l'œuvre ferronienne elle-même.

En effet, Ferron accorde une place importante à la lettre au sein de sa production écrite. Comme nous l'avons déjà suggéré, plusieurs de ses textes fictionnels en témoignent de façon explicite: et c'est cette importance singulière que nous nous proposons de mettre en relief dans le présent chapitre.

La cloison qui sépare l'épistolaire de la production littéraire ferronienne n'est pas, loin s'en faut, étanche. Au contraire, la circulation entre les deux est importante et, comme nous le verrons plus loin, l'idée même d'une clôture entre ces entités, souvent basée sur une certaine hiérarchie des genres littéraires, mérite d'être remise en question.

Comme l'a observé Vincent Kaufman, la lettre joue souvent un rôle préparatoire à l'écriture de textes littéraires en fournissant à son auteur un exercice souvent indispensable à la genèse de l'œuvre :

[...] pour certains écrivains, la pratique épistolaire est, indépendamment de son éventuelle valeur esthétique, un moyen privilégié d'accéder à une œuvre. Et plus généralement, lorsqu'elle ne joue pas ce rôle initiateur, elle fonctionne comme un laboratoire. Elle accompagne le travail de l'écrivain, elle lui permet d'éprouver, dans sa relation à un autre déjà absent, une forme particulière de parole avec laquelle il se tient au plus près de l'écriture proprement dite<sup>1</sup>.

Chez Ferron, la lettre sert souvent, pour reprendre l'expression de Kaufman, de *laboratoire*. Plusieurs idées et même des textes ont d'abord connu une première élaboration à l'intérieur de l'espace épistolaire. De même, les lettres servent à la fois à la mise en forme et au développement d'éléments de l'œuvre. Ainsi, on peut observer que, par exemple, la *théorie du moi* dont Ferron tirera plusieurs essais du recueil *Du fond de mon arrière-cuisine* a été partiellement élaborée et mise à l'épreuve au fil de sa pratique épistolaire, notamment dans certaines de ses lettres à Jean Marcel de 1966 et 1967. Comme l'observe Ray Ellenwood,

il est clair que les lettres ne formaient pas [pour Ferron] un genre à part, mais qu'il y avait une circulation continue entre celles-ci et ses autres textes. Ses correspondants lui donnaient non seulement leurs mondes, mais leurs réactions aux idées qu'il était en train de travailler<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> KAUFMAN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, 1990, p.8.

<sup>2</sup> ELLENWOOD, Ray, «Présentation» des «Lettres à Ray Ellenwood», dans *L'autre Ferron*, p. 354.

La lettre joue donc un rôle non négligeable en ce qui a trait à la mise en forme des idées de Ferron. Elle lui permet une première formulation qui pourra ultérieurement servir soit à l'écriture d'un texte, soit à sa révision, si le texte est en cours d'écriture. La parenté entre le texte publié et la version épistolaire est parfois frappante; ainsi, Ferron écrit-il dans «Le Chichemayais», conte publié dans son ultime recueil, mais qui avait connu une première diffusion en 1983<sup>3</sup>:

J'y retournerai [au Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières] et, à peu près à l'époque où j'avais été malade, je me liai d'amitié avec un externe qui apporta la *Légende d'un peuple*, de Fréchette, l'édition reliée qui faisait partie du trésor de son humble famille; les jours de pluie, nous la lisions avec ferveur, durant les récréations. [...] Fréchette, mon premier auteur, c'est le chantre de l'élan initial un peu fou que rien ne déçoit, que rien ne rebute, de la victoire qui s'accomplit lentement en dépit des défaites. Les défaites sont des péripéties nombreuses et regrettables d'une victoire unique qui se perpétue pour l'honneur de mon père et la gloire hautaine de ma mère. Fréchette, à sa façon naïve, c'est le chantre de l'obstiné recommencement de la vie<sup>4</sup>.

Or, en juin 1981, c'est-à-dire, peut-on supposer, à peu près au moment de la rédaction du «Chichemayais», ou peut-être même un peu avant, Ferron écrivait à John Grube:

Ils<sup>5</sup> n'ont pas été les héros de mon enfance. Ces héros, je les ai trouvés dans la cour de récréation du Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières, *La Légende d'un peuple* par Louis Fréchette; c'était des jours de pluie; un externe qui, je crois, est devenu malfaiteur, apportait ce livre, un des trésors de sa famille, et nous le lisions ensemble comme un livre sacré. Les défaites nous

<sup>3</sup> Ce conte n'a pas été publié en français du vivant de l'auteur. Il a d'abord été traduit par Betty Bednarski pour la revue *Ethos* de l'automne 1983, paraissant sous le titre «The Chichemayais».

<sup>4</sup> «Le Chichemayais», dans *La conférence inachevée*, p. 112-113.

<sup>5</sup> Ferron parle ici des fondateurs du pays identifiés par François-Albert Angers, auteur auquel Grube a consacré un ouvrage.

importaient peu; elles nous semblaient les épreuves que doivent subir les braves. Ce qui nous importait, c'était l'élan initial, l'élan qui ne s'était pas brisé et que nous ressentions de tout notre cœur<sup>6</sup>.

Ce passage ne bénéficie pas d'une élaboration aussi poussée que l'extrait du «Chichemayais» cité plus haut. Aussi, le conte a été amputé de la précision qu'on retrouve dans la lettre sur le sort de l'externe qui avait initié Ferron à la lecture de Fréchette: ce détail desservait probablement le récit et lui aurait donné une couleur différente. Même s'il paraît difficile de déterminer dans quel ordre ont été écrits ces deux passages<sup>7</sup>, force est de reconnaître leur ressemblance, qui témoigne du travail de réécriture effectué par Ferron, de la correspondance au texte littéraire. Il existe sans aucun doute plusieurs semblables exemples de transformation entre des lettres et des textes postérieurement publiés de Ferron.

Cependant, au-delà de la dynamique que nous venons de décrire, le lien entre l'œuvre et la correspondance semble infiniment plus complexe chez Ferron. La lettre n'est pas qu'un lieu où se dessinent les esquisses de l'œuvre à venir: souvent, et peut-être plus fréquemment -- un repérage exhaustif serait cependant difficile à établir --, Ferron revient sur sa production antérieure et la retouche. La similitude entre la lettre et le texte dont elle paraît émaner est souvent

---

<sup>6</sup> "Lettre du 6 novembre 1981", dans *Une amitié bien particulière*, p. 171.

<sup>7</sup> Cela importe d'ailleurs peu, car on peut affirmer que Ferron a pu, suite à l'écriture de la lettre, revenir sur son texte, qui était alors loin d'être publié, en utilisant au profit du conte les nouvelles idées suscitées par la composition de la lettre: l'écriture de la lettre jouerait alors un rôle dans celle de l'œuvre même.

frappante. Ainsi, un passage trop long pour être reproduit ici de la lettre du 4 avril 1981 à Julien Bigras<sup>8</sup>, reprend, en abrégé, une anecdote déjà racontée par Ferron dans «Messire Jean Pontas», historiette publiée dans *Du fond de mon arrière-cuisine*<sup>9</sup>. De même, une lettre à François Hébert emprunte dans une large mesure à une série d'historiettes intitulée «Le chanvre<sup>10</sup>». Dans sa lettre du 13 mars 1981, où il brosse un portrait de l'abbé Surprenant, Ferron emprunte un certain nombre d'idées exprimées dans les historiettes sur le chanvre, à ceci près qu'il les met toutes au compte de son personnage, y compris celles qu'il avait à l'époque prêtées au narrateur. Dans une des historiettes qui paraissent avoir inspiré la lettre, Ferron fait dire au narrateur: «De tout cela il ne reste qu'une chose très curieuse: c'est au moment où la peine de mort tombe en désuétude que le chanvre cultivé cesse d'être textile et devient narcotique<sup>11</sup>.» Dans sa lettre à François Hébert, Ferron écrit: «[L'abbé Surprenant] est l'auteur de cet axiome sur le chanvre: textile, il n'est pas narcotique, mais quand il cesse d'être l'un, il devient l'autre<sup>12</sup>». De même, dans ses lettres à François Hébert du 7 mai 1981, du 5 mai 1982 et du 26 mai 1982, Ferron revient sur une historiette ayant pour sujet Paul Claudel, ainsi que les explorateurs français du

---

<sup>8</sup> FERRON, Jacques et BIGRAS, Julien, *Le désarroi*, p. 31-32.

<sup>9</sup> «Messire Jean Pontas», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 51-54. Voir particulièrement p. 51-52.

<sup>10</sup> «Le chanvre», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 69-78.

<sup>11</sup> «Sa dialectique», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 77.

<sup>12</sup> Lettre 30, datée du 13 mars 1981.

dix-huitième siècle Bougainville et Kerguelen<sup>13</sup>. Remarquons que c'est par hasard, au gré imprévisible de ses échanges avec son correspondant, que Ferron revient sur le contenu de cet ancien texte: en effet, c'est parce que François Hébert avait fait à divers moments allusion à la Louisiane (où il se rendait), à la bataille des Plaines d'Abraham ou à la guerre des Malouines, que Ferron en est venu à parler de Claudel. Comme par association, le souvenir d'un élément du texte original en rappelle les autres contenus qui lui sont associés; ils trouvent alors une place dans la lettre même s'ils n'ont en apparence aucune relation avec le contenu de l'échange en cours. La lettre du 26 mai 1982 est d'autant plus intéressante qu'elle paraît inspirée par une relecture récente du *Soulier de satin*, laquelle impliquait un nouvel apport d'informations concernant le sujet de l'historiette intitulée «Les lectures de Claudel»; en effet, Ferron déclare, le 26 mai 1982: «j'ai relu la pièce de Claudel [...]»<sup>14</sup>. L'écriture épistolaire entraîne, d'une certaine façon, le souvenir du texte antérieur, de même qu'une nouvelle formulation de celui-ci, analogue au travail de remaniement effectué par la mémoire d'événements anciens.

Ces citations extraites de lettres et d'œuvres de Ferron appellent un certain nombre d'observations. Tout d'abord, elles montrent que Ferron puise, pour l'écriture de ses lettres,

---

<sup>13</sup> «Les lectures de Claudel», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p.99-102.

<sup>14</sup> Lettre 64, datée du 26 mai 1982.

abondamment dans son œuvre, qui constitue en quelque sorte un fonds prêt à utiliser, qui facilite certainement l'expression de l'auteur en lui fournissant une importante ressource de formules et d'idées qu'il n'a pas à laborieusement mettre en forme. Les historiettes sont sans doute particulièrement utiles à cet égard. Ce procédé de reprise est souvent employé par Ferron qui, on le sait, emprunte souvent à ses textes pour en composer de nouveaux; il est cependant plus étonnant de voir Ferron recourir à cette pratique jusque dans sa correspondance. Or, les lettres où Ferron recycle ou réactualise d'anciennes idées, employant souvent la même formule que dans le ou les textes d'origine, ne manquent pas.

Si les textes ferroniens alimentent sa correspondance, l'inverse est tout aussi vrai. Cependant, le constant retour sur l'œuvre opéré par l'écriture épistolaire montre bien à quel point les textes ferroniens n'ont rien de définitif; au contraire, ils se signalent par leur perpétuel inachèvement, qui annonce leur infini recommencement. Comme nous l'avons exposé dans le premier chapitre de cet essai, Ferron comptait, si l'on doit se fier à certaines déclarations contenues dans sa correspondance, consacrer l'essentiel de ses années de retraite à reprendre ses œuvres publiées pour en préparer une édition éventuellement définitive. Cette volonté n'a pu être réalisée du fait de sa mort prématurée, mais les multiples corrections apportées par Ferron au fil des rééditions de ses divers textes laissent penser que ce mouvement de reprise est une



caractéristique de son œuvre. Il n'est donc pas interdit de croire que cette impulsion qui donne lieu à tant de réécritures successives trouve dans la lettre une expression privilégiée, sous une forme, il est vrai, particulière.

Certains écrivains, parmi lesquels Flaubert est sans doute un des exemples les plus notoires, cherchent à achever leurs textes en multipliant à l'infini les brouillons et les retouches. Ferron fonctionne, lui, en substituant au foisonnement des avant-textes et épreuves celui des reprises. Il se sert de ses textes antérieurs pour alimenter d'autres textes, ou alors il reprend ses textes en les remaniant plus ou moins en profondeur, parfois au point où, comme dans le cas des *Confitures de coings*, le texte original est transformé jusque dans son titre et son sens mêmes. Il n'est donc pas étonnant de voir Ferron appliquer un tel procédé à ses lettres, qui communiquent de façon étroite avec ses œuvres. Comme l'a bien vu Jean-Pierre Boucher, «Ferron se pille lui-même continuellement. Il réutilise ses propres textes en les réécrivant différemment. Il leur confère ainsi de nouvelles formes et de nouvelles significations<sup>15</sup>». Il n'est donc pas interdit de penser que les retours sur l'œuvre opérés dans la correspondance peuvent à leur tour influencer ou relancer d'éventuelles réécritures.

---

<sup>15</sup> BOUCHER, Jean-Pierre, «Jacques Ferron et le recueil: *La conférence inachevée*», *Littératures*, n° 2, 1988, p. 115.

Par ailleurs, la lettre entretient manifestement un rapport avec l'œuvre, dont elle fournit souvent un commentaire exégétique: les passages explicatifs concernant divers textes ne manquent pas en effet dans les lettres de Ferron. Ces commentaires ou réflexions sont par ailleurs très souvent motivés par le travail mené par les correspondants de Ferron (traduction, étude, documentation), et ils offrent de nombreux éclaircissements sur son œuvre, en fournissant des informations relatives à la rédaction des textes, de même que des précisions concernant les intentions de l'auteur. Aussi Ferron reprend-il souvent des idées élaborées dans ses textes, pour en donner dans ses lettres privées une nouvelle version qui reprend ou commente le texte original.

Cette porosité textuelle, ce va-et-vient sont si présents chez Ferron, que son écriture épistolaire emprunte, comme nous le verrons plus loin, nombre de traits, de personnages ou de procédés, à ses textes littéraires. Les rapports entre la lettre et l'œuvre doivent dès lors être envisagés sous un tout autre angle que celui d'une simple hiérarchie générique, où la lettre est traditionnellement jugée d'un statut inférieur aux autres textes publiés par un écrivain. Nous l'avons dit, la lettre est loin d'occuper seulement une place secondaire dans l'ensemble de l'œuvre ferronienne. Que les lettres d'un auteur empruntent ou ressemblent à l'occasion à ses textes d'opinion, ses pamphlets ou même ses historiettes, est une chose qui n'a, en soi, rien d'extraordinaire: on peut même, sans se tromper,

supposer le phénomène assez courant chez plusieurs écrivains. Mais que la lettre s'approche à maintes reprises de la fiction sur le plan des procédés et du contenu, voilà qui est plus rare et mérite attention.

L'exemple le plus flagrant de cet échange littéraire entre la lettre et l'œuvre est celui du personnage de l'abbé Surprenant, personnage mentionné dans plusieurs lettres de Ferron, particulièrement à François Hébert, mais également à Pierre Cantin. Ferron écrit à ce dernier: «L'abbé Surprenant en a fait marcher d'autres que vous. C'est un de mes personnages. Mais le roman où il trouvera place n'a pas encore été écrit<sup>16</sup>.» Ce roman n'ayant pas vu le jour, l'abbé n'a jamais trouvé de domicile fixe: personnage itinérant, il apparaît sporadiquement dans les textes de Ferron, soit, si l'on peut dire, en personne, pour un bref passage, dans *Le ciel de Québec*, ou encore quand Ferron le cite comme le premier ethnologue canadien, à divers propos, généralement pour lui faire endosser ses idées les plus hardies. C'est dans «Le Chichemayais», un texte autobiographique tardif, que l'abbé occupera finalement une place de tout premier plan. En attendant, son irruption dans une lettre à François Hébert a quelque chose de fort déconcertant, puisqu'elle fait basculer le texte épistolaire d'un contexte de communication interpersonnelle, à celui, fort différent, d'une œuvre d'imagination. Ce phénomène, que nous

---

<sup>16</sup> Lettre inédite à Pierre Cantin, le 25 janvier 1972.

avons déjà analysé, n'a rien d'accidentel ou de circonstanciel, l'écriture épistolaire de Ferron opérant à plusieurs reprises un tel «passage à l'œuvre», si l'on me permet l'expression.

Une lettre de Jacques Ferron, publiée en annexe d'un article récent de Ginette Michaud<sup>17</sup>, montre bien que l'écriture épistolaire entretient parfois un rapport très étroit avec celle de la fiction. Cette lettre adressée en janvier 1947 à sa sœur Madeleine annonce un conte célèbre de Ferron, «Une fâcheuse compagnie<sup>18</sup>», auquel Ferron a ensuite emprunté la matière d'un texte postérieur, «Les têtes de morue<sup>19</sup>». Ici, la lettre, qui est le lieu de la production d'une première version du conte, paraît jouer un rôle crucial dans la genèse même du texte publié. Ainsi, comme l'explique Ginette Michaud, le conte connaît trois versions qui se superposent à la manière d'un palimpseste, et qui se ressemblent, se prolongent et se répondent tout à la fois. La version produite dans la lettre à Madeleine Ferron semble relever de l'anecdote, avec sa narration à la troisième personne et son ironie en apparence plaisante. Le premier texte, «Une fâcheuse compagnie», tient surtout du conte, avec sa narration à la première personne mais plutôt distante vis à vis du personnage principal. «Les têtes de morue» paraissent davantage tenir de l'autobiographie, tant

---

<sup>17</sup> MICHAUD, Ginette, «Expérience du ressouvenir et écriture palimpseste: le conte perdu de Jacques Ferron», *Voix et images*, p. 309-333.

<sup>18</sup> «Une fâcheuse compagnie», dans *Contes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 60-63.

<sup>19</sup> «Les têtes de morue», dans *La conférence inachevée*, p. 115-118.

l'identification entre le narrateur et le médecin de village est forte, dans un texte qui «n'est plus [un] conte, mais [un] fragment autobiographique où l'écrivain poursuit l'exploration de son monde intérieur, intime<sup>20</sup>». Les diverses couches textuelles témoignent donc d'une évolution dont la lettre constitue le point de départ, et qui aboutit aux «Têtes de morue», texte marqué au coin non plus de l'anecdote, mais du souvenir et même du «ressouvenir<sup>21</sup>». Le même matériau textuel, à travers les reprises, les variantes et l'imbrication de motifs empruntés à d'autres textes tels que *La créance* et *Les Grands Soleils*, aura donc servi, comme le montre Ginette Michaud, à trois versions successives dont l'origine fut une lettre privée.

La version envoyée par Ferron à sa sœur se différencie, sur le plan de sa destination, de celles qu'il publiera ultérieurement: inséré dans la lettre, le conte, jouit d'une réception assurée, et le public de Ferron est précisément identifié. Cette personnalisation de la relation entre l'auteur et son public plaît assurément à Ferron, qui déclarait dans *Du fond de mon arrière-cuisine* qu'

On écrit par révolte contre soi-même, pour libérer le monstre, le mégalomane, pour être soi-même et tout ce qu'on n'est pas et qu'on pourrait être. C'est permis, c'est faisable, car on écrit à un niveau qui n'est pas sujet aux lois de la société pour la bonne raison qu'on écrit en dehors de toute société et qu'on sera lu par un

---

<sup>20</sup> Art. cité, p. 321.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 324.

solitaire de même acabit, non par un citoyen: par un complice. C'est pour lui seul qu'on écrit<sup>22</sup>.

Nul doute que Ferron trouve, dans sa pratique épistolaire, une liberté analogue, en plus de l'espoir d'une connivence particulière avec un lecteur sympathique, prêt à l'entendre (dans ce cas-ci, il s'agit de sa sœur). À cet égard, Ferron est sans nul doute tenté de faire de ses lettres un lieu d'expérimentation littéraire.

Nous avons évoqué dans le chapitre précédent, la parenté de l'écriture épistolaire avec celle de la fiction. L'écriture de la lettre donne en effet lieu à la composition d'une image de soi et de la réalité qui possède maints caractères propres à la fiction. Chez Ferron, la réalité et la fiction forment, au sein même de la lettre, une symbiose particulière. Ce jeu entre les deux registres plaît particulièrement à Ferron, dont le recours systématique à l'imagination pour reformuler, et souvent transformer de façon presque complète, la matière de ses écrits, place sa correspondance sous le signe de la fabulation. Ce que Jean Marcel écrivait sur le merveilleux dans l'œuvre de Ferron, et tout particulièrement dans ses contes, nous paraît applicable sans trop de difficulté à la correspondance de l'écrivain:

En fait, le merveilleux ferronien est constitué de cette merveilleuse progression même des choses vers le lieu de leur métamorphose, non pas une métamorphose à la façon de Kafka, toute métaphysique et terrible, mais une simple mutation du sens des choses pour le pur plaisir de faire apparaître à leur surface quelques signes

---

<sup>22</sup> «D'un chapeau pointu», dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 175.

nouveaux, lesquels à leur tour renvoient le trivial du quotidien à son néant et annoncent le sens possible d'une société renouvelée, gouvernée par l'imagination<sup>23</sup>.

La manipulation du réel constitue pour Ferron une façon de le domestiquer, de le façonner à sa guise, d'en créer une nouvelle image, conforme à sa volonté. C'est pourquoi l'écrivain y recourt aussi largement. La fabulation, généralement limitée aux textes de fiction d'un écrivain, s'introduit toutefois à plus d'une occasion dans la composition des lettres de Ferron, de manière à lui permettre de modifier la réalité à sa convenance -- ce qui lui permet de faire également ressortir des aspects inédits, insoupçonnés, révélés par l'imaginaire. La comparaison établie par Jean Marcel entre le conte et le roman nous paraît à cet égard fort éclairante pour mieux saisir le mode d'action de la lettre ferronienne; selon Marcel, le conte est

une entreprise de mise en échec du monde par l'imagination créatrice de façon à faciliter le mode d'insertion de la conscience dans un réel devenu inavouable. Il s'oppose au roman en ce que celui-ci, dans ses intentions profondes, tente de récupérer l'univers social en s'en constituant le reflet ou le miroir<sup>24</sup>.

Ferron emploie souvent un procédé analogue dans ses lettres, alors qu'il reprend et déforme les faits à son profit, et ce tout particulièrement pour servir les fins de son écriture. Cette omniprésence de la fabulation est attestée par l'éditeur de sa correspondance avec John Grube, Boréal, qui au début d'*Une amitié bien particulière*, s'est senti tenu d'imprimer un

---

<sup>23</sup> MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 86.

<sup>24</sup> *Jacques Ferron malgré lui*, p. 54.

avertissement destiné sans nul doute à le protéger contre des accusations d'atteinte à la réputation auxquelles il aurait pu éventuellement faire face, s'il avait assumé la responsabilité des propos souvent hardis, difficilement vérifiables, de Ferron:

Jacques Ferron, dans *le Canada français*, avait déjà exposé l'essentiel de ses thèses sur les événements d'octobre 1970.

Dans sa correspondance privée, comme dans ses contes et ses romans, Ferron mêle le réel, le possible, le fictif et le probable.

L'auteur n'étant plus là pour nuancer ou étayer ses propos, il nous faut prendre ses lettres comme elles nous sont parvenues<sup>25</sup>.

L'éditeur cherche ici de toute évidence à se protéger sur le plan juridique, mais ce qui nous intéresse, c'est la mise en cause du pacte générique qu'il se croit obligé de réaffirmer. En effet, le lien qu'il fait, sur le plan du mélange, de l'enchevêtrement entre les divers degrés du vrai et du faux, de même qu'entre la correspondance et les œuvres de fiction de Ferron, ne manque pas d'intérêt. Il serait en effet presque impossible de déterminer en vérité, dans les lettres de Ferron à Grube, la validité, sur le plan de la vérité ou même de la vraisemblance, des diverses hypothèses avancées par Ferron. C'est précisément à travers cette recherche, où la supposition, la supputation, l'exploration et l'invention créatrice jouent avec les faits, que Ferron tente de faire ressortir la vérité, par un procédé qui s'apparente beaucoup à ceux qu'il utilise dans ses fictions, particulièrement dans ses œuvres

---

<sup>25</sup> «Avertissement», dans *Une amitié bien particulière*, p. 4.



autobiographiques. En effet, la correspondance ressemble à cet égard aux textes de Ferron, du fait de l'irradiation de la fiction dans la réalité de la correspondance, aussi importante et sans doute plus déroutante que celle du réel dans la fiction ferronienne.

Ce parasitage de l'épistolaire par la fabulation ne manque en effet jamais de déconcerter les correspondants de Ferron, le contexte d'un échange de lettres ne suscitant pas normalement une telle confusion. Ainsi, comme nous l'avons suggéré plus tôt, Ferron a fait part à plusieurs de ses correspondants de son hypothèse relative à sa fiction des origines selon laquelle un certain nombre de musulmans originaires d'Alger auraient, après avoir transité par La Rochelle, été envoyés en Nouvelle France pour peupler la Colonie et assurer leur conversion au christianisme. La frontière entre les faits (pseudo historiques) et la construction spéculative (imaginaire) apparaît indécidable, d'autant plus difficile à établir que Ferron n'énonce jamais son idée de manière tout à fait sérieuse. Ainsi, à Julien Bigras qui lui avait détaillé toute sa généalogie composée d'ancêtres d'origine française, Ferron répond en appliquant sa théorie à son correspondant :

Vous, cher Julien Bigras, [...] vous me faites l'impression de venir de Barbarie (ou de Barberie) et d'avoir été dompté, après un combat qui n'est pas fini, par la Femme Française. [...] Pour être Turc ou

mauresque, vous l'êtes certainement par un mélange de rapacité et de prodigalité<sup>26</sup>.

Or, Julien Bigras ne paraît pas percevoir l'ironie ferronienne et répond à l'écrivain en le prenant au pied de la lettre, c'est-à-dire en lui demandant des informations additionnelles susceptibles de lui permettre d'en savoir davantage sur ses racines...

François Hébert, lui, réagit de façon très différente à cette idée de Ferron: peut-être à cause de sa formation littéraire, il est immédiatement sensible à ce que ces hypothèses doivent au jeu -- très sérieux -- de la création littéraire. Il emploie tout de suite pour sa part une comparaison inspirée de Lautréamont et reprise par les surréalistes et déclare aimer, parmi les écrivains québécois,

Ferron [...], grand voyageur au pays de l'Insolite, curieux émérite, avec ses Touaregs (comme surgissant de nulle part), ses tuques et ses turques qui se retrouvent sur la même feuille de papier comme la machine à coudre et le parapluie de Lautréamont<sup>29</sup>.

Beaucoup plus subtile que la réponse de Julien Bigras, celle de François Hébert montre bien à quel point les lettres de Ferron ont un caractère fictif, voire poétique, qui les rapproche en cela de la littérature.

L'invention est omniprésente dans les lettres de Ferron; nous n'entendons pas en cela tant l'imagination de faits nouveaux que la contamination du réel par la fiction. Le

---

<sup>26</sup> «Lettre du 15 août 1981», dans *Le désarroi*, p. 76.

<sup>29</sup> Lettre 40, à Jacques Ferron, le 31 août 1981.

phénomène se vérifie même dans les lettres envoyées par Ferron aux journaux, que l'on pourrait croire à première vue plus ancrées dans la réalité que les lettres privées. En effet, comme l'écrivait Pierre Cantin:

Certains auteurs ont pu voir de la fabulation dans [l]es lettres [de Ferron]. Bien sûr, la lettre subit le traitement d'un Ferron qui aime à mystifier et à rallier, mais le réel a beau être transformé par l'imaginaire, il y a toujours, à la source d'une lettre, un événement vérifiable. Les notes explicatrices [que l'on retrouve dans l'édition des *Lettres aux journaux*] démontrent d'éloquente façon que Ferron n'inventait que fort peu. Mais, homme de style, il se plaisait à donner du piquant et de la couleur aux événements pour en démontrer plus clairement l'absurde ou le ridicule; polémiste, il ne cessait pas de conter; créateur, il transformait par son écriture et ne renonçait jamais à l'originalité<sup>30</sup>.

Selon Pierre Cantin, Ferron ne fabulerait pas dans ses lettres aux journaux; la réalité sous-jacente à l'écriture de chacune d'entre elles, toujours retraceable, en attesterait. Cependant, comme nous l'avons vu avec Jean Marcel, la fabulation opère à partir du réel, qu'elle transforme au moins sur le plan symbolique par son opération. Dans cette perspective, Ferron écrivait à François Hébert, à propos de l'écriture d'un de ses romans -- mais la remarque peut sans peine s'étendre à l'ensemble de son processus créateur: «J'aime bien fabuler sur un fond d'exactitude<sup>31</sup>.» Bien entendu, la fabulation n'a pas la même place dans les lettres ouvertes de Ferron, qui sont par définition ancrées dans l'actualité, mais elle y joue tout de même un rôle certain. Par exemple, dans sa lettre du 22 février

---

<sup>30</sup> CANTIN, Pierre, «Avant-propos», dans *Les lettres aux journaux*, 1985, p. 18.

<sup>31</sup> Lettre 42, non datée.

1949, Ferron fait apparaître la *Liberté* du tableau de Delacroix<sup>32</sup> dans un contexte québécois; suit ensuite un faux discours où le député René Chaloult déclare: «Je suis heureux, Monsieur Ferron, que vous m'ayez signalé la présence de cette intruse. Je la dénoncerai<sup>33</sup>.» Ces paroles attribuées au député tiennent bien entendu de l'invention la plus pure: elles illustrent toutefois les intentions que Ferron prête à celui qu'il cherche à ridiculiser. De même, dans une autre lettre, Ferron attaque l'écrivain Berthelot Brunet en écrivant une petite fable mettant en scène une poule et un coq<sup>34</sup>, dont la morale s'applique à l'écrivain que Ferron juge suffisant. Force est d'admettre que Ferron, jusque dans ses lettres ouvertes les plus publiques, use très librement des faits, au point d'en créer une interprétation qui relève de la fiction, et qu'il reprend et déforme la réalité pour son plus grand profit littéraire.

#### **Des lettres à l'œuvre: allers et retours**

Nous avons pu apprécier la présence de la fiction au sein des correspondances ferroniennes, ainsi que certains échanges réciproques sur le plan de l'écriture entre les lettres et les textes littéraires de Ferron. Cette parenté particulière de la correspondance et de l'œuvre nous invite à redéfinir leurs

---

<sup>32</sup> Intitulé *La Liberté guidant le peuple*.

<sup>33</sup> "Lettre du 22 février 1949", dans *Les lettres aux journaux*, p.45.

<sup>34</sup> "Lettre du 29 avril 1948", dans *Les lettres aux journaux*, p.29.

rapports, afin de faire ressortir une fois de plus l'incidence particulière de l'épistolaire dans l'œuvre ferronienne.

Ferron paraissait, si l'on doit se fier à ce qu'il a écrit, assigner une valeur littéraire certaine aux correspondances. Écrivain pratiquant abondamment les genres dits *mineurs*, il était peu sensible aux hiérarchies et aux distinctions génériques traditionnelles. De plus, il ne fait pas de doute qu'il reconnaissait aux correspondances une qualité suffisante pour qu'il leur réserve une place de choix au sein de sa conception de la littérature.

C'est ainsi que dans *Les roses sauvages*, les lettres de Baron, qui n'avait pourtant rien, loin s'en faut, d'un écrivain, paraissent à sa fille Rose-Aimée «belles, bien écrites, presque littéraires<sup>35</sup>». Le statut quasi littéraire ainsi conféré par le romancier aux lettres de Baron n'est pas nécessairement le résultat d'une infériorisation du genre épistolaire qui le placerait en deçà du domaine littéraire: il s'explique plutôt par le fait que Baron, qui travaillait dans une maison de commerce, n'avait pas d'intérêt ou de talent particulier pour la littérature. Aussi ce passage laisse penser que les lettres d'un écrivain seraient sans doute à même d'atteindre ce statut littéraire que le romancier concède si

---

<sup>35</sup> *Les roses sauvages*, p. 125.

aisément ici aux lettres d'un homme pourtant sans formation ni dispositions particulières pour la littérature.

À ce propos, Ferron écrivait à John Grube: «Je crois que vos lettres susciteront quelque intérêt plus tard. On leur trouvera même de la qualité. *C'est déjà toute une œuvre*<sup>36</sup>.» Ici comme ailleurs, les correspondances sont investies aux yeux de Ferron d'un intérêt avant tout posthume (dans *Les roses sauvages*, elles prennent aussi tout leur relief après la mort de Baron; c'est pourquoi il en renvoie la lecture à une période ultérieure). Mais le plus remarquable, c'est que Ferron prête aux lettres de son correspondant une valeur qui les place sur le même pied que d'autres textes qu'il aurait éventuellement pu écrire, et qu'il ne les conçoit pas comme un simple appendice à l'œuvre éventuelle de Grube. Leur qualité lui apparaît suffisante pour qu'elles constituent, à elles seules, une œuvre au sens plein du terme. Comme l'observait Vincent Kaufman, la littérarité de la lettre d'écrivain est «toujours implicitement postulée, ou presque désirée<sup>37</sup>»: chez Ferron, toutefois, la lettre n'est pas à dissocier de l'œuvre, tant dans l'esprit de son auteur que dans sa pratique. La cloison entre les deux est en effet loin d'être étanche, et Ferron ne dissocie pas l'une de l'autre. Pour reprendre les mots employés par Gilles Deleuze et Félix Guattari à propos de Kafka: «Il n'y a pas lieu de se

---

<sup>36</sup> «Lettre du 13 septembre 1975», dans *Une amitié bien particulière*, p.112. Nous soulignons.

<sup>37</sup> KAUFMAN, Vincent, «Relations épistolaires. De Flaubert à Artaud», p. 388.

demander si les lettres font partie de l'œuvre, ni si elles sont sources de certains thèmes de l'œuvre; elles font partie intégrante de la machine d'écriture ou d'expression<sup>38</sup>.» Dans le cas de Ferron comme dans celui de Kafka, bien que pour des raisons différentes, l'écriture épistolaire représente bien un rouage essentiel de la *machine d'écriture*<sup>39</sup>.

Cette continuité entre le travail littéraire et l'écriture épistolaire n'échappe pas à Ferron qui, dès avril 1942, déclarait, dans une lettre adressée à Pierre Vadeboncœur:

L'écriture déforme toujours, car on la vit en solitude; personne n'est assez constant à lui-même pour passer de la compagnie à la solitude sans se transformer quelque peu. Si je te semble perdu de littérature, mon Dieu, c'est que je t'écris sur le même papier, des contes<sup>40</sup>.

Le rapprochement que suggère Ferron ne tient pas, selon nous, qu'aux conditions matérielles entourant la production de la lettre et du conte, c'est-à-dire, ici, à l'emploi d'un «même papier». Ferron nous semble, dans une perspective plus large, tracer un parallèle entre les deux activités que sont la composition d'un conte et l'écriture d'une lettre; celles-ci paraissent en effet si peu opposées en nature que Ferron les a pratiquées simultanément, presque l'une dans l'autre, comme

---

<sup>38</sup> DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, p. 58.

<sup>39</sup> Le parallèle entre Ferron et Kafka ne manque pas d'intérêt. Voir à ce sujet l'article d'Alexis NOÛSS, «Ferron, Kafka: le texte flottant», *Littératures*, n<sup>os</sup> 9-10, 1992, p.113-126.

<sup>40</sup> Lettre d'avril 1942, dans «Dix Lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncœur», *Études littéraires*, "Jacques Ferron en exotopie", hiver 1990-1991, p. 113.

c'est notamment le cas dans la lettre à Madeleine Ferron citée plus haut dont il tirera la matière de son conte.

Les lettres de Ferron, nous l'avons vu, servent son travail littéraire. Elles ont notamment, comme le laisse penser ce commentaire que fait l'écrivain à John Grube, joué un rôle formateur indispensable: «j'ai un faible pour la correspondance, soulignait Ferron, parce que c'est en écrivant des lettres que j'ai appris à faire des livres<sup>41</sup>». La correspondance, genre que Ferron a pratiqué dès l'enfance<sup>42</sup>, a donc servi à son développement littéraire, et ce avant même qu'il ait l'occasion de produire des textes. Et, fait curieux, elle gardera toujours, même longtemps après le début de la carrière de l'écrivain, un rôle quelque peu analogue à celui qu'elle a joué dans les commencements. Au-delà des aléas, des réussites et des échecs littéraires -- on n'a qu'à penser au projet avorté de *La gorge de Minerve*, roman qui n'a jamais vu le jour et que Ferron abandonna dans les années quarante, ou à l'entreprise inachevée du *Pas de Gamelin* --, la correspondance est restée une donnée permanente de l'écriture ferronienne, une valeur sûre, voire une valeur-refuge, vers laquelle l'écriture pouvait toujours se replier.

---

<sup>41</sup> «Lettre du 13 septembre 1972», dans *Une amitié bien particulière*, p.37.

<sup>42</sup> Voir les «Lettres au père», p. 167-267 et celles adressées par Ferron à sa mère («Lettres des enfants», p. 389-390), dans *Papiers intimes*.



Ce creuset littéraire a eu, du propre aveu de Ferron, une valeur formatrice, et peut-être même, comme l'avance Ginette Michaud, fondatrice. En effet, le conte reproduit dans une lettre de 1947, dont nous avons précédemment traité, constituerait le «conte-écran par lequel [Ferron] avait commencé, dans une lettre, à écrire son œuvre<sup>43</sup>». La présence d'un public assuré, identifiable et connu (il s'agit au départ de sa famille) motive Ferron. Cela contribuera également à inscrire sa lettre et son œuvre dans un espace où les sphères publique et privée se confondent. De plus, le père de Ferron, comme ce dernier l'a appris beaucoup plus tard, aura été son premier éditeur, en faisant dactylographier et circuler parmi son entourage une lettre de son fils dont il prisait particulièrement la qualité. Une fois de plus, la correspondance a ainsi joué un rôle premier et fondateur dans le développement de l'œuvre ferronienne.

#### **Lettres et variantes: le texte polymorphe**

À mesure que Ferron publie des textes, la correspondance ne perd rien de son intérêt, même si l'œuvre, de son côté, gagne en importance. Les textes de Ferron lui paraissent écrits dans la plus grande solitude, sans interlocuteur connu, déterminé, sans souci du lecteur, comme il l'avouera beaucoup plus tard. L'expérience de la traduction de ses œuvres l'amènera cependant à réaliser pleinement que ses textes ne sont pas, comme il

---

<sup>43</sup> Art. cité, p. 331.

l'avait souvent écrit, le résultat d'un travail absolument solitaire; la présence du lecteur s'impose alors à son esprit, dans un contexte particulier décrit par Ginette Michaud:

si avant d'être traduit, Ferron se préoccupait assez peu du lecteur, ce souci du lecteur -- et donc du regard de l'autre sur son œuvre, littéralement penché au-dessus de son épaule comme le sera Maski dans *Le pas de Gamelin* -- se transformera en profondeur avec la traduction, parce qu'il prend alors conscience, sans reprise possible, d'avoir été lu<sup>44</sup>.

Ce constat a une influence décisive sur l'œuvre de Ferron, qui souhaite alors tenir davantage compte de l'importance particulière du lecteur en tant que récepteur de l'œuvre; alors que le lecteur ne recevait autrefois que peu d'attention, il fait soudain l'objet d'une préoccupation inédite. Ainsi, à peu près à l'époque où l'on commence à traduire son œuvre, Ferron écrit à John Grube: «Maintenant je sais que j'ai un lecteur, et je dois penser à lui et, faute de le connaître, lui donner une plus grande place, ou plutôt un rôle par quelques procédés<sup>45</sup>.»

La conception du texte littéraire avancée par Ferron se rapproche de celle énoncée par Roland Barthes, notamment dans *La mort de l'auteur* et dans *S/Z*: «L'enjeu du travail littéraire (de la littérature comme travail), c'est de faire du lecteur, non plus un consommateur, mais un producteur du texte<sup>46</sup>.» Chez Ferron, le texte du *Pas de Gamelin* s'inscrit dans le sens de cette volonté indiquée plus haut et, dans une certaine mesure,

---

<sup>44</sup> «Lire à l'anglaise», dans *L'autre Ferron*, p. 169.

<sup>45</sup> «Lettre du 27 novembre 1973», dans *Une amitié bien particulière*, p. 83.

<sup>46</sup> BARTHES, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 10.

de la proposition de Roland Barthes. Ce nouveau rapport contribue à réduire l'importance de l'auteur qui, de personnage impérial régnant absolument sur le texte, cède, sous l'effet d'un procédé qui le diminue, une part importante de son autorité sur le texte.

L'effacement de l'auteur est donc une donnée fondamentale du grand projet ferronien; ce dessein est paradoxalement accompagné de sa présence plus envahissante que jamais, notamment par l'effet de la multiplication des doubles et des alias qui se produit alors dans son œuvre. Notons au passage que la personne de l'auteur est, comme dans le cas du *Maski du Pas de Gamelin*, exécutée et remplacée par un *Notaire*. Curieusement, Barthes utilise lui aussi cette figure du notaire, éminemment éloquente dans le cas ferronien:

[...] l'écriture est active, car elle agit pour le lecteur: elle procède, non d'un auteur, mais d'un écrivain public, notaire chargé par l'institution, non de flatter les goûts de son client, mais de consigner sous sa dictée le relevé de ses intérêts, les opérations par lesquelles, à l'intérieur d'une économie du dévoilement, il gère cette marchandise: le récit<sup>47</sup>.

Si Ferron ne pousse peut-être pas aussi loin que Barthes la remise en cause du rôle de l'auteur, on doit reconnaître que la question de la signature gagne en importance précisément au cours de cette période où ses œuvres sont traduites. La multiplication des variantes indiquait déjà, comme l'a bien vu Patrick Poirier, la difficulté qu'éprouvait alors Ferron de

---

<sup>47</sup> S/Z, p.158. Nous soulignons.

s'approprier ses textes de façon définitive; de même, elle annonce la pente empruntée par son œuvre à partir des années soixante-dix: «[Pour Ferron, l]e nom que l'auteur appose, qu'il impose à son texte, est voué à "l'effacement", et ce texte, même signé, s'engage inévitablement à se fondre dans le fonds commun<sup>48</sup>». La lettre est elle aussi tributaire de ce constant remaniement qui découle de la perpétuelle désappropriation/réappropriation du texte dont parle Patrick Poirier:

une œuvre, de réécriture en réécriture, ne peut, à l'usage (à l'usure pourrait-on dire), que s'altérer et se transformer malgré elle: toute usurpation, d'une manière ou d'une autre, use le texte comme un tissu à la corde, au point de n'en conserver que des fragments, traces d'écriture devant être réinscrites dans un autre texte et, ultimement, pouvant être retissées dans la texture du "fonds commun"<sup>49</sup>.

En signant son texte, nous explique Patrick Poirier, Ferron se sent un peu usurpateur; il ne se croit pas l'autorité pour en assumer la signature, incertain même de posséder le droit d'écrire. La question de la signature se pose avec d'autant plus d'acuité que Ferron tisse son texte à partir de matériaux déjà utilisés, puisés dans son propre fonds comme dans le répertoire commun. Aussi le texte ferronien, à travers ses multiples reprises, est-il marqué au coin de l'instabilité. L'écriture de fragments, que Ferron unifie tant bien que mal par la suite pour constituer un texte, en témoigne. Mais dans *Le Pas de Gamelin*, les forces centrifuges l'emportent sur les

---

<sup>48</sup> POIRIER, Patrick, «La réécriture chez Jacques Ferron: une question d'usurpation», *Québec Studies*, vol. 17, Fall-Winter 1994, p. 178.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 180.

forces centripètes et Ferron ne parvient pas à unifier, à fondre dans un grand tout les fragments du grand œuvre; il tire plutôt des fragments de ce texte pour les publier isolément<sup>50</sup>.

Par son mouvement de reprise, par son caractère fragmentaire, la correspondance participe de cet éparpillement qui caractérise toute l'œuvre ferronienne. Mais alors que l'écriture de textes devient problématique, et que Ferron connaît d'importantes difficultés dans la réalisation de ses projets, l'écriture épistolaire ne connaît, elle, ni interruption ni crise. En effet, comme nous l'avons déjà remarqué dans le premier chapitre de cette étude, elle aurait plutôt servi de rempart, de havre dans lequel Ferron a pu se replier alors que soufflaient les «vents fous<sup>51</sup>» qui ont mené son grand projet à la dérive.

### **La lettre, malgré tout, malgré l'œuvre**

Très tôt, les lettres permettent à Ferron de se connaître sur le plan littéraire, en présence d'un public choisi et réceptif. Ferron y écrit pour une personne en particulier, alors que le lecteur de l'œuvre, lui, paraît abstrait et indéterminé. Plus tard, l'expérience de la traduction de ses œuvres impose à Ferron l'idée de sa présence dans le processus jusqu'alors solitaire de la production de l'œuvre. Ferron, au moyen de son écriture, désire alors conférer au lecteur

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>51</sup> Lettre 6, datée du 4 mai 1977, à François Hébert.

jusqu'alors absent une place particulière, il souhaite en faire non plus un récepteur passif et ignoré, mais un producteur, ou plutôt un co-producteur de l'œuvre qu'il lit. Curieux paradoxe: l'implication du lecteur laisse Ferron dépourvu, alors que cette même présence constitue pour son écriture épistolaire un puissant aiguillon. Toutefois, le récepteur de la lettre est une personne définie, réelle, identifiable. Ferron n'a pas la même facilité dès lors qu'il s'agit d'impliquer le lecteur dans la production de ses œuvres.

Une déclaration de l'écrivain nous éclaire sur l'importance que revêt pour lui la *destination*. En effet, dans une lettre à John Grube dont le post-scriptum, pourtant révélateur, est demeuré inédit, Ferron écrivait:

Le Chanoine [Groulx] avait un grand fichier. À mon nom, [une] lettre. À Madame Rémillard, j'ai donné comme dernier et plus fort argument: si le Chanoine avait daigné me répondre, au lieu d'une lettre de moi, vous en auriez au moins deux. J'aime avant tout la correspondance et j'ai écrit des livres faute d'avoir assez de correspondants pour m'occuper entièrement<sup>52</sup>.

Ce passage inédit de la correspondance ferronienne ne manque pas de frapper par son audace. En plus de montrer à quel point Ferron était un correspondant assidu, qui répondait presque de façon systématique aux lettres qu'il recevait, il témoigne du goût et de la prédilection de l'écrivain pour l'écriture épistolaire, qui paraissent ici atteindre un niveau peu commun. En effet, si l'on doit se fier à sa déclaration, Ferron

---

<sup>52</sup> «Lettre du 15 août 1982», à John Grube, partiellement reproduite dans *Une amitié particulière*, p. 192-193.

préférerait l'écriture épistolaire à toute autre, et les autres textes de Ferron auraient été, en l'absence d'un destinataire avec qui échanger, produits *par défaut*... On voit donc toute l'importance que revêt, pour Ferron, l'existence d'un lecteur identifiable, but de la communication écrite et de l'écriture en particulier. Une telle citation, isolée, ne saurait bien entendu être prise au pied de la lettre et servir seule à l'appréciation des rapports entre la correspondance et l'œuvre de Ferron. Elle mérite cependant notre attention, car elle opère un renversement complet de la hiérarchie habituelle entre les registres d'écriture, de même qu'elle invite à poser un regard neuf sur le travail d'écriture ferronien.

Comme l'avait remarqué Ginette Michaud<sup>53</sup>, un parallèle s'impose entre Ferron et le cas d'Antonin Artaud épistolier dont a bien parlé Vincent Kaufman. En effet, Kaufman observait que

Si les textes d'Artaud se font et se défont dans une hypermobilité, si son "œuvre" est comme un éclatement, en chute libre, si rien ne s'y fixe, il y a cependant une sorte de permanence qui est précisément assurée par la pratique épistolaire. Du début à la fin de son trajet, l'épistolaire accompagne son geste, aussi pluriel celui-ci soit-il. Il se présente comme un recours systématique. Complément ou supplément à tous les autres textes, il les double d'un revers ou d'un post-scriptum obligé [...]. Artaud est à ma connaissance le seul auteur dont les "Œuvres complètes" intègrent d'emblée toutes les lettres personnelles [...]<sup>54</sup>.

---

<sup>53</sup> Voir à ce sujet MICHAUD, Ginette, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», et plus particulièrement la conclusion.

<sup>54</sup> KAUFMAN, Vincent, «Lettres ouvertes», dans BOSSIS, Mireille (édit.), *op. cit.*, p. 58.

Ces observations de Kaufman s'appliquent également à notre avis sans difficulté à Ferron, pour qui les lettres constituent bien davantage qu'une prolongation ou un supplément de l'œuvre. En effet, l'ampleur du corpus épistolaire ferronien l'inscrit d'emblée au sein des écrits de l'auteur comme un des massifs les plus significatifs de sa démarche et de son évolution créatrice.

Encore inachevée à ce jour, car elle peut toujours s'augmenter de dons imprévus de la part de correspondants non encore connus, la correspondance de Ferron appelle tout naturellement une publication posthume, d'ailleurs prévue par l'écrivain. Tel était en effet le dessein maintes fois exprimé par Ferron. Sa divulgation volontairement tardive remplit un office bien précis: prolonger l'œuvre, en assurer la pérennité, en fournir aussi une interprétation qui en renouvelle et réoriente la réception.

Si Ferron avoue «aime[r] avant tout la correspondance et [avoir] écrit des livres faute d'avoir assez de correspondants pour [l]'occuper entièrement», cette déclaration ne doit pas pour autant être considérée isolément ou interprétée sans nuances. On se doit en effet de l'apprécier au regard de ses propos antérieurs et de l'ensemble de ses écrits. Cette déclaration ne contredit pas nécessairement ceux-ci: disons simplement qu'elle va plus loin que ses autres affirmations sur le sujet, et qu'elle les radicalise. Il ne s'agit pas pour nous



de mettre l'auteur en contradiction avec lui-même, mais plutôt de mettre en relief la constance et l'impact pour lui, à travers ses divers commentaires et observations sur l'épistolaire, de l'importance de la lettre. Si celle-ci peut, à cause du rôle particulier qui lui est assigné, parfois sembler en situation d'infériorité (par exemple un "amuse-gueule<sup>55</sup>"), on peut attribuer cela à l'influence du canon littéraire, d'une certaine conception de la lettre. Mais, par-dessus tout, il convient, dans la perspective d'une approche renouvelée de l'œuvre ferronienne, de prendre toute la mesure de l'écriture épistolaire au sein de son œuvre.

---

<sup>55</sup> Voir à ce sujet notre premier chapitre.

## CONCLUSION

Cet essai visait à faire ressortir l'importance jusqu'à tout récemment méconnue des correspondances ferroniennes. En effet, l'écriture épistolaire, comme nous avons voulu le démontrer, a joué un rôle primordial dans la pratique littéraire de Ferron, tant du point de vue du temps et des efforts qu'il lui consacrait, que de la place bien particulière qu'il lui réservait au sein de son œuvre. La lettre remplit en effet de nombreux et importants offices: en plus de permettre à l'écrivain de faire ses débuts et de lui servir de champ d'expérimentation, elle lui a également permis d'élaborer, au fil de ses échanges, la représentation qu'il se fait de lui-même. L'importance de l'épistolaire est aussi attestée par les nombreuses occurrences de la lettre au sein de l'œuvre, dans lesquelles l'écrivain développe et explicite ses vues sur cet aspect de l'écriture auquel il accorde une attention particulière.

Cela s'observe très tôt: Ferron était en effet, avant même qu'il ne fasse officiellement son entrée en littérature, un épistolier prolifique qui correspondait régulièrement avec les membres de sa famille. Puis, peu à peu, alors qu'il nourrissait des ambitions littéraires, le cercle familial lui tint d'abord lieu de public: ses proches eurent, grâce aux lettres du jeune

Jacques, l'occasion d'assister aux débuts de l'écrivain. Le père de Ferron, qui avait fait des copies d'une lettre envoyée par son fils afin de la montrer et de la faire circuler, devint en quelque sorte son premier éditeur.

À l'époque où il commençait à pratiquer la médecine, Ferron a dû faire face à l'échec de son premier projet d'envergure, *La gorge de Minerve*. Toutefois, ce revers ne l'a pas arrêté : il a continué d'écrire des lettres, espérant, comme il le disait, «se faire la main», tandis que ses occupations de médecin débutant en Gaspésie l'empêchaient temporairement de se lancer dans une entreprise littéraire d'importance. Ainsi, c'est dans une de ses lettres que se trouve la matière d'un de ses tout premiers contes, «Une fâcheuse compagnie». Ferron, comme on le voit, travaillait déjà à cette époque les éléments qui étaient plus tard appelés à servir à la composition de ses textes, et il a continué tout au long de sa carrière de se servir de ses lettres comme champ d'expérimentation littéraire.

Les lettres constituent pour Ferron un indispensable complément à son travail d'écriture; il s'en sert comme d'un exercice littéraire qui permet d'assurer une continuité durant les périodes où les difficultés rencontrées dans la réalisation de certains de ses projets auraient autrement réduit son activité littéraire à presque rien. L'écriture quasi quotidienne exigée par la correspondance permet également à Ferron d'élaborer ses idées, de les tester auprès d'un public

restreint de lecteurs privilégiés dont la réponse peut lui être bénéfique, avec bien entendu toute la liberté que permettent les échanges personnels, qui ne sont pas régis par les mêmes règles -- comme la censure intellectuelle ou encore certaines formes de bienséance -- que celles auxquelles doivent se soumettre les auteurs qui souhaitent publier leurs textes. Cette écriture épistolaire, comparable par certains aspects à l'écriture d'un journal, profite donc grandement à Ferron et, même si elle ne fait pas partie de l'œuvre ferronnienne telle que la connaissent ses contemporains, elle n'en demeure pas moins l'un des lieux significatifs, peut-être même fondateurs comme nous avons essayé de le suggérer, où elle s'élabore, fût-ce secrètement.

Ferron ne paraît pas faire une distinction nette entre l'écriture littéraire et l'écriture épistolaire en ce qui a trait à leur valeur respective. Au contraire, il semble placer ses lettres à égalité avec le reste de sa production, à ceci près qu'il ne leur réserve pas, pour l'immédiat, le même traitement, car il souhaite qu'elles demeurent inédites pour aussi longtemps qu'il sera en vie.

Ferron s'est aussi montré à plusieurs reprises sensible aux qualités de la lettre comme moyen d'expression d'un sujet individuel: nous l'avons notamment remarqué dans l'exemple de Baron, dans *Les roses sauvages*, ou chez Aline Dupire dans la *Lettre d'amour* qui suit et explicite le sens profond de ce

roman. Mais Ferron est aussi conscient, comme l'exprime l'échec de la communication épistolaire entre Baron et sa fille Rose-Aimée, que la lettre est susceptible de devenir un piège qui peut se refermer sur son auteur, lequel, prisonnier de lui-même, ne parvient plus alors à entrer en rapport avec l'autre, tout absorbé qu'il est par son propre discours. Dans *Rosaire*, l'épistolier, qui se met en scène de façon déraisonnable, en vient à se donner en spectacle à lui-même en prenant son destinataire à témoin, sans toutefois chercher à véritablement échanger avec ce dernier, qui ne sert en fin de compte que de prétexte à l'écriture de la lettre. Le circuit de la communication alors rompu, la folie menace. La réflexion de Ferron sur la folie trouve dans ses observations sur l'épistolaire une illustration des plus révélatrices. Il est en effet remarquable que les œuvres de Ferron où sont présentés des exemples de communication épistolaire soient justement celles où il se montre le plus préoccupé par la question de la folie.

Si Ferron use autant des lettres dans son œuvre, c'est également parce qu'il leur prête une qualité particulière qui va bien au-delà de leur simple fonction apparente de communication pragmatique. Il ne fait pas de doute, comme nous l'avons exposé, qu'il accordait à l'écriture épistolaire une valeur littéraire propre. C'est pourquoi il confie à John Grube qu'il apprécie énormément ses lettres, dans lesquelles il voit, comme il le dit, «déjà toute une œuvre». Ferron ne paraît pas

juger que les lettres appartiennent à l'œuvre de façon marginale ou secondaire: leurs qualités les rendent intéressantes pour elles-mêmes, de manière intrinsèque, et elles n'ont pas besoin de s'appuyer, pour paraître dignes de considération, sur le reste de la production de l'écrivain (John Grube lui-même n'avait en effet que très peu publié). Ce compliment adressé par Ferron à Grube gagne donc à être lu à la lumière du post-scriptum demeuré inédit que nous avons cité au dernier chapitre: «J'aime avant tout la correspondance, remarquait-il, et j'ai écrit des livres faute d'avoir eu assez de correspondants pour m'occuper entièrement<sup>1</sup>.» Cette observation de Ferron, plutôt que de suggérer une éventuelle égalité entre l'œuvre et la correspondance, renverse la hiérarchie habituelle qui fait de l'œuvre le centre autour duquel gravitent les satellites de moindre importance que sont les correspondances. La part considérable consentie par Ferron à la lettre s'éclaire et s'explique par la présence d'un interlocuteur, indispensable lecteur auquel Ferron se plaît à adresser ce qu'il écrit. Par contraste, l'œuvre, produite dans la solitude la plus absolue, semble, elle, devoir son origine au défaut de répondant, place vide de toute présence devant laquelle l'écrivain, quand il a expédié toutes ses correspondances en cours, se retrouve. Ferron se laisse peut-être, dans ce passage, emporter au-delà de sa pensée. Mais il n'en demeure pas moins, et cet exemple illustre bien sa

---

<sup>1</sup> «Lettre du 15 août 1982», partiellement reproduite dans *Une amitié particulière*, p. 192-193.

position, que toute son œuvre<sup>2</sup>, à l'image de ses correspondances, entretient un rapport très étroit avec le contexte qui entoure sa production. Aussi, ce désir d'écrire pour quelqu'un explique peut-être pourquoi Ferron, dans un texte tel que *Le Pas de Gamelin*, a cherché à faire franchir un seuil au lecteur et à l'entraîner dans les coulisses, sinon dans la production même du texte. C'est peut-être également pour cette raison que ses textes puisent généralement dans la réalité, qu'il s'agisse de son histoire familiale ou de l'environnement social québécois. Cela ne signifie pas pour autant que la manière de Ferron soit réaliste ou naturaliste: seulement, ses textes sont, d'une manière qui lui est singulière, liés à un contexte précis, auxquels ils renvoient, et que l'écrivain, comme l'observait Jean-Pierre Boucher, cherche en retour à influencer par son œuvre. D'une façon encore plus directe, l'existence d'un destinataire installe la lettre dans un contexte à l'intérieur duquel Ferron agit et réagit. Comme nous l'avons vu avec Betty Brednarski, la recherche de soi, à travers le nous collectif, constitue l'un des principaux mobiles de l'œuvre ferronienne. Elle ne remplace toutefois pas l'influence secrète d'un autre, de ce répondant (qui ne lui correspond pas: Ferron réfute l'idée conventionnelle du correspondant) qui est la visée, l'horizon de la lettre. Et c'est un peu pour bénéficier -- même par anticipation, ou pour y réagir -- de sa présence et de son

---

<sup>2</sup> À l'exception de ses premières pièces de théâtre, comme *L'Ogre*, que Ferron a souvent décrites par la suite comme des exercices littéraires.

influence que Ferron aura souhaité lui faire prendre une part toujours plus grande à la création de son texte le plus ambitieux, *Le Pas de Gamelin*.

La profonde labilité entre l'écriture épistolaire et l'écriture littéraire se vérifie également quand Ferron use dans ses lettres de procédés propres à la fiction, généralement associés au texte littéraire, et normalement inusités dans la lettre privée. Ainsi, l'apparition de l'abbé Surprenant, personnage imaginaire, dans certaines des lettres ferroniennes, n'a pas manqué de surprendre les correspondants de l'écrivain qui ont vu l'ecclésiastique fictif brusquement surgir sans que sa nature de créature littéraire ne fasse l'objet de quelque mention claire. Si la convention veut que la lettre appartienne au domaine de la réalité -- bien que le discours épistolaire puisse parfois, par l'effet de la transformation de la réalité produite par celui qui écrit, s'apparenter à de la fiction --, elle ne s'affirme pas normalement comme relevant du domaine de la fiction. Ferron, pour sa part, mêle souvent à dessein l'imaginaire et le réel dans ses lettres, au point qu'il apparaît parfois difficile de les départager. Les lettres de Ferron empruntent donc souvent pour une large part aux procédés qui traversent de manière générale son travail proprement littéraire, ce qui montre une fois de plus que l'écriture épistolaire ferronienne remet en question les marges et les frontières de la littérature.



L'étude de la correspondance ferronienne, dont nous espérons avoir montré toute la portée et la pertinence, ouvre donc de nouvelles perspectives aux recherches portant sur l'œuvre de l'écrivain, qui ne pourront elles-mêmes que s'élargir avec le temps, notamment grâce à la mise au jour de nouveaux inédits ferroniens. Par cette étude modeste, nous souhaitons avoir permis une meilleure appréciation de la pratique de l'épistolaire, notamment de l'aspect dit "circonstanciel" (importance du destinataire et du moment de l'écriture) et, comme Ferron le revendiquait, *mineur*, de son œuvre. Alors que les frontières entre les genres, de même que leur hiérarchie, font de plus en plus l'objet de remises en question, l'étude de l'œuvre ferronienne, renouvelée par l'émergence de nouveaux textes et lettres inédits, ne pourra, c'est notre vœu, que stimuler une nécessaire réflexion sur les rapports toujours mouvants entre les divers espaces génériques et l'œuvre littéraire elle-même.

## BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie portant sur l'œuvre de Jacques Ferron ne saurait prétendre à l'exhaustivité, tant le corpus est immense. Ne sont mentionnés ici que les ouvrages, textes et articles qui ont été consultés au cours de l'élaboration de ce projet de mémoire.

### Œuvres de Jacques Ferron

#### - Textes publiés

FERRON, Jacques, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 179 p.

FERRON, Jacques, *La chaise du maréchal ferrant*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 224 p.

FERRON, Jacques, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 290 p.

FERRON, Jacques, *Escarmouches. La longue passe* (t. 1 et 2), Montréal, Leméac, 1975, 391 et 227 p.

FERRON, Jacques, *Le ciel de Québec*, Montréal, Vlb éditeur, 1979, 408 p.

FERRON, Jacques, *Rosaire. Précédé de L'exécution de Maski*, Montréal, Vlb éditeur, 1981, 197 p.

FERRON, Jacques, «Le Glas de la Quasimodo», *Liberté*, n° 140, mars-avril 1982, p.11-37.

FERRON, Jacques, *Les confitures de coings*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1990, 194 p.

FERRON, Jacques, *Papa Boss. Suivi de La créance*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1990, 151 p.

FERRON, Jacques, *Les roses sauvages. Roman*, préface de Betty Bednarski, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et

Paul Lewis, Montréal, Vlb éditeur, Coll. «Courant», 1990, 247 p.

FERRON, Jacques, *L'amélanchier*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1992, 207 p.

FERRON, Jacques, *Contes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, 298 p.

FERRON, Jacques, *Le Saint-Élias*, Montréal, l'Hexagone, "Typo", 1993, 230 p.

FERRON, Jacques, *Gaspé-Mattempa*, Montréal, Lanctôt éditeur, "Petite Collection Lanctôt", 1997, 66 p.

FERRON, Jacques et L'HÉRAULT, Pierre, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 318 p.

FERRON, Jacques, *Le salut de l'Irlande*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 148 p.

MICHAUD, Ginette et POIRIER, Patrick (édition préparée et commentée par), *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*, Lanctôt éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», 1997, 444 p.

FERRON, Jacques, *La conférence inachevée*, édition préparée par Pierre Cantin et Marcel Olscamp, préface de Pierre Vadeboncœur, postface de Ginette Michaud, Montréal, Lanctôt éditeur, "Petite Collection Lanctôt", 1998, 302 p.

FERRON, Jacques, *Escarmouches*, Montréal, Leméac, coll. "Bibliothèque Québécoise", 1998, 356 p.

- Correspondances et lettres publiées

FERRON, Jacques, *Les lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur, 1985, 592 p.

BIGRAS, Julien et FERRON, Jacques, *Le désarroi. Correspondance*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 176 p.

FERRON, Jacques, «Lettres à Jean-Pierre Boucher», *Littératures*, no 2, 1988, p. 133-137.

FERRON, Jacques, «Lettres à Yvan Lamonde», *Littératures*, n° 2, 1988, p. 139-145.

FERRON, Jacques, *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube, suivi d'Octobre en question de Georges Langlois*, Montréal, Boréal, 1990, 255 p.

FERRON, Jacques, «Dix Lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncœur», *Études littéraires*, hiver 1990-1991, p. 105-120.

FERRON, Jacques, «Neuf Petites Lettres de Jacques Ferron à Pierre Cantin», *Littératures*, nos 9-10, 1992, p. 19-32.

FERRON, Jacques, «Correspondance avec Clément Marchand», dans MICHAUD, Ginette (dir.) et POIRIER, Patrick (collabor.), *L'autre Ferron*, Montréal, Éd. Fides-Céтуq, coll. «Nouvelles études québécoises», 1995, p. 313-350.

FERRON, Jacques, «Lettres à Ray Ellenwood», dans MICHAUD, Ginette (dir.) et POIRIER, Patrick (collabor.), *L'autre Ferron*, Montréal, Éd. Fides-Céтуq, coll. «Nouvelles études québécoises», 1995, p. 351-397.

FERRON, Jacques, «Lettres au père», dans MICHAUD, Ginette et POIRIER, Patrick (édition préparée et commentée par), *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*, Lanctôt Éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», 1997, p. 167-267.

FERRON, Jacques, «Lettres des enfants», dans MICHAUD, Ginette et POIRIER, Patrick (édition préparée et commentée par), *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*, Lanctôt Éditeur, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», 1997, p. 389-390.

- Textes et correspondances inédits consultés

Journal, 19 avril au 5 mai 1976, manuscrit du Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale du Québec, boîte 20, chemise 19, 2.83.1.

Journal, 20 juillet au 28 août 1981, «Un cahier Hilroy contenant neuf pages de journal. 20-07 au 28-08 1981», manuscrit du Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale du Québec, boîte 21, chemise 5, 2.94.2.

Lettre de François Ricard à Jacques Ferron, le 15 décembre 1982.

Lettres inédites de Jacques Ferron à Pierre Cantin 1971-1985.

Lettres inédites de Jacques Ferron à John Grube 1973-1983.

Lettres inédites de Jacques Ferron à François Hébert 1976-1984.

Lettres inédites de Jacques Ferron à Jean Marcel 1965-1983.

Ouvrages, articles et communications consacrés à l'œuvre de Jacques Ferron

- BEDNARSKI, Betty, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, coll. "Traduire, écrire, lire", Éd. du GREF, 1989, 153 p.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, *Docteur Ferron. Pélerinage*, Montréal, Éd. Stanké, 1991, 417 p.
- BOUCHER, Jean-Pierre, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, 112 p.
- BOUCHER, Jean-Pierre, «Jacques Ferron et le recueil: La conférence inachevée», *Littératures*, n° 2, 1988, p. 115-131.
- BOUCHER, Jean-Pierre, «Les roses sauvages: recueil et intertexte», *Studies in Canadian Literature*, XIII:1, 1988, p. 80-97.
- CANTIN, Pierre, *Jacques Ferron polygraphe. Bibliographie descriptive et critique*, Montréal, Éd. Bellarmin, 1984, 548 p.
- Études françaises*, «Jacques Ferron», XII: 3-4, oct. 1976.
- COMMEND, Véronique, «Les correspondances de Jacques Ferron: témoignage d'un transfert épistolaire», communication donnée le 13 mars 1997, *Colloque interuniversitaire étudiant de lettres françaises et québécoises*, Université du Québec à Montréal.
- Études françaises*, «Jacques Ferron», XII: 3-4, oct. 1976.
- Études littéraires*, «Jacques Ferron en exotopie», Hiver 1990-1991.
- GRUBE, John, «Jacques Ferron épistolier », *Littératures*, nos 9-10, 1992, p. 139-149.
- GAUVREAU, Luc, *Noms et encyclopédie dans l'œuvre de Jacques Ferron. Suivi d'un Index onomastique général*, mémoire M.A, Université de Montréal, 1994, t. I (167 f.) et t. II (196 f.).
- HAECK, Philippe, «La fondation fantastique», dans *La table d'écriture. Poétique et modernité. Essais*, Montréal, VLB éditeur, 1984, p. 305-318.
- HAREL, Simon, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Éd. Le Préambule, 1989, 312 p.

KÈGLE, Christiane, «Julien Bigras, Jacques Ferron, *Le désarroi. Correspondance*», *Mœbius*, n° 40, juin 1989, p. 161-164.

KEGLE, Christiane, «Nelligan, Gauvreau, Ferron: perspectives critiques autour de la configuration de la folie et de l'écriture autobiographique», *Voix et images*, XIV:3, p. 448-452.

L'HÉRAULT, Pierre, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980, 293 p.

*Littératures*, «Présence de Jacques Ferron», nos 9-10, 1992.

MAILHOT, Laurent: «Jacques Ferron: de l'amour incertain à la patrie possible», dans GODIN, Jean-Cléo et MAILHOT, Laurent, *Théâtre québécois I*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988, 366 p.

MARCEL, Jean, «Le texte épars», dans FERRON, Jacques, *Escarmouches. La longue passe* (t. 1), Montréal, Leméac, 1975, pp. 5-10.

MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éd. Parti Pris, 1978, 288 p.

MARCEL, Jean, *Pensées, passions et proses*, Montréal, Éd. de l'Hexagone, 1992, 399 p.

MARCOTTE, Gilles, «Duel de correspondance entre Jacques Ferron et Julien Bigras», *L'Actualité*, février 1989, p. 116.

MICHAUD, Ginette (dir.) et POIRIER, Patrick (collabor.), *L'autre Ferron*, Montréal, Éd. Fides-Céтуq, coll. «Nouvelles Études québécoises», 1995, 468 p.

MICHAUD, Ginette, *L'arrière-texte. Lecture de trois fictions autobiographiques de Jacques Ferron*, mémoire M.A., Université de Montréal, 1978, 177 f.

MICHAUD, Ginette, «Expérience du ressouvenir et écriture palimpseste: le conte perdu de Jacques Ferron», *Voix et images*, XXII:2, hiver 1997, p. 309-333.

MICHAUD, Ginette, «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie: une double version», *Voix et images*, XIV:3, p. 507-536.

MICHAUD, Ginette, «De Varsovie à Grande-ligne: l'œuvre in extremis», *Littératures*, nos 9-10, 1992, p. 81-112.

OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire. Jacques Ferron. 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*, Montréal, Fides, 1997, 425 p.

POIRIER, Patrick, *Au sujet de l'autre Ferron: expérience de l'écriture au seuil de Gamelin*, mémoire M.A., Université de Montréal, 1994, 188 f.

POIRIER, Patrick, «La réécriture chez Jacques Ferron: une question d'usurpation», *Québec Studies*, Fall-Winter 1994, vol. 17, p.177-185.

*Voix et images*, «Dossier Jacques Ferron», VIII:3, printemps 1983.

Ouvrages et articles sur l'autobiographie, les correspondances et journal intime

BARTHES, Roland, *S/Z*, Paris, Éd. du Seuil, 1970, 270 p.

BARTHES, Roland, «Délibération», dans *Œuvres complètes*, t. III. 1974-1980, Paris, Editions du Seuil, 1995, p. 1004-1014.

BERTHET, Frédéric, «L'amour des lettres», *Critique*, n° 367, déc. 1977, p. 1098-1113.

BONNAT, Jean-Louis et BOSSIS, Mireille (éd.), *Écrire. Publier. Lire. Les correspondances. (Problématique et économie d'un «genre littéraire»)*. Actes du colloque international: « Les correspondances. Nantes les 4, 5, 6, 7 octobre 1982, Nantes, Publications de l'Université de Nantes, 1983, 474 p.

BOSSIS, Mireille (éd.), *L'épistolarité à travers les siècles*, Stuttgart, Éd. Franz Steiner Verlag, 1990, 188 p.

BRUNET, Manon et GAGNON, Serge (éd.), *Discours et pratiques de l'intime*, Trois-Rivières, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

BUISINE, Alain, «L'écrivain public», dans Decottignies, Jean (dir.), *Les sujets de l'écriture*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1981, pp. 141-172.

BUISINE, Alain, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1983, 127 p.

*Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, «L'art épistolaire», n° 39, 1987, p.109-218 et 317-319.

CARRELL, Susan Lee, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*, Paris, Éd. Jean-Michel Place, 1982, 135 p.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éd. de Minuit, 1975, 159 p.

- FOUCAULT, Michel, «L'écriture de soi», *Corps écrit*, n° 5, 1983, p. 3-23.
- GENETTE, Gérard, «Le journal, l'antijournal», *Poétique*, n° 47, 1981, p. 315-322.
- GREIMAS, Algirdas Julien (édit.), *La lettre. Approches sémiotiques. Les Actes du VI<sup>e</sup> colloque interdisciplinaire. En collaboration avec l'Association suisse de sémiotique*, Fribourg, Éd. Universitaires, 1988, 147 p.
- GUSDORF, Georges, «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov.-déc. 1975, p. 957-994.
- KAUFMAN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, 1990, 199 p.
- KAUFMAN, Vincent, «Relations épistolaires. De Flaubert à Artaud», *Poétique*, n° 68, 1992, p. 387-404.
- LAPOINTE, Gilles, *L'envol des signes. Borduas et ses lettres*, Montréal, Fides, "Nouvelles Études québécoises", 1997, 272 p.
- LAPOINTE, Gilles, *Paul-Émile Borduas. Édition critique d'un choix de textes*, thèse Ph. D., Université de Montréal, 1993.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980, 335 p.
- LEJEUNE, Philippe, «Le pacte autobiographique», *Poétique*, n° 14, 1973, p. 137-162.
- MELANÇON, Benoît et POPOVIC, Pierre (édit.), *Les facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, Département d'études françaises, Université de Montréal, 241 p.
- MISSAC, Pierre, «La correspondance comme genre littéraire et phénomène sociologique», *Critique*, n° 415, déc. 1981, p. 1317-1328.
- POMMIER, Jean (dir.), *Les éditions de correspondances. Colloque. 20 avril 1968*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, 76 p.
- Revue des sciences humaines*, «Lettres d'écrivains», n° 195, 1984.
- ROUSSET, Jean, *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1962, 194 p.



ROUSSET, Jean, «La monodie épistolaire. Crébillon fils», *Études littéraires*, n° 2, août 1968, p. 167-174.

SMIRMOVA, L. N., «Problèmes concernant l'édition critiques des textes épistolaires», dans HAY, LOUIS et NAGY, Peter, *Avant-texte, texte, après-texte*, Paris, Éditions du CNRS, pp. 125-132.

VAN ROSSUM-GUYON, Françoise, «La Correspondance comme laboratoire de l'écriture. George Sand (1831-1832)», *Revue des sciences humaines*, n° 221, 1991, p.87-104.

*Yale French Studies*, « Men / Women of letters », n° 71, 1986.

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier la famille Ferron d'avoir bien voulu me donner la permission de publier ces lettres de Jacques Ferron, de même que pour le soutien qu'elle accorde par sa si gracieuse collaboration aux études ferroniennes et aux chercheurs. Je désire également exprimer ma reconnaissance à François Hébert qui, en plus de me prêter ses lettres, m'a si aimablement fourni de nombreux éclaircissements et s'est montré d'une grande disponibilité tout au cours de l'élaboration de ce travail.

J'aimerais aussi particulièrement exprimer ma plus vive reconnaissance envers ma directrice de recherche, Ginette Michaud, dont les conseils sagaces, prodigués avec gentillesse et générosité, m'ont fourni une aide inestimable, et dont la rigueur intellectuelle m'a servi à la fois d'exemple et d'encouragement.

## INDEX DES PERSONNES CONNUES NOMMÉES PAR LES CORRESPONDANTS

NOM	PAGE(S)
AGNES (sainte)	54
ALAIN	76
ALLEN, Woody	108, 114
AMYOT, Georges-Élie	166
ANGUS, Richard B.	115
AQUIN, Hubert	49, 51, 52, 53, 64, 67, 122, 175, 176
ARCHAMBAULT, Gilles	146
ARTAUD, Antonin	184
BABALOU (nièce de Ferron)	186
BACHAND, Mario	58, 60, 162
BAILLARGEON, Pierre	128, 131
BARBEAU, Marius	166
BARTHES, Roland	89
BAUDELAIRE, Charles	192
BEAULIEU, Victor-Lévy	54, 56, 70, 90, 92, 105, 139, 146, 204
BEAUREGARD, Hermine	177
BEDNARSKI, Betty	176
BENOIT, Jacques	139
BERGERAC, Cyrano de	138
BERGERON, Léandre	89, 128, 131 168
BERNIER, Joseph-Elzéar	164, 165
BERNIER, Jovette	69, 191
Le BERNIN	157
BESSETTE, Gérard	78, 92, 105, 109 186
BLAIS, Jean-Éthier	162
BLAIS, Marie-Claire	67, 86, 192
BODEL, Jehan	76
BOILEAU, Nicolas	161
BONAPARTE, Charles Louis Napoléon III	177
BONAPARTE, Napoléon	177
BORDUAS, Paul-Émile	69, 74, 138, 180, 190, 192, 193, 194
BORGES, Jorgue Luis	60, 100, 104
BOUCHER, Pierre	70
BOUGAINVILLE, Louis Antoine de	112, 169, 173, 177
BOURGIE, Urgel	52
BRASSENS, Georges	131
BRIE, Albert	162
BRILLANT, Jacques	70

BRUCHESI, Jean	182
BRUEGEL, Pieter	95
BRUNET, Berthelot	131
CERVANTES, Miguel de	135, 205
CHAMBERLAIN, Ray	105
CHAMPLAIN, Samuel de	112, 115, 182
CHARRON, François	75
CHARTRAND, Reggie	123
CHÉNIER, Jean-Olivier	161
CHRÉTIEN DE TROYES	135
CHURCHILL, Winston	112
CIORAN, Emil Michel	97, 100
CLAUDEL, Paul	112, 169, 173, 207
CLOUTIER, François	103
CLOUTIER, François-Xavier	103
CORTAZAR, Julio	175, 199, 211
CRESPÉL, Emmanuel	166
DAUMAL, René	175
DAVID, Athanase	62
DE COLIGNY, Odet	92
DE GAULLE, Charles	112
DELVIN, Bernadette	123
DE MILLE, Cecil Blount	109
DIDEROT, Denis	78, 104, 177
DIOGÈNE	97
DOSTIE, Gaétan	52, 54, 56
DOSTOIEVSKI, Fiodor Makhailovitch	70
DUCEPPE, Jean	71
DUCHARME, Réjean	79, 82, 118, 122 127, 129, 135, 139, 140, 152, 175, 205, 208
DUNLOP, Carol	199, 204
DUPLESSIS, Maurice	63, 112, 204, 207, 208
DUSSSAULT, Louissette	123
ÉLIE, Robert	162
ELLENWOOD, Ray	91, 106, 169
EUGÉNIE (impératrice)	177
FANON, Franz	96, 194
FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Édouard	150
FAUCHER, Rédempteur	132, 149
FERLAND, Jean-Baptiste-Antoine	103
FERRON, Chaouac	123, 187
FERRON, Madeleine (Merluce)	168, 186
FERRON, Marcelle	160, 161, 168, 186, 191
FERRON, Marie	162
FLAUBERT, Gustave	146
FORBIN-JANSON, Charles-Auguste de	141

FORTIER, Jean-Marie	84
FOUCAULD, Charles de	124
FREUD, Sigmund	67, 70
GARCIA MARQUEZ, Gabriel	192
GAUVREAU, Claude	59, 210
GELINAS, Gratien	131
GÉRIN-LAJOIE, Antoine	103
GERMAIN, Jean-Claude	57
GIGUÈRE, Roland	53
GIROD, Amury	161
GIRAUDOUX, Jean	89
GODBOUT, Jacques	68, 86, 154, 182, 199
GOETHE, Johann Wolfgang von	135
GOLD, Herbert	77
GRIGNON, Claude-Henri	94
GROULX, Lionel	156, 158
GUILLÉN, Nicolàs	63
HÉBERT, Jacques	85
HÉMON, Louis	143
HÉRODE	99
HERTEL, François	103, 119, 128
HUGO, Victor	142
HURTUBISE, Claude	128
IONESCO, Eugène	125, 162
JACOB, Max	54, 56
JARRY, Alfred	127, 135, 178
JEANNE D'ARC	84
JÉSUS	48, 51, 52, 54, 79, 94, 100, 104, 132, 135
Saint JOSEPH	54, 56
JOUBERT, J.J.	59
JUDAS	94, 105
KATTAN, Naïm	168
KERGUELEN DE TRÉAMAREC, Yves Joseph de	112, 169, 173, 175, 176, 177, 205, 207, 208
LAFLÈCHE, Louis-François	103
LAFLÈCHE, Guy	57
LALONDE, Michèle	126
LANDEVIN, André	162
LANDEVIN, Gilbert	123
LATULIPPE, Gilles	158
LAUTRÉAMONT	127, 205, 208
LEDUC, Ozias	188, 190, 194
LEBLANC, Huguette	92

LEMAY, Curtis	149
LEMELIN, Roger	70
LEMOYNE, Jean	138, 183
LEVESQUE, René	61, 65, 122, 123, 126, 157, 208
MACDONALD, John A.	157
MAHEU, Pierre	167
MAIER, Michel	130
MAJOR, André	143, 200
MALLARME, Stéphane	92
MALRAUX, André	97, 109
MANN, Thomas	116
MARCEL, Jean	180-185, 187
MARCOTTE, Gilles	68, 106, 107, 110, 142, 156, 173, 174, 182
MARIE (mère de JÉSUS)	54, 56, 57
MARIE-MADELEINE	54, 56
MARTEAU, Robert	53, 160
MARTEL, Réginald	53, 90, 91
MARTIN, Médéric	116
MELANÇON, Robert	129, 132, 154
MELVILLE, Herman	205
MIRON, Gaston	52, 110, 127
MOISAN, Paul	91
MOLIERE	73, 183
NEGRETE, Juan Carlos	121, 197
NEWTON, Isaac	58
NIETZSCHE, Friedrich	97
NOISEUX, François-Xavier	116
OUELLETTE, Fernand	68
OSWALD, Lee Harvey	149, 151
PAULUS, Friedrich	175
PAVEL, Thomas	53
PAVLOV, Ivan Petrovitch	118
PAYETTE, André	157
PAYETTE, Lise	168
PELLETIER, Gérard	166
PERRAULT, Charles	196
PIE XII	182
PILON, Jean-Guy	83, 84
POUPART, Jean-Marie	85
RABELAIS, François	78, 104, 133, 135, 205, 208
REEVES, Hubert	171
RIOUX, Marcel	162
Erik le ROUGE	175
ROSNY aîné	105, 109, 186

ROY, Camille	132, 142, 146
ROYER, Jean	168
RYAN, Claude	110
SABATO, Ernesto	68
SABOURIN, André	159
De SAINT-DENYS GARNEAU, Hector	116, 141
SARTRE, Jean-Paul	79
SAUGHNESSY	115
SCULLY, Robert-Guy	53
Saint SÉBASTIEN	54, 56, 58, 60
SHAKESPEARE, William	108
SIMARD, Jean	128, 131
SOCRATE	101, 183
TELL, Guillaume	58
THÉRIAULT, Yves	105, 109, 186
TOUPIN, Paul	131
TREMBLAY, Michel	107
TRUDEAU, Pierre Elliott	68, 154, 157, 158, 159, 182
TURGEON, Pierre	90-94
VADEBONCŒUR, Pierre	149
VALÉRY, Paul	47, 97, 128 131, 148
VALLIÈRES, Pierre	160
VAN HORNE, William-Cornelius	115
VANIER, Denis	70, 74
De VIGNY, Alfred	105
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Auguste	69
VOLTAIRE	70, 74, 104, 210
WAGNER, Claude	132
ZORN, Fritz	95, 96